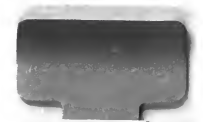



3
6
135
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •



BIBLIOTHEQUE

OU

CHOIX DES MEILLEURS

ROMANS ANGLOIS.

TOME SIXIEME.



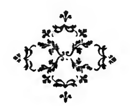
ŒUVRES

DE

M. FIELDING.

TOME VI.

JONATHAN WILD
LE GRAND.



À GENEVE,

Chez NOUFFER DE RODON & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

1781.







AVERTISSEMENT.

Le nom de M. Fielding eſt avantageuſement connu dans la Littérature ; ſes productions ont été reçues en Angleterre avec applaudiſſement ; & on leur a fait parmi nous l'accueil le plus favorable.

L'Ouvrage que nous offrons au Public, eſt d'un genre ſingulier. L'Auteur, ſous le voile de l'ironie, cherche à déſabuſer les hommes des idées fauſſes, & preſque toujours dangereuſes, qu'ils ſe forment communément de la grandeur.

Nul homme n'eſt véritablement grand, s'il ne s'occupe conſtamment à faire autant qu'il eſt en lui, le bonheur de ſes ſemblables. D'après ce

principe, que deviennent, pour la plupart, les Héros de tous les fiecles? Perfonne ne mérite moins qu'eux les titres dont les décorent fi fouvent l'ignorance ou la flatterie. Alexandre (1) & Céfar n'étoient que des monftres, nés pour le malheur de l'humanité. Octave même, dont le regne nous paroît fi glorieux, ne fut, dans fes premieres années, qu'un Tigre altéré de fang; &, malgré l'éclat de fes victoires,

Il n'eût point eu le nom d'Augufte,
Sans cet empire heureux & jufte
Qui fit oublier fes fureurs.

(1)... Cet écervelé, qui mit l'Afie en cendres.
. . . .
Heureux fi, de fon tems, pour cent bonnes raifons,
La Macédoine eût eu des Petites-Maifons;
Et qu'un fage Tuteur l'eût, en cette demeure,
Par avis de Parens, enfermé de bonne heure!
Boileau, Satyre

M. Fielding faifit, en paffant, toutes les occafions de relever, d'une maniere indirecte, les défauts & les ridicules de fes compatriotes. Les préjugés, le mauvais goût, l'efprit de parti, font généralement l'objet de fa cenfure.

Nous nous fommes attachés à rendre fes penfées auffi fidellement qu'il nous a été poffible; cependant, comme nous écrivons pour des Lecteurs François, nous avons été quelquefois forcés de retrancher on d'abréger des détails, qui auroient pu leur paroître ou trop longs, ou trop peu intéreffans.

Le but de l'Hiftorien Anglois étoit d'inftruire & de plaire : il a réuffi. Nous avons le même but; mais nous craignons, avec raifon, de ne point

avoir le même ſuccès, & nous ne ſaurions nous diſſimuler, que, malgré tous nos efforts, notre traduction n'eſt qu'une très-foible copie d'un excellent original.



TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

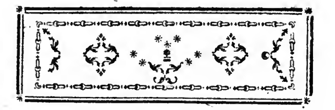
LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIEME.

LIVRE QUATRIEME.

Fin de la Table des Chapitres.

TOM



JONATHAN WILD LE GRAND.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il est important de conserver à la postérité les belles actions de ces Etres merveilleux, que produit quelquefois la Nature, & qu'on appelle grands Hommes.

C'EST aux grands Hommes que nous sommes redevables des événemens les plus intéressans ; ce sont eux, qui, après en avoir conçu le plan, les ont conduits à leur perfection : nous pouvons donc regarder leurs vies particulieres, comme le précis de toute l'histoire. Ces sortes d'ouvrages, lorsqu'ils nous sont transmis par

des Ecrivains habiles, nous amusent aussi agréablement, qu'ils nous instruisent. Nous n'y apprenons pas seulement à connoître les hommes en général, à démêler les ressorts qui les font agir, & les différens moyens qu'ils emploient pour parvenir à leur but; nous y trouvons encore des exemples, qui, bien mieux que tous les préceptes, nous montrent ce qui mérite notre admiration ou notre haine, ce que nous devons suivre ou éviter avec le plus grand soin.

Mais, non contens de nous peindre, de la maniere la plus sensible, la beauté de la vertu & la difformité du vice, Plutarque, Cornelius Nepos, Suétone, & ceux qui les ont imités, nous donnent encore dans leurs Ecrits une leçon fort utile: c'est de ne jamais louer ou blâmer personne à la hâte & sans réflexion. Car nous voyons souvent dans le même caractere un tel mélange de bon & de mauvais, qu'il faut un jugement bien exquis & un coup-d'œil bien juste, pour déterminer de quel côté doit pancher la balance. Pour un caractere décidé, tels que ceux d'Aristide, de Brutus, de Lysandre, ou de Néron, il s'en offre mille qui ne sont, ni tout-à-fait bons, ni tout-à-fait mauvais, & dont les vertus & les vices sont tellement compensés, que les uns sont en quelque façon effacés par les autres.

De cette espece étoit le personnage illustre dont nous entreprenons d'écrire l'histoire. Quoiqu'il fût doué de qualités nobles & sublimes, on ne sauroit pourtant assurer qu'elles fussent absolument pures & sans mélange. Si nous n'envisageons ce grand Homme que sous un certain jour, nous le trouvons égal, pour ne pas dire supérieur, à tout ce que l'Antiquité a jamais produit de plus célebre. Mais si nous tournons la médaille, il faut l'avouer, il ne sera plus le même à nos yeux; & son caractere se sentira plutôt de la foiblesse d'un de nos Héros modernes, que de la grandeur uniforme des Anciens.

Notre dessein n'est point de donner dans sa personne un modele parfait & accompli; mais en rapportant scrupuleusement les légeres imperfections qui ont terni le lustre de ses belles qualités, nous offrirons au Lecteur un fidele tableau de la fragilité humaine, & nous tâcherons d'exciter dans son ame une pitié salutaire, en le faisant convenir qu'il n'y a point de mortel, qui, après un mûr examen, soit en tout genre un objet vraiment digne de notre admiration.

Mais avant que d'entamer cet ouvrage important, nous devons détruire, autant qu'il est en nous, quelques erreurs d'opinion que le genre-humain n'a contractées

que par la mauvaiſe foi des Hiſtoriens. Ces Meſſieurs, craignant d'attaquer ou de contredire la doctrine ſurannée d'une troupe de bonnes gens qu'on a appelés, ſans doute par dériſion, Sages ou Philoſophes, ont fait tous leurs efforts pour confondre les idées de grandeur & de bonté; tandis qu'il n'y a peut-être pas deux choſes qui ſoient plus diſtinctes l'une de l'autre, puiſque la grandeur a pour but de cauſer aux hommes toutes ſortes de maux, au lieu que la bonté conſiſte à les en garantir. Or, quoiqu'un Ecrivain, s'il veut être vrai, ſoit obligé de faire une peinture brillante de la premiere de ces qualités dans toutes les actions qu'il nous rapporte de ſon Héros; cependant il eſt toujours coupable, lorſque, pour concilier ſon ouvrage avec cette doctrine abſurde, il y mêle des réflexions qui alterent réellement la perfection de ce même Héros, en détruiſant l'uniformité de ſon caractere. Rien, par exemple, n'eſt plus mal-adroit que les éloges dont on relève ordinairement la clémence & la généroſité d'Alexandre & de Céſar. Le premier porte partout le fer & le feu, ravage un vaſte Empire, fait périr un million d'innocens; &, après des exploits auſſi ſublimes, on s'aviſe de lui faire honneur de n'avoir pas coupé la gorge à une vieille femme, & d'avoir eu aſſez de modération pour ne

pas déshonorer de jeunes Princesses dont il avoit causé tous les malheurs. César, plus magnanime encore, renverse la liberté de sa Patrie, se baigne dans le sang de ses propres concitoyens, s'empare impunément de l'autorité souveraine; &, parmi tant d'actions héroïques, on vient nous vanter sa conduite généreuse & bienfaisante à l'égard de ses amis, qui, après avoir favorisé ses desseins, pouvoient l'aider encore à affermir sa tyrannie.

Or, qui ne voit pas que ces qualités étrangeres doivent être regardées plutôt comme des imperfections que comme un ornement dans ces grands Hommes, qu'elles obscurcissent leur gloire, qu'elles les arrêtent au milieu de leur course, & qu'elles ne répondent en aucune façon à la fin pour laquelle ils semblent avoir été envoyés dans le monde, c'est-à-dire, pour y causer les plus grands désordres?

Nous espérons que le Lecteur nous rendra témoignage, que nous sommes fort éloignés de confondre de pareilles idées: car, toutes les fois que nous avons eu à raconter les actions d'un grand Homme, nous n'avons jamais parlé de quelque lueur de bonté qui paroissoit ou foiblement en lui, ou d'une maniere plus vive dans les autres, que comme d'une tache & d'un défaut qui le rendoient incapable de

ces entreprifes brillantes qui mènent à l'honneur & à l'eftime des hommes.

Comme nous ne trouvons dans notre Héros que fort peu de ces fortes de foibleffes, & feulement affez pour le faire participer à l'imperfection naturelle de l'humanité, nous nous fommes enhardis à le décorer du nom de Grand; & nous ne doutons point que le Lecteur, après avoir lu attentivement cette hiftoire, ne veuille bien concourir avec nous à lui confirmer un titre qu'il a fi bien mérité.



CHAPITRE II.

Quels étoient les ancêtres de notre Héros, autant qu'on a pu les déterrer en fouillant avec soin dans les ténebres de l'Antiquité.

JONATHAN *Wild* ou *Wyld*, car lui-même n'écrivoit pas toujours son nom d'une maniere uniforme, descendoit de *Wolstan-Wild*, qui servit sous *Hengist*, [1] & se distingua particuliérement dans cette journée fameuse où les Bretons furent si indignement massacrés par la perfidie des Saxons : car, comme on avoit

[1] Hengist, chef des Saxons, avoit trouvé moyen de s'établir dans la province de Kent, malgré les oppositions de Vortigerne, Roi des Bretons. Dans le dessein de s'agrandir, il fit semblant de se réconcilier avec ce Prince, & l'invita à un festin. Vortigerne s'y rendit, accompagné de plus de trois cent de ses principaux sujets. Hengist le reçut avec des témoignages de respect & de cordialité, qui charmerent les Seigneurs Bretons : mais sur la fin du repas, à un certain signal que donna le perfide, tous ces braves gens furent massacrés ; le Roi ne put sauver sa vie qu'en cédant aux Saxons un grand pays dans le voisinage de celui qu'ils possédoient déja : ceci arriva vers l'an 474.

donné pour mot du guet, *nemet cour sa-xes*, *tirez vos épées*, ce gentilhomme, qui apparemment étoit un peu sourd, se trompa, & crut entendre *ne net her sacs*, *prenez leurs bourses*; au lieu donc de s'amuser à égorger son voisin, il se mit sur-le-champ à fouiller dans ses poches, & se contenta de lui prendre ce qu'il avoit, sans attenter à sa vie.

Wild, surnommé *Langsanger* ou plutôt *Langsinger*, fut encore un des ayeux de notre héros : il florissoit sous le regne de Henri III [2], & étoit étroitement attaché à *Hubert du Bourg* [3]; il avoit gagné sa confiance par son habileté dans un art dont Hubert avoit été lui-même l'inventeur. Il savoit enlever adroitement une bourse sans que le propriétaire s'en apperçut, & c'est sans doute ce qui lui avoit fait donner son surnom [4]. Il fut le premier de sa famille qui souffrit pour le bien de son pays. Un bel-esprit de ce tems-là lui fit l'épitaphe suivante.

---

[2] Henri III, fils de Jean sans Terre, succéda à son pere en 1216; son regne fut extrêmement agité : il mourut en 1272, âgé de 66 ans.

[3] Ministre de Henri III.

[4] Langsinger ou Langsanger, expression métaphorique, qui signifie un habile fripon.

O honte pour la Justice ! Wild est pendu pour avoir pris la bourse d'un particulier, tandis que le vieil Hubert & ses pareils vuident impunément les poches de toute la Nation.

Langfanger laissa un fils nommé Edouard, qu'il avoit instruit avec beaucoup de soin dans l'art qui l'avoit rendu si fameux lui-même. Cet Edouard servit en qualité de Volontaire sous le célebre *Jean Falstaff;* (5) & par sa bonne conduite, il se rendit si cher à son Capitaine, qu'il l'auroit certainement élevé à quelque poste éminent, si le Roi eût tenu à ce vieux guerrier la parole qu'il lui avoit donnée.

Après la mort d'Edouard, la famille rentra, pour ainsi dire, dans l'obscurité, jusqu'au regne de Charles I. Ce fut alors que Jacques Wild se rendit recommandable dans les guerres civiles, en passant toujours successivement du côté pour lequel le Ciel sembloit se déclarer. A la fin des troubles, Jacques n'ayant point été récompensé comme il le méritoit, fit ce qu'en pareil cas ont coutume de faire les gens neutres; il s'associa avec un brave homme nommé

(5) Guerrier fort connu dans l'histoire d'Angleterre, sous Henri IV, & l'un des héros de Shakespear.

Hind, & déclara ouvertement la guerre aux deux partis. Il eut d'abord quelque ſuccès; mais enfin, accablé par la multitude, il fut pris & condamné à une mort infâme par un conſeil de douze officiers ennemis, qui, après quelque délibération, & au mépris des loix de la guerre, conclurent unanimément à ce meurtre.

Jacques avoit épouſé Rebecca, fille de Jean Hind : il en avoit eu quatre fils; Jean, Edouard, Thomas, Jonathan; & trois filles, qui furent nommées Grace, Charité & Honneur. Jean ſuivit la fortune de ſon pere, périt avec lui, & ne laiſſa point de poſtérité. Edouard fut célebre par ſon caractere compatiſſant, & paſſa toute ſa vie à ſolliciter les cauſes des pauvres priſonniers de Newgate : [6] on rapporte qu'il fut lié de l'amitié la plus intime avec un fameux docteur qui dirigeoit ces mêmes priſonniers pour le ſpirituel. Il avoit épouſé Editha, fille & héritiere en partie de Geoffroy Snap, qui, ſous le grand Cherif [7] de Londres & de Midleſex, avoit joui pendant long-tems d'un office, par le moyen

[6] Newgate (porte neuve) priſon de Londres.

[7] Chérif ou Shérif, eſpèce de Magiſtrat annuel en Angleterre, & dont les fonctions répondent, à-peu-près, à celles de Prévôt de l'*Isle* en France.

duquel il s'étoit acquis une grande réputation & une fortune honnête. Edouard n'eut point d'enfans. Thomas fut transporté tout jeune encore dans une de nos colonies en Amérique ; on n'en a point entendu parler depuis. Pour les filles, Grace & Charité épouserent, l'une, un brave maquignon de la Province d'Yorck; l'autre, un riche fripier de la rue du Change ; & Honneur, la plus jeune de toutes, mourut sans avoir été mariée. Elle avoit long-tems vécu à Londres, elle fréquentoit ordinairement les Spectacles, & y distribuoit pour de l'argent des oranges à tous ceux qui vouloient bien en accepter.

Jonathan prit pour femme Elisabeth, fille de Ralph Hollow, Ecuyer; il en eut un fils qui fut aussi nommé Jonathan, & qui est l'illustre sujet de ces mémoires.



CHAPITRE III.

Naiſſance de Jonathan Wild, dit le Grand, ſes parens, ſon éducation.

On remarque que la nature produit rarement un homme qui, dans la ſuite, doive jouer un grand rôle ſur le théâtre du monde, qu'elle ne l'annonce auparavant par quelques prodiges. Semblable à un poëte dramatique, qui ne manque jamais de préparer l'entrée de certains perſonnages conſidérables, par une narration pompeuſe, ou du moins par une aubade de tambours & de trompettes, notre bonne mere commune nous donne preſque toujours d'avance quelques marques ſenſibles des deſſeins qu'elle a formés. Ainſi, Aſtyages, grand-pere de Cyrus, ſongea que ſa fille avoit enfanté une vigne, dont les branches couvroient toute l'Aſie; ainſi Hécube, mere de Paris, avoit ſongé, pendant ſa groſſeſſe, qu'elle étoit accouchée d'un flambeau qui embraſoit la ville de Troye: ainſi Madame Wild, dans les mêmes circonſtances, rêva qu'elle avoit eu pendant la nuit la compagnie de Mercure, & du Dieu des Jardins. Ce ſonge embarraſſa les meilleurs aſtrologues du pays. Il paroiſſoit impliquer contradiction, l'un de

ces Dieux étant le protecteur de l'industrie, & l'autre la terreur de ceux qui la mettent en pratique. Un incident qui mérite d'être rapporté, & qui marquoit assez qu'il y avoit dans ce rêve quelque chose de surnaturel, le rend encore plus merveilleux. Cette femme, qui n'avoit jamais entendu proférer les noms de ces Divinités; les répéta si parfaitement le matin, qu'elle ne fit, en prononçant le dernier, qu'une légere faute de quantité. Son mari convint qu'il pouvoit bien lui avoir nommé Mercure, parce qu'il avoit ouï parler de ce Dieu du paganisme: mais il jura qu'il ne lui avoit jamais dit un mot de l'autre Divinité., dont il n'avoit absolument aucune connoissance. Un autre pronostic bien digne de notre admiration, c'est que cette Dame, pendant qu'elle étoit enceinte, avoit envie de tout ce qu'elle voyoit; & comme, selon le témoignage des meilleurs observateurs de la nature, elle ne nous donne aucun goût, sans nous donner les moyens de les satisfaire, Madame Wild avoit alors dans les doigts une certaine faculté attractive, à laquelle s'attachoit aisément tout ce qu'elle avoit touché. Pour ne pas répéter ici beaucoup d'autres faits, qui ne sont peut-être fondés que sur le préjugé, nous allons passer à la naissance de notre héros, qui parut tout-à-coup sur la scene, le jour même que la peste commença à se faire sentir

pour la premiere fois en 1665. Quelques-uns prétendent que ſa mere en accoucha dans une de ces maiſons de forme ronde (1) qui ſe trouvent dans *Covent-Garden.* Mais nous n'avons ſur ce fait aucune certitude : il fut baptiſé quelques années après par le fameux *Titus Oates.* (2)

Il ne ſe paſſa rien de bien extraordinaire pendant ſon enfance, ſi ce n'eſt que les lettres Th, (3) qui, en Anglois, ſont fort difficiles à prononcer, & dont les enfans ne viennent à bout qu'avec bien de la peine, il les prononça, la premiere fois qu'il les vit, avec une facilité ſurprenante. Il donnoit de tems en tems des marques prématurées de la douceur de ſon caractere : car, quoiqu'il ne fût pas poſſible de le porter à la moindre complaiſance par la terreur & les menaces, on lui faiſoit faire avec un morceau de ſucre tout ce qu'on vouloit, une bagatelle ſuffiſoit pour le corrompre ; ce qui faiſoit dire à bien des gens, qu'il étoit né pour être un grand homme.

A peine l'avoit-on mis à l'école, qu'il laiſſa échapper des traits qui décéloient

---

(1 Round-houſe, eſpece de corps-de-garde. Priſon du Guet.

(2) Fameux ſcélérat.

(3) Th, premieres lettres du mot *Thief*, qui ſignifie un voleur.

une ame noble, & qui aspiroit au grand. Tous ses camarades le traitoient avec cette déférence, que les hommes ont généralement pour les génies supérieurs. S'il s'agissoit de piller un jardin, on consultoit Wild. Il se mêloit rarement de l'exécution; mais il étoit toujours l'ame du complot, & le dépositaire du larcin. Si quelqu'un s'avisoit de vouloir fripponner de son chef sans l'en avertir, & sans déposer le vol entre ses mains, le maître le savoit aussi-tôt, & le pauvre écolier étoit sûr d'en être sévérement puni.

Il montroit pour l'étude la répugnance la plus marquée : toute espece de travail étoit un tourment pour lui. Son maître, homme de bon sens & de mérite, le dispensa bientôt de toute peine à cet égard; & tandis qu'il assuroit à ses parens qu'il faisoit les plus grands progrès, il lui permettoit de se livrer entiérement à ses inclinations, parce qu'il sentoit bien qu'elles le porteroient vers des objets plus nobles que les sciences, qui, comme on en convient généralement, ne rendent aucun profit, & ne sont propres qu'à empêcher un galant homme de s'avancer dans le monde.

Mais, si le jeune Wild le cédoit à ses camarades quand il s'agissoit d'étudier, il n'y en avoit pas un seul qui fût plus habile en friponnerie; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ces petits tours d'es-

croc, qu'il imaginoit pour exercer ses talens; il ne fut jamais découvert qu'une seule fois, qu'il avoit escamoté un livre, intitulé : *Gradus ad Parnassum*, c'est-à-dire, *degrés qui conduisent au Parnasse*. On rapporte qu'à cette occasion, son maître, qui, comme nous l'avons déjà vu, étoit un homme d'un esprit prodigieux & d'une sagacité surprenante, lui dit qu'il souhaitoit que ce livre pût devenir un jour pour lui *Gradus ad Patibulum*, des degrés qui le conduisissent au gibet.

Quoique notre Héros méprisât l'étude des langues savantes, il écoutoit cependant les autres écoliers avec beaucoup d'attention, sur-tout lorsqu'on expliquoit certains endroits des Auteurs classiques. Il ne manquoit pas alors de marquer de tems en tems son approbation par les signes les moins équivoques ; il prenoit, par exemple, un plaisir singulier à ce passage de l'Iliade, (4) où il est dit qu'Achille attacha sur une montagne deux des enfans de Priam, & qu'ensuite il les relâcha pour une somme d'argent : cela seul, disoit-il, suffiroit pour réfuter ceux qui affectent tant de mépris pour la sagesse des Anciens, & pourroit prouver d'une maniere indubitable la grande antiquité *du friponisme*. Il étoit charmé du récit que fait Nestor, dans ce même livre,

(4) Illiad. liv. XI.

du butin qu'il avoit enlevé, c'eſt-à-dire, volé aux Eléens; il ſe le faiſoit ſouvent répéter, & à la fin de chaque répétition, il pouſſoit un profond ſoupir, en diſant: c'étoit là un butin bien glorieux.

Quand on liſoit devant lui l'hiſtoire de Cacus, (5) il prenoit généreuſement pitié du ſort infortuné de ce grand homme, & prétendoit qu'Hercule, en le puniſſant, avoit pouſſé trop loin le reſſentiment & la cruauté: comme un jour un de ſes camarades faiſoit valoir beaucoup la dextérité de ce voleur, en tirant par la queue dans ſa caverne les bœufs qu'il avoit dérobés, il ſe mit à rire, & dit, d'un air dédaigneux, qu'il auroit pu lui apprendre encore un meilleur moyen.

Admirateur paſſionné des Héros, & ſur-tout d'Alexandre, il faiſoit ſouvent le parallele de ce Prince avec le fameux Roi de Suéde, Charles XII: il étoit comblé de joye, quand il entendoit raconter la maniere dont le Czar avoit dépouillé de grandes Villes de leurs habitans pour peupler ſon propre pays. Alexandre, diſoit-il, ne lui a point appris cette méthode, ce Prince ne l'a jamais pratiquée: mais, ajoutoit-il, c'eſt peut-être parce qu'il n'en avoit pas beſoin.

---

(5) Enéïde, liv. VIII.

Heureux s'il ne fût jamais sorti de sa sphere ! Mais son principal défaut, pour ne pas dire le seul, étoit une certaine humilité naturelle, qui le portoit jusqu'à rechercher des choses indignes de lui, & à se lier avec des personnes qui lui étoient fort inférieures. Il n'aimoit que les Romans grossiers, & les fourberies de Scapin étoit sa piece favorite.

Ce jeune Gentilhomme étant parvenu à l'âge de dix-sept ans, son pere, au grand préjudice des Universités, & par une attention trop scrupuleuse pour ses mœurs, le conduisit à Londres, où il demeura jusqu'à ce qu'il fut en état de voyager. Pendant cet intervalle, on s'appliqua sérieusement à perfectionner son éducation, & son pere n'oublia rien pour lui inspirer des principes d'honneur & de politesse.



CHAPITRE IV.

Entrée de Wild dans le monde ; il fait connoissance avec le Comte la Ruse.

UN accident, qui survint peu de tems après son arrivée dans la Ville, lui épargna bien du travail, & le pourvut d'un Précepteur que les soins & la dépense n'auroient jamais pu lui procurer. Le pere de Wild étoit en quelque façon attaché à la fortune de M. Snap, fils de feu M. Geoffroy, qui, comme nous l'avons dit, exerçoit un emploi honorable, sous le Cherif de Londres & de Midlesex, & dont la fille avoit été mariée dans la maison des Wilds. M. Snap, muni d'une bonne sentence de prise de corps, avoit arrêté un certain Comte la Ruse, qui faisoit alors une figure considérable, & l'avoit confiné dans sa maison, (1) jusqu'à ce qu'il se

(1) En Angleterre, lorsqu'un homme est arrêté pour dettes, ou pour quelque cause légere, il est le maître de choisir, ou d'aller dans la prison commune, ou de rester, en payant une pension, chez celui qui l'a arrêté ; celui-ci répond de sa personne, & le tient renfermé dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait accommodé son affaire, soit en payant ses créanciers,

deux cautions qui voulussent donner juridiquement leur parole, que le Comte répondroit au jour & dans le lieu prescrits, à tout ce qu'un M. Thomas Thimble, Tailleur, auroit à objecter contre lui. Celui-ci prétendoit qu'en vertu de la loi du Royaume, le comte avoit engagé son propre corps, pour sûreté de quelques habits qu'il lui avoit fournis, & dont il n'avoit pas été payé. Or, comme le Comte, quoique fort honnête homme, n'avoit pu trouver sur-le-champ ses répondans, il s'étoit vu forcé de résider chez son nouvel hôte plus long-tems qu'il n'auroit voulu : car la loi, ce me semble, est telle, que quiconque doit dix livres sterlings (2) est exposé, sur le simple serment de son créancier, à se voir enlever de sa maison, arraché à sa famille, & conduit en prison pour y être détenu, jusqu'à ce qu'il vienne malgré lui au point de devoir cinquante guinées, (3) & que, faute de pouvoir payer cette somme, il soit hors d'état de se procurer peut-être

soit en trouvant quelqu'un qui veuille bien lui servir de caution.

(2) La livre sterling vaut à-peu-près 22 liv. de notre monnoie.

(3) La guinée vaut environ 23 liv. monnoie de France.

jamais ſon élargiſſement : & ſi par hazard ce ſerment ſe trouve faux, comme cela n'arrive que trop ſouvent, alors vous n'avez aucuns recour contre le parjure ; il en eſt quitte pour dire qu'il s'étoit trompé.

M. Snap ne voulut pas, quoiqu'il y fut peut-être obligé par la loi de l'honneur, mettre en liberté le Comte ſur ſa bonne foi : mais il ne le renferma pas auſſi étroitement qu'il l'auroit pu. Il lui permit d'aller & de venir dans toute la maiſon ; &, après avoir pris la précaution d'en bien fermer la porte, il tira parole de ſon priſonnier, qu'il ne chercheroit pas à en ſortir.

M. Snap avoit eu d'une ſeconde femme deux filles qui étoient alors au Printems de leur âge & de leurs charmes. Ces jeunes Demoiſelles, auſſi compatiſſantes que des héroïnes de Roman, eurent pitié du Comte, & chercherent tous les moyens de lui rendre ſa détention moins inſupportable : elles étoient toutes deux fort jolies ; elles ne parvinrent cependant à le déſennuyer qu'en lui propoſant de jouer aux cartes. On verra par la ſuite combien le Comte étoit habile dans ces ſortes d'exercices : comme le Whisk [4] étoit alors le

---

[4] Jeu de cartes qui reſſemble aſſez au quadrille.

jeu le plus à la mode, elles avoient nécessairement besoin d'un quatrieme acteur pour faire leur partie. Quelquefois M. Snap lui-même se délassoit par cet amusement des fatigues de son emploi; quelquefois un ami ou une dame du quartier venoit à leurs secours : mais celui qui leur tenoit plus fréquemment compagnie étoit le jeune Wild, qui avoit été élevé avec Mesdemoiselles Snap, & que tout le voisinage regardoit comme l'époux futur de Lettice, la plus jeune des deux. Il est vrai qu'elle étoit sa cousine germaine, & que, pour une conscience un peu timorée, elle paroissoit lui tenir de trop près: mais les parens de part & d'autre, fort scrupuleux d'ailleurs, étoient convenus de ne pas s'inquiéter de cette bagatelle.

Les génies supérieurs se reconnoissent aussi aisément entr'eux, que les Francs-Maçons. Le Comte, dès le premier moment, conçut l'inclination la plus tendre pour le jeune Wild, dont les vastes talens ne pouvoient échapper au discernement d'un homme aussi expérimenté : car, quoiqu'il fût fort habile au jeu, ce n'étoit qu'un petit compagnon en comparaison de Wild, qui, malgré tout l'art & la fortune de son adversaire, ne manquoit jamais de le renvoyer avec moins d'argent qu'il n'en avoit apporté. En effet, Langsanger lui-même n'auroit pas travaillé en

ce genre avec plus d'adresse que notre jeune Héros.

Sa main avoit déja rendu de fréquentes visites à la poche du Comte avant que celui-ci eût formé le moindre soupçon contre lui : il imputoit les pertes qu'il faisoit à quelque plaisanterie innocente & spirituelle de Mademoiselle Théodosée, fille aînée de M. Snap ; & comme elle le traitoit assez bien en particulier, il ne croyoit pas devoir s'en plaindre dans cette occasion. Mais un soir Wild imaginant que son ami dormoit, l'attaqua avec si peu de ménagement, qu'il fut pris sur le fait. Le Comte dissimula, eut soin de boutonner plus exactement ses poches, & se remit à piper les cartes avec encore plus d'art qu'auparavant.

Loin que cet événement fit naître quelque mésintelligence entre nos deux fripons, un pareil trait d'habileté frappa tellement le Comte, que, malgré la disproportion que l'âge, le titre, & surtout l'habillement mettoient entr'eux, il résolut de se lier plus intimément avec lui; & cette liaison fut beaucoup plus durable qu'elle ne l'est ordinairement entre deux personnes qui ne se proposent d'autre objet que de vivre aux dépens d'autrui.

CHAPITRE V.

Le jeune Wild & le Comte la Rufe ont enfemble une converfation qui fe termine d'une maniere tranquille, aifée & naturelle.

UN foir après que tout le monde fe fut retiré, le Comte, refté feul avec Wild, lui parla ainfi : Votre mérite vous eft, fans doute, affez connu, pour que vous ne foyez pas furpris quand je vous avouerai combien j'y fuis fenfible. Fait, comme vous l'êtes, pour intéreffer & pour plaire, il feroit trifte que des qualités auffi brillantes que les vôtres reftaffent plus long-tems refferrées dans une fphere peu propre à frapper les yeux de ceux qui pourroient les faire valoir, & vous élever au période de grandeur auquel vous paroiffez deftiné. Non, je ne me plaindrai plus de ma prifon, puifque je lui dois la connoiffance, & j'ofe dire l'amitié du plus grand génie de notre fiecle ; mais ce qui flatte encore plus ma vanité, c'eft que j'efpere tirer de l'obfcurité, pardonnez-moi cette expreffion, des talens qui, felon moi, n'auroient jamais dû y être enfévélis : car je ne fais nul doute qu'après ma délivrance, c'eft-à-dire, inceffamment, je ne fois à portée de

de vous introduire dans une compagnie où vous pourrez recueillir le fruit de vos qualités éminentes.

Oui, Monſieur, je veux vous lier avec des gens, qui ne ſont pas ſeulement capables de ſentir tout le prix de ces belles qualités, mais qui auront auſſi le pouvoir & la volonté de vous les rendre utiles & fructueuſes. Le parti que je vous propoſe, eſt le ſeul avantage qui vous manque, & ſans lequel vôtre mérite ne pourroit que vous être préjudiciable : car ces mêmes talens,qui tourneroient à votre honneur & à votre profit dans une ſituation plus élevée, ne peuvent que vous expoſer au danger & à la miſere dans un état inférieur.

Je ſens, Monſieur, tout ce que je vous dois, lui dit wild, pour le prix que vous mettez à mes foibles talens, & pour l'amitié que vous me marquez, en offrant de m'introduire parmi mes ſupérieurs. Mon pere a ſouvent voulu me perſuader de rechercher toujours la compagnie de gens au-deſſus de moi ; mais à parler franchement, je ſuis naturellement ſi vain, que j'aimerois mieux être le premier dans la claſſe la plus baſſe, que le dernier dans la plus élevée. Mon idée pourra vous paroître étrange, mais le haut d'un fumier me flatteroit bien plus que le bas d'une montagne, & même en Paradis. Peu,

m'importe quel ſoit ici-bas mon rôle ; pourvu qu'il ſoit brillant : tout m'eſt égal, pourvu que je commande. Loin de convenir avec vous, que de grandes qualités puiſſent être enſevelies dans l'oubli, je ſoutiens la choſe impoſſible ; & ſuis très-convaincu, que, parmi les ſoldats d'Alexandre, il en étoit peut-être mille très-capables de faire tout ce qu'on attribue à ce Héros : mais, parce que ces braves gens n'avoient pas été deſtinés à commander, croira-t-on qu'ils n'ayent fait aucun butin particulier, & qu'ils ſe ſoyent toujours contentés de la portion qu'ils recevoient en commun avec leurs camarades ? Peut-on douter, que, dans la vie civile, le même génie & les mêmes inclinations n'ayent ſouvent formé l'homme d'Etat, & le Chevalier d'induſtrie ? (car nous appelons ainſi ce que le vulgaire nomme improprement un voleur). Les mêmes qualités & les mêmes actions qui mettent les hommes à la tête des petites ſociétés, les élèvent ſouvent à celle des plus grandes & des plus puiſſantes. Y a-t-il quelque différence eſſentielle en ce que l'un termine ſes jours à Tower-hill, & l'autre à Tyburn ? (1) Le billot & la hache

(1) Tyburn, eſt à Londres ce qu'eſt à Paris la place de Greve, & Tower-Hill eſt le lieu où l'on exécute les Seigneurs.

méritent-ils sur le gibet & la corde d'autre préférence que celle que leur donne un préjugé ridicule ? Daignez donc me pardonner si je ne me laisse pas si aisément séduire par l'extérieur des objets, & si je ne suis pas de l'opinion commune en préférant un état à un autre. Une guinée n'est pas moins bonne dans un sac de cuir que dans une bourse brodée, & un turbot est toujours turbot, dans un plat d'étain comme dans un plat d'argent.

Ce que vous venez de dire, répondit le comte, ne diminue en rien l'idée que j'ai conçue de vous, & ne fait que me confirmer dans l'opinion où je suis sur les effets pernicieux de la mauvaise compagnie. Peut-on douter sérieusement qu'il ne soit plus avantageux d'être un grand homme d'Etat, qu'un simple voleur ? On m'a souvent raconté que Satan avoit coutume de dire, je ne sais où, ni en quelle occasion, qu'il valoit beaucoup mieux regner en Enfer, que d'être valet de chambre en Paradis. (2) Peut-être avoit-

(2) In my choice
To reign is worth ambition, tho'in hell:
Better to reign in hell, than serve in heav'n.

J'aime mieux
Regner dans les enfers, que servir dans les Cieux.
Milton, Paradis perdu, liv. 1, v. 261.

il ſes raiſons; mais ſoyez ſûr que s'il en avoit eu le choix, ſans doute il n'eût pas pris le pire. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que par des liaiſons baſſes, nous attribuons aux grandes choſes plus de difficulté qu'elles n'en ont effectivement. Nous abandonnons un grand projet, moins par mépris que par déſeſpoir. Un homme qui préfère le grand chemin à une façon plus diſtinguée de faire ſa fortune, n'en uſe ainſi que parce qu'il s'imagine que l'un eſt plus aiſé que l'autre: mais vous convenez avec raiſon, que les mêmes talens nous rendent propres à tout entreprendre; que les mêmes moyens peuvent nous conduire à notre but, quelle que ſoit la route que nous prenions pour y arriver; qu'il en eſt enfin comme dans la muſique, où un ton eſt toujours le même ſous la clef la plus haute & ſur la plus baſſe. N'eſt-ce pas, par exemple, la même habileté qui rend l'un capable de ſe mettre, pour ainſi dire, en ſervitude pour gagner la confiance de ſon Maître & pour le dérober, qui fait que l'autre ſe charge des ſecrets les plus importans dans le deſſein d'en abuſer & de les trahir? Eſt-il moins difficile de tromper à fauſſes enſeignes un Marchand, & de lui enlever adroitement ſes marchandiſes, que de lui en impoſer par beaucoup d'éclat extérieur? Faut-il moins de dextérité dans les doigts pour

dérober à quelqu'un ſa bourſe & ſa montre, ſans que perſonne s'en apperçoive, [en quoi j'oſe vous dire, ſans flatterie, que vous brillez d'une maniere ſinguliere,] que pour piper des dés, & pour arranger des cartes ? Faut-il moins d'art & moins de qualités ſupérieures pour exercer habilement l'emploi de portier ou de commiſſionnaire dans un mauvais lieu, que pour proſtituer ſa femme, ſes filles, ou celles de ſes amis ? Ne vous faut-il pas autant de mémoire, autant d'invention, autant d'aſſurance dans votre maintien, pour rendre au Palais un faux témoignage, qu'il en faudroit pour former dans un Royaume deſpotique un excellent homme d'Etat, ou peut-être même un premier Miniſtre ? Il n'eſt pas néceſſaire d'en dire davantage : nous trouverons par-tout qu'il y a plus de connexité qu'on ne penſe entre les différentes conditions, & qu'un voleur de grand chemin eſt capable de faire beaucoup plus d'actions éclatantes qu'il n'en rencontre ordinairement ſur ſa route. Si donc un homme, avec les mêmes talens qui le rendent ſupérieur dans un cercle étroit & borné, peut acquérir les mêmes avantages dans une ſphere plus étendue, il ne balancera pas un moment, & aimera mieux, ſans doute, briller ſur un plus grand Théâtre. L'ambition, ſans laquelle on ne ſauroit être un grand homme, lui

apprendroit bientôt à préférer, pour me servir de vos expressions, le bas d'une montagne en Paradis, au sommet d'un fumier. Je dis plus : la crainte, cette passion qui paroît si contraire à la grandeur, lui feroit voir combien il seroit plus sûr pour lui d'exercer ses talens dans un rang élevé que dans une condition vile & abjecte ; puisque l'expérience nous apprend qu'il y a plus de gens exécutés en un an à Tyburn, qu'à Tower-hill en un siecle.

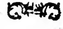
J'avoue, reprit Wild, que les mêmes talens qui rendent un crocheteur de porte, un voleur de grand chemin, un filou de boutique, capables de parvenir à quelque degré de supériorité dans leur profession, pourroient également élever un homme à ce que le monde décore d'un nom plus honorable. D'ailleurs, il est constant, par la plupart de vos exemples, que ceux qui s'exercent dans le petit, ont besoin de beaucoup plus d'art & de génie, que ceux qui travaillent dans le grand. Si donc vous avez seulement prétendu qu'un Chevalier d'industrie pourroit être un homme d'Etat s'il le vouloit, je suis de votre avis : mais si vous voulez en conclure qu'il est de son intérêt de l'être ; que l'ambition doit le porter à faire ce choix ; en un mot, qu'un homme d'Etat est plus grand & plus heureux qu'un Chevalier d'industrie ; c'est ce

dont je ne faurois convenir. En comparant ces deux conditions, nous devons éviter avec foin de nous laiffer entraîner par l'opinion erronée du vulgaire. Les hommes fe trompent aifément dans leurs jugemens fur les chofes de cette nature : ils font comme un Médecin, qui, fe bornant uniquement à obferver les fymptômes de la maladie, n'auroit aucun égard à l'âge & au tempérament du malade ; ce qui n'eft dans l'un qu'un degré de chaleur ordinaire, peut être dans l'autre une fievre dangereufe : de même ce qui eft un honneur pour moi, & ce que je regarde comme le comble des richeffes, peut n'être pour un autre qu'indigence & que pauvreté. On ne doit eftimer les chofes que relativement aux perfonnes qui les poffedent. Un vol de dix livres eft un objet auffi confidérable pour un voleur, que pourroit l'être un vol de plufieurs milliers de piftoles pour un homme en place. Le premier n'aura pas moins de plaifir à manger fon argent avec des femmes & des gens de fon efpece, que le fecond à dépenfer le fien en palais, en meubles, en tableaux. Mais, direz-vous, on flatte celui-ci, on l'admire, & tout rétentit des applaudiffemens qu'on lui prodigue. Eh! qu'eft-ce donc que la flatterie? Qu'eft-ce que ces complimens impofteurs, que font à un homme en place de vils courtifans, tandis qu'il eft contraint de s'avouer

à lui-même ses bévues, & d'attribuer, malgré qu'il en ait, à la fortune tout l'honneur de ses succès? Qu'est-ce que l'orgueil qui résulte de pareils applaudissemens, vis-à-vis de cette satisfaction secrette dont jouit un fripon, lorsqu'il réfléchit à un plan bien imaginé, ou parfaitement exécuté? Vous ajouterez peut-être, qu'il court de plus grands dangers: mais vous m'avouerez aussi qu'il croit acquérir plus d'honneur; j'entends de cet honneur qu'attribuent à l'un & à l'autre leurs partisans & leurs admirateurs: car pour ceux qu'on appelle sages, & qui, heureusement, ne forment que la plus mince partie du genre-humain, ils les envisagent tous deux sous un jour également défavorable. Or, comme le Chevalier d'industrie jouit, ainsi qu'il le mérite, d'un plus haut degré d'honneur, dans l'esprit de sa troupe, aussi éprouve-t-il moins de disgrace de la part du monde, qui croit que ses crimes, comme on les appelle, sont enfin suffisamment punis par la corde, qui termine à la fois ses jours & son infamie: au lieu que l'homme en place, quelque puissant qu'il soit, est souvent haï & détesté, même après avoir été condamné à l'échafaud. Que dis-je? La postérité ne manque pas d'exercer encore contre lui sa médisance, & de flétrir sa réputation, tandis que l'autre repose en paix dans le sein de l'oubli.

D'ailleurs, eu égard à la conſcience, combien le fripon ne doit-il pas être tranquille, lorſqu'il ſe peut dire à lui-même, qu'il n'a enlevé à un étranger que quelques pieces de monnoie, ſans avoir fait grand tort à celui qui les a perdues; pendant que l'homme d'Etat, quand ce n'eſt qu'un prévaricateur, a toujours à ſe reprocher d'avoir trahi la confiance publique, & ruiné la fortune de pluſieurs milliers de citoyens ? N'y a-t-il pas enfin plus de bravoure à attaquer un homme ſur le grand chemin, qu'à le duper à une table de jeu ? Et n'eſt-il pas moins criminel de vivre dans une maiſon de débauche, que de s'avilir à la Cour par les fonctions les plus baſſes & les plus déshonorantes ?

Il continuoit ſon diſcours avec chaleur, lorſque, jettant les yeux ſur le Comte, il s'apperçut qu'il dormoit de tout ſon cœur. Wild, après l'avoir pouſſé doucement, le réveilla, & lui dit adieu, en promettant qu'il reviendroit le lendemain déjeûner avec lui.



CHAPITRE VI.

Nouvelles conférences entre le Comte & Wild : matieres intéressantes & traitées dans le genre sublime.

Le lendemain ces Messieurs s'étant rassemblés, le Comte, qui, sans approuver entiérement la doctrine de son ami, étoit néanmoins charmé de sa façon de raisonner, commença par déplorer le malheur de sa captivité, se plaignit amérement de la lenteur des amis à se secourir les uns les autres, & avoua que son plus grand chagrin venoit des rigueurs qu'il éprouvoit de la part de sa maîtresse. Il confia alors à Wild, que, depuis sa détention, il avoit lié une intrigue secrette avec Mademoiselle Théodosie; mais qu'il n'avoit jamais pu gagner sur elle de contribuer à sa liberté. Il est tout simple, répondit Wild en souriant, qu'une femme cherche à retenir son amant dans un lieu où elle est sûre de le posséder tout entier. Je pourrois pourtant, ajouta-t-il, vous proposer un moyen immanquable de vous faire sortir d'ici. Le Comte le pressa vivement de lui en faire part. Il s'agit, lui dit wild, de faire quelques petits présens à la servante de la maison, & vous en verrez

bientôt l'effet. Vous avez raison, s'écria le Comte en l'embrassant; mais par malheur il ne me restoit qu'une seule guinée, que je viens de donner à cette même servante pour en avoir la monnoie. Eh bien! il faut y suppléer par des promesses; je vous crois assez bon courtisan, pour savoir au besoin en faire usage. Le Comte applaudit beaucoup à cet expédient, & finit par lui dire qu'il espéroit pouvoir être un jour en état de l'engager lui-même à vouloir bien devenir un grand homme, puisqu'il possédoit toutes les qualités qui peuvent faire mériter un si beau tître. Cet arrangement arrêté, nos deux amis se mirent à jouer : circonstance que nous rapportons ici, uniquement pour faire sentir la force prodigieuse de l'habitude; car quoique le Comte fût intimément convaincu, que, s'il gagnoit Wild, il n'en tireroit jamais rien; il ne pouvoit non plus s'abstenir de friponner au jeu, que Wild de laisser égarer ses mains dans les poches de son ami, quoique très-sûr de n'y pas trouver une obole.

La servante étant rentrée, le Comte ne balança pas à risquer auprès d'elle la proposition de lui être favorable dans son projet d'évasion; il lui offrit tout ce qu'il possédoit alors, & lui fit les promesses les plus séduisantes pour l'avenir. Mais l'honneur de cette fille étoit incorruptible : elle

étoit, disoit-elle, incapable de manquer à ses devoirs envers son maître, quand même il s'agiroit de sa fortune. wild lui représenta qu'elle ne couroit aucun risque en rendant ce service au Comte; que le secret resteroit enterré pour jamais; qu'au moyen de deux draps que l'on jetteroit dans la rue, le prisonnier seroit censé s'être sauvé par la fenêtre; que lui wild étoit prêt à jurer de l'avoir vu descendre; que non-seulement le Comte ne manqueroit pas de remplir ses promesses, mais que, dès l'instant même, elle pouvoit garder les vingt schellings (1) neuf sols restans de la guinée, dont elle avoit déja retenu trois sols pour ses peines; que le Comte, outre sa parole d'honneur, lui laisseroit en gage une paire de boutons d'or de grand prix; (mais qui dans la suite se trouverent n'être que de tombac;) que lui-même enfin prêteroit à son ami tout ce qu'il avoit d'argent sur lui, montant à la somme de dix-huit sols, pour être déposé sur le champ entre les mains de leur bienfaitrice, comme des arrhes de tout ce qu'ils promettoient de faire bientôt pour elle. Ce dernier trait de géné-

(1) Le schelling vaut à-peu-près vingt-deux sols de notre monnoie; il en faut vingt-un pour faire une guinée; le sou d'Angleterre est la douzieme partie du schelling.

rosité triompha des scrupules de la servante; elle jura que dès le soir même elle ouvriroit la porte au Comte.

Ainsi notre Héros employa, non-seulement sa rhétorique, ce que bien d'autres ne font pas toujours aussi gratuitement, mais même son argent; c'est-à-dire, ce que beaucoup d'honnêtes gens se feroient demander, peut-être vingt fois inutilement, pour briser les fers de leur meilleur ami.

Ce seroit pourtant se tromper sur le caractere de Wild, que de croire qu'il fût homme à prêter cette somme au Comte sans quelque peu d'intérêt personnel: la suite nous fera bientôt connoître ce que nous devons penser sur cet article.

L'union la plus intime regna long-tems entre nos deux amis. Wild, après s'être habillé proprement par le conseil de son camarade, fut introduit par lui dans la meilleure compagnie: ils suivoient les assemblées, les ventes publiques, les jeux, la Comédie; quelque piece que l'on représentât, ils ne restoient jamais qu'aux deux premiers actes, pour avoir droit d'en sortir sans payer, ou de reprendre leur argent.

Cette façon de vivre n'alloit pourtant point au caractere de notre Héros: ce n'étoit, selon lui, qu'une manœuvre subalterne, où le moindre filou pouvoit aisé-

ment réussir, & que devoit dédaigner quiconque visoit au sublime.

Wild tenoit alors un état considérable, & passoit pour un Gentilhomme fort à son aise. Les femmes du plus haut rang le traitoient déja avec cette noble familiarité qui leur est ordinaire, les petites Maîtresses commençoient à se disputer sa conquête, lorsqu'une avanture imprévue vint déconcerter ses projets, & le fit renoncer à un genre de vie trop simple pour des talens aussi supérieurs que ceux dont il étoit pourvu.



CHAPITRE VII.

Wild, après avoir voyagé, revient chez lui. Chapitre assez court, & qui renferme plus de tems & moins de matieres qu'aucun autre de cette Histoire.

NOUS regrettons sincérement de ne pouvoir faire au Lecteur un récit détaillé de l'incident dont il s'agit. Les textes que nous avons consultés sur ce point important nous ont paru si différens & si contradictoires, que nous croyons devoir nous dispenser de suivre la coutume générale des Historiens, qui, en pareil cas, après avoir exposé les différentes conjectures, finissent par nous laisser la liberté du choix. Ce qu'il y a de sûr, c'est que cet événement, quel qu'il fût, détermina le pere de notre Héros à le forcer de se dépaïser, c'est-à-dire, à l'envoyer parcourir les domaines de sa Majesté en Amérique, partie du monde infiniment moins corrompue que notre Europe, & par conséquent moins dangereuse pour les mœurs d'un jeune homme aussi bien élevé que Wild.

Qu'importe après tout, disoit ce pere éclairé & prudent, qu'importe de voyager chez les Nations policées ou parmi les Peuples sauvages? L'avantage qu'on en retire

n'eſt-il pas égal ? Nos jeunes Seigneurs ; par exemple, qui ont parcouru la France & l'Italie, ne nous prouvent-ils pas, du moins pour la plupart, qu'on auroit pu les envoyer avec autant de ſuccès dans la Norwege, ou dans le Grœnland ?

Notre jeune homme s'embarqua donc avec une nombreuſe compagnie pour l'hémiſphere Américain. La durée préciſe de ſon ſéjour dans ces climats n'eſt pas abſolument certaine : il eſt probable qu'il fut plus long qu'il ne croyoit. Quoi qu'il en ſoit, nous ne parlerons point ici de ſes exploits, par la ſeule raiſon qu'il n'en eſt aucun qui nous ait paru digne de l'attention du Lecteur. Wild fit dans ces contrées ce qu'il auroit fait dans ſon Pays ; il perdit ſon tems, ſe livra à la débauche, & acheva de perfectionner les heureux talens qu'il avoit reçus de la nature.

Honteux de la briéveté de ce Chapitre, nous avouerons que nous avons été tentés d'y inſérer, même aux dépens de la vérité hiſtorique, une ou deux avantures de quelqu'autre voyageur. Nous avions même emprunté, pour ce motif, les journaux de quelques jeunes Gentilshommes qui venoient de faire leur tour d'Europe : mais (à notre très-grand regret) nous n'y avons pas rencontré un ſeul trait aſſez piquant, pour juſtifier ce plagiat au tribunal de notre conſcience.

En réfléchiſſant ſur la pauvre figure que doit faire ici ce Chapitre, qui contient pourtant un eſpace de huit années, ce qui nous conſole un peu, c'eſt que l'hiſtoire de bien des gens qui ont fait du bruit dans le monde, eſt réellement auſſi vuide que les voyages dont il s'agit : mais comme nous réparerons dans la ſuite cette lacune, en rapportant des choſes ſublimes & intéreſſantes, nous nous contenterons, pour le préſent, de remettre notre jeune homme où nous l'avons pris.

Ainſi le Lecteur doit ſe tenir pour averti que notre Héros a voyagé dans les pays lointains, qu'il y a demeuré ſept ou huit ans, & qu'il eſt actuellement de retour dans ſa Patrie.



CHAPITRE VIII.

Exemple étonnant de grandeur d'ame.

LE Comte étoit un jour fort heureux à un jeu de hazard: Wild, qui étoit fraîchement de retour de ses voyages, le regardoit jouer. Il y avoit aussi parmi les assistans un jeune homme nommé *Bagshot*: c'étoit une connoissance de Wild, & dont il avoit conçu la plus haute opinion. Celuici l'ayant tiré à part, lui conseilla d'aller se munir d'une paire de pistolets, s'il n'en avoit pas actuellement sur lui, & d'attaquer le Comte lorsqu'il reprendroit le chemin de sa maison; il lui promit, en mêmetems, qu'il feroit le guet, & se tiendroit prêt à le seconder, s'il en étoit besoin. La chose fut exécutée de point en point; le Comte fut obligé de céder à la force, & de rendre tout ce qu'il avoit escamoté au jeu: & comme les Sages & les Philosophes ont toujours observé qu'un malheur n'arrive jamais seul, le Comte eut à peine passé par l'étamine de M. Bagshot, qu'il tomba entre les mains de M. Snap, qui, accompagné de M. Wild le pere, & de quelques autres Gentilshommes de cette espece, se saisit de cet infortuné, & le reconduisit dans la même maison d'où il

s'étoit précédemment évadé par le secours de son bon ami. Wild & Bagshot allerent ensemble au Cabaret: Bagshot offrit, généreusement à ce qu'il croyoit, de partager entr'eux le butin; &, après avoir fait deux parts inégales de l'argent monnoyé, il ajouta à la plus foible une tabatiere d'or, & pria M. Wild de choisir. Wild mit aussitôt dans sa poche le plus gros tas d'argent comptant, selon cette excellente maxime : *mets d'abord en sûreté tout ce que tu pourras avant de disputer sur le reste;* puis se tournant vers son compagnon, il lui demanda, d'un air rebarbatif, s'il prétendoit garder toute la somme. Bagshot répondit, avec quelque surprise, qu'il croyoit que M. Wild n'avoit point à se plaindre: qu'à son égard, il étoit assurément très-beau, qu'après avoir seul dévalisé le Comte, il voulût bien se contenter d'un partage égal. J'avoue que vous avez tout pris, repartit Wild; mais, dites-moi, qui vous a conseillé de le prendre? Pouvez-vous dire que vous ayiez fait quelque chose de plus que d'exécuter mon plan? & si je l'avois voulu, n'aurois-je pas pu en employer un autre que vous? Car vous savez très-bien qu'il n'y avoit personne dans la salle de jeu, qui n'eût voulu pouvoir prendre cet argent, s'il eût su comment le faire sans coup férir. Cela est vrai, reprit Bagshot, mais n'est-ce pas moi qui ai exécuté votre

plan ? N'ai-je pas couru tous les risques de l'entreprise ? N'en aurois-je pas subi la punition si j'eusse été arrêté ? & l'ouvrier ne mérite-t-il pas son salaire ? Sans doute, dit Jonathan, il le mérite, & je ne vous le refuserai point : c'est tout ce que l'ouvrier peut demander, & ce qu'on ne sauroit lui refuser sans injustice. Je me souviens que, lorsque j'étois à l'école, on nous réitéroit des vers, qui, par l'excellence de leur doctrine, ont fait sur moi la plus vive impression : *ce n'est pas pour eux*, (nous disoit-on) *que travaillent les oiseaux de l'air & les bêtes des champs.* (1) Il est vrai que le Fermier fournit du fourrage à ses bœufs, & du pâturage à ses moutons; mais c'est pour son propre service, & non pour le leur. De même le Laboureur, le Berger, le Tisserand, le Maçon & le Soldat travaillent pour d'autres & non pas pour eux-mêmes; ils se contentent d'une foible rétribution pour leur salaire, & nous laissent, nous autres grands Hommes, jouir du fruit de leurs travaux. Aristote, ajoutoit notre maître, a parfaitement prouvé dans le premier livre de sa politique, que les hommes d'une classe abjecte, & pourtant utile, sont nés, ainsi que les animaux, pour servir leurs supérieurs, & pour être

(1) Allusion au *sic vos non vobis* de Virgile.

les esclaves de leurs volontés. Comme on a dit de nous, qui formons la classe la plus éminente des mortels, que nous ne sommes nés que pour dévorer les fruits de la terre, (2) on peut dire, avec autant de raison, de ceux qui composent la classe inférieure, qu'ils n'ont été mis au monde, que pour nous les fournir. N'est-ce pas en effet le simple Soldat, qui, par mille peines & mille dangers, contribue au gain d'une bataille? & cependant l'honneur & les fruits de la victoire n'appartiennent-ils pas au Général qui en a formé le plan? Si le Charpentier & le Maçon bâtissent une maison, n'est-ce pas au profit de l'Architecte, & pour l'usage de ceux qui doivent l'habiter, & qui auroient bien de la peine à mettre seulement deux pierres l'une sur l'autre? La laine & la soye ne sont-elles pas tissues, ne sont-elles pas teintes des plus belles couleurs, par des gens qui sont forcés de se borner à la partie la plus vile & la plus grossiere de leur ouvrage, tandis que d'autres profitent & jouïssent du fruit de leurs peines? Voyez ceux qui habitent les Palais les plus magnifiques, qui flattent leur goût des mêts les plus délicieux, qui s'habillent des étoffes les plus fines &

(2) .... Fruges consumere nati.
Horat. Ep. l. 1, v. 27.

les plus précieuses : & dites-moi s'ils ont eu part à la production de tous ces avantages, ou le moindre talent pour les rendre tels qu'ils sont ? Pourquoi la condition d'un Chevalier d'industrie seroit-elle différente de celle des autres ? Pourquoi, vous qui n'êtes que le manœuvre, & l'exécuteur de mon plan, voudriez-vous prétendre une part dans le profit ? Je vous conseille donc de me rendre tout le butin, & de remettre votre salaire à ma générosité. Bagshot garda quelque tems le silence, il ressembloit à un homme frappé de la foudre ; mais revenant, à la fin, de sa surprise : si par la force de vos argumens, dit-il, vous avez cru vous emparer de mon argent, vous vous êtes fort trompé. A quoi bon tant de discours ? Je suis homme d'honneur, &, quoique moins bon orateur que vous, je ne serai parbleu pas votre dupe : si vous en doutez, je suis bien aise de vous dire que vous n'êtes qu'un coquin. A ces mots il mit la main sur la garde de son épée : Wild, étonné du peu de succès de ses raisonnemens, & frappé du caractere emporté de son ami, crut devoir changer de batterie, & lui dit, en riant, qu'il n'avoit prétendu que plaisanter. Parbleu, s'écria Bagshot, qui se crut alors redoutable, ces plaisanteries me déplaisent, & me prouvent que vous n'êtes qu'un faquin. Quant aux invectives,

repliqua Wild d'un ſang-froid vraiment philoſophique, je les mépriſe trop pour y répondre; mais, pour vous convaincre que je ne vous crains pas, mettons tout le butin ſur cette table, & que celui qui battra l'autre en ſoit le maître. Il tira en même-tems ſon épée, dont l'éclat éblouït tellement le pauvre Bagshot, qu'il déclara, en balbutiant, qu'il ſe contentoit de la part qui lui étoit reſtée; que, s'il avoit mal pris ce qu'avoit dit M. Wild, il en étoit fâché; & que, pour la plaiſanterie, il l'entendoit tout auſſi-bien qu'un autre.

Wild avoit un talent admirable pour ſaiſir le foible des hommes & en tirer parti. Non, non, s'écria-t-il, puiſque j'ai tiré cette épée hors de ſon fourreau, elle n'y rentrera qu'après m'avoir donné la ſatisfaction qui m'eſt due. Eh, quelle ſatisfaction vous dois-je, lui dit Bagshot en pâliſſant? Ou la bourſe, ou la vie, répondit wild. Mais, Monſieur, reprit Bagshot, ſi vous étiez dans le cas d'emprunter quelque bagatelle ſur ma part, je vous eſtime trop pour vous rien refuſer: car, quoique peu ſuſceptible de crainte, je n'aime point à rompre avec mes amis .... & pour vous le prouver....

Wild, qui avoit de tout tems, regardé l'emprunt comme une excellente maniere de filouter poliment ſon prochain, remit alors ſon épée dans le fourreau, &, frap-

pant dans la main de ſon ami, lui avoua qu'il avoit deviné juſte ; qu'une affaire preſſante l'avoit forcé d'en uſer ainſi, & que ſon honneur étoit intéreſſé à payer, dès le lendemain, une ſomme conſidérable. Bagshot fit ſemblant de le croire. Notre Héros fut aſſez modeſte pour ſe contenter des trois quarts du butin, & prit très-cordialement congé du pauvre imbécille qu'il venoit de duper.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Wild rend visite à Mademoiselle Lettice Snap. Portrait de cette jeune personne. Mauvais succès des tentatives de M. Wild.

Le jour suivant notre Héros n'eut rien de plus pressé que d'aller rendre visite à Mademoiselle Lettice *Snap*. Quoiqu'elle fût connue pour femme de mérite & d'une générosité peu commune, Wild crut qu'un présent seroit toujours bien reçu de sa part, & qu'elle le regarderoit comme une marque de son respect. Il passa donc chez un bijoutier, y fit emplette d'une jolie tabatiere, & se rendit chez sa maîtresse, qu'il trouva dans le deshabillé le plus galant. Ses beaux cheveux à demi-poudrés pendoient négligemment sur son front; une vieille serviette pliée en double étoit nouée sous son menton; quelques débris de ces couleurs factices, dont se sert une jolie femme pour corriger la nature, brilloient encore sur ses joues. Elle étoit succinctement vêtue, & n'avoit ni corps, ni corset : les deux globes charmans dont sa gorge étoit ornée, tomboient en liberté jusqu'à sa ceinture; un méchant mouchoir

de mousseline brodée en déroboit une partie aux regards des curieux. Sa robe d'un satin blanc parsemé d'une douzaine de petites mouches d'argent, laissoit voir, en s'ouvrant, un jupon de basin, dont le bas étoit magnifiquement bordé d'une petite dentelle mêlée d'or; un panier trop long de quatre doigts, & une jupe d'écarlate encore plus longue, achevoient la parure de cette héroïne. Deux petits pieds mignons, couverts de soie & chamarrés de dentelles, soutenoient ce galant édifice : ses souliers étoient proprement attachés, l'un, avec un joli ruban bleu, l'autre, avec un morceau d'étoffe rouge. Telle étoit la Déesse qu'adoroit M. Wild: elle le reçut avec cette froideur que les femmes vertueuses se prescrivent envers leurs amans ; c'est-à-dire, avec une réserve toujours recommandable, quoique souvent pénible & incommode. La tabatiere fut présentée: on la refusa d'abord, mais avec politesse; on l'offrit de nouveau, elle fut enfin acceptée : on servit aussi-tôt le thé, & ils se mirent à table. Nous ne manquerions pas de rapporter ici les discours que se tinrent nos deux jeunes amans, s'ils avoient été un peu plus édifians, & si nous n'appréhendions de blesser les oreilles de nos Lecteurs; nous dirons seulement que l'esprit & la beauté de cette charmante personne enflammerent tellement M. Wild,

& que ſon amour, tout légitime qu'il étoit, devint ſi exceſſif, qu'il ſe porta à des libertés capables d'offenſer une pudeur auſſi délicate que celle de Lettice. Il faut avouer que, dans ce moment critique, elle dut la conſervation de ſa vertu, plutôt à la force de ſes bras, qu'au reſpect ou à la timidité de ſon amant. Celui-ci étoit ſi preſſant dans ſes manieres, que ſi par mille ſermens il ne lui eût promis la foi de mariage, nous aurions bien de la peine à juſtifier ſa conduite, & à regarder ſa paſſion comme tout-à-fait honnête. Mais, inviolablement attaché à la décence, il ne faiſoit à la jeune Demoiſelle aucune propoſition, qu'il ne l'accompagnât des promeſſes les plus ſérieuſes en ce genre. C'étoit, diſoit-il, un cérémonial qu'exigeoit la modeſtie des Dames, & qu'il étoit ſi aiſé de mettre en pratique, qu'on ne pouvoit s'en diſpenſer ſans un excès de brutalité. L'aimable Lettice, ſoit par prudence, ſoit par quelqu'autre motif, fut ſourde à toutes ſes promeſſes, &, par bonheur, invincible à toutes ſes attaques. L'art de s'eſcrimer lui étoit inconnu, mais la nature ne l'avoit pas laiſſée ſans défenſe; elle portoit au bout de ſes doigts des armes, dont elle ſe ſervit avec tant de dextérité dans cette circonſtance, que Wild eut bientôt les joues meurtries & le viſage tout en ſang: tel un pédant irrité déchire à coups de ver-

ges l'écolier aſſez imprudent pour l'avoir offenſé.

Wild quitta enfin le combat, & Lettice, toute fiere de ſa victoire, s'écria, d'un air de triomphe & de ſupériorité : Oh, parbleu, ſi c'eſt-là votre façon de faire l'amour, je vous garantis, ma foi, que j'y mettrai bon ordre. Elle prit de-là occaſion de vanter modeſtement ſa vertu. wild, ennuyé de ſes propos, ne lui répondit que par des invectives, & ce fut ainſi que nos deux amans ſe ſéparerent.



CHAPITRE X.

Conduite étrange de la chaste Lettice. Découverte, qui doit surprendre, & qui peut même affecter le Lecteur.

MONSIEUR wild étoit à peine sorti, que notre héroïne, ouvrant la porte du cabinet, appela un jeune homme qu'elle y avoit enfermé. Ce galant étoit un apprentif Chandelier; il s'appeloit Thomas Smirk: c'étoit un petit-maître décidé, & la coqueluche des Dames de son quartier. Comme nous prenons l'habillement pour la marque distinctive & la qualité efficiente d'un petit-maître, au lieu de peindre à notre Lecteur le caractere de ce jeune homme, nous allons seulement décrire la maniere dont il étoit vêtu. Il avoit des bas blancs & des escarpins; ses boucles étoient deux larges plaques de pinchebec, qui lui couvroient presque tout le pied; sa culotte, de peluche rouge, lui venoit à peine jusqu'aux genoux: il portoit une veste de basin blanc richement brodé de soie jaune, & un habit de peluche bleue avec des boutons de métal, de grandes manches, & un collet qui lui descendoit au milieu du dos: une perruque énorme lui cachoit la moitié du visage; elle étoit sur-

montée d'un petit chapeau bordé & retapé à la grenadiere. Tel étoit le galant perſonnage que l'aimable Lettice fit ſortir de ſon cabinet : elle le reçut à bras ouverts, lui prodigua les noms les plus tendres, & l'aſſura qu'elle avoit enfin congédié pour toujours ce monſtre odieux que ſon pere lui deſtinoit pour époux, & que rien ne pouvoit plus interrompre le bonheur qu'elle goûtoit avec lui.

Pardonnez, mon cher Lecteur, ſi nous nous arrêtons ici un moment, pour déplorer un caprice qui n'eſt que trop naturel à ce ſexe aimable, dont la douceur, les talens & les charmes ſemblent devoir mettre le comble à notre félicité, en calmant nos inquiétudes, en adouciſſant nos mœurs, & en nous aidant à ſupporter nos malheurs & nos diſgraces.

Quand nous conſidérons ces précieux avantages, qu'on recherche toujours dans les femmes, & qu'on y trouve pour l'ordinaire, nous ne pouvons nous empêcher de blâmer, dans ces aimables objets, cette diſpoſition bizarre qui les porte à préférer, dans l'autre ſexe, ceux qui ne ſont rien moins que des chef-d'œuvres de nature. Car, ſi les petits-maîtres, ſemblables en ce point aux plus vils inſectes, ne ſont pas abſolument inutiles dans le monde, au moins faut-il convenir que ceux mêmes d'entr'eux qui paroiſſent les

plus brillans, ne sont point, comme quelques-uns se l'imaginent, le plus noble des ouvrages du Créateur. Qu'on prenne les petits-maîtres les plus accomplis; qu'on en fasse, si l'on veut, des Capitaines ou des Colonels; qu'ils soient magnifiquement vêtus, & comme des gens de la premiere qualité : je prétens que, malgré le faste qui les environne, on ne sauroit s'empêcher de leur préférer un Newton, un Shakespear, un Milton, & tout autre génie semblable, dont les écrits sublimes ont fait le bonheur & l'admiration de l'univers.

Quelle doit donc être notre douleur, lorsque nous voyons qu'un seul petit-maître, & sur-tout s'il a une demi-aune de ruban à son chapeau, aura mille fois plus de part que vingt Newtons dans l'affection d'une femme ? Combien notre Lecteur, qui, peut-être, a pieusement attribué à la vertu invincible de la chaste Lettice, sa résistance aux poursuites d'un homme passionné & entreprenant, doit-il être surpris, en la voyant quitter le masque, & s'abandonner, avec Smirk, aux libertés les moins permises ? Quelle seroit sa confusion, si nous entrions dans un détail plus circonstancié; si nous découvrions à ses yeux tout ce qui se passa dans ce tête-à-tête; si nous rapportions enfin comment la belle Lettice, (car nous devons, en cette oc-

casion, imiter Virgile, & nous détacher; pour un moment, de notre épithéte favorite,) rendit Smirk auſſi heureux que wild auroit deſiré de l'être? Mais le reſpect que nous avons pour les Dames, nous engage à tirer le rideau ſur une ſcene auſſi humiliante, & à paſſer promtement à des matieres, qui, au lieu de déshonorer l'eſpece humaine, ne peuvent que la relever & l'ennoblir.



CHAPITRE XI.

Nouveau trait de magnanimité aussi noble & aussi sublime qu'on puisse en trouver dans les histoires anciennes ou modernes. Avis utile aux jeunes gens qui aiment à se divertir.

Wild n'eut pas plutôt quitté la chaste Lettice, qu'il se rappela que le comte habitoit encore la même maison, & ne crut pas devoir en sortir sans avoir eu le plaisir de s'entretenir un moment avec lui; car il n'étoit pas de ces hommes mal nés, qui rougiroient de voir un ami, après l'avoir volé ou trahi : ce caractere pusillanime a souvent produit dans le monde les crimes les plus monstrueux. Un excès de modestie dans ce genre, a porté bien des gens à assassiner, ou du moins à ruiner sans ressource, ceux contre qui leur conscience leur reprochoit d'avoir commis quelque pécadille, soit en débauchant leur femme ou leur fille, soit en trahissant leur confiance, soit en rendant contre eux un faux témoignage; mais, dans notre Héros, tout étoit véritablement grand. Toujours maître de lui-même, il ne craignoit point d'aller boire avec un homme qu'il avoit dévalisé le moment

d'auparavant. Il se gardoit bien de faire le mal pour le mal ; content de dépouiller entiérement ceux qui lui tomboient sous la main, il ne fit jamais la moindre injure, qu'il n'espérât en tirer quelque avantage.

Il trouva le comte occupé, non pas à déplorer lâchement son sort, ou à se livrer au désespoir, mais à préparer avec résignation quelques paquets de cartes. Cet honnête homme, bien éloigné de soupçonner que Wild eût été le principal artisan de son infortune, courut à lui pour l'embrasser. Wild, mieux instruit de tout ce qui s'étoit passé, répondit avec affection à ses caresses. A peine furent-ils assis, que Wild prit occasion des cartes qu'il voyoit sur la table, pour faire une sortie contre le jeu; & après avoir exagéré, sans ménagement, les fâcheuses circonstances où se trouvoit actuellement le comte, il attribua tous ses malheurs à cette maudite passion, qui, disoit-il, l'avoit déja conduit deux fois en prison, & finiroit par le ruiner de fond en comble. Le comte défendit d'abord, avec vivacité, son occupation favorite; & après lui avoir appris le grand succès qu'il avoit eu au jeu, après leur malheureuse séparation, il lui fit le détail de l'accident qui lui étoit arrivé, & dont le Lecteur est à présent aussi bien informé que l'étoit alors M. Wild; ajou-

tant seulement qu'il n'avoit rendu son argent qu'à la derniere extrémité, & qu'ayant été attaqué par deux ou trois hommes à la fois, il les avoit tous blessés très-dangereusement.

Wild, qui savoit avec quelle docilité le Comte avoit présenté sa bourse, & qui d'ailleurs le connoissoit parfaitement, applaudit à son intrépidité, en lui protestant qu'il auroit voulu être à portée de le seconder dans une affaire aussi perilleuse. Le Comte se mit alors à blâmer la patrouille de son peu de vigilance. En vérité, disoit-il, c'est une honte pour le Gouvernement, que d'honnêtes gens ne puissent aller en sûreté dans les rues. Mais à propos, mon cher ami, avez-vous jamais vu un bonheur semblable à celui que j'eus hier au jeu? Ma fortune tenoit du prodige. Oui, repondit wild, feignant de ne pas s'appercevoir de l'impudence de ce maître fripon, cela est tout-à-fait prodigieux, & il n'en faut pas davantage, pour détromper ceux qui pourroient avoir le moindre soupçon sur votre maniere de jouer. Personne, je crois, reprit le Comte, n'oseroit mettre la chose en question. Oh! non, dit Wild, tout le monde convient que vous êtes un homme d'honneur. Mais, dites-moi, je vous prie, ces coquins vous ont-ils tout pris? Tout, Tout,

s'écria le Comte, en jurant; ils ne m'ont pas laissé une obole.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, M. Snap, accompagné d'un autre Officier, introduisit M. Bagshot dans la compagnie. Ce Gentilhomme, après s'être séparé de M. wild, étoit probablement retourné au jeu, y avoit risqué sa petite fortune, & en étoit sorti aussi sec que le sont communément les petits maîtres les plus hupés du Royaume.

Il alloit se retirer en certaine maison, ou plutôt en certain taudis de réputation dans le marché de Cowent-Garden, quand par hazard il rencontra M. Snap, qui, après avoir reconduit le Comte chez lui, se promenoit tranquillement devant la porte de l'endroit où l'on jouoit. Car, vous le savez, mon cher Lecteur; de même qu'un brochet vorace se tient caché sous quelques herbes à l'embouchure des ruisseaux, pour guetter les petits poissons qui en sortent, de même les honnêtes gens de la profession de M. Snap, rodent sans cesse à la porte des maisons de jeu, dans l'espérance d'y rencontrer de jeunes Gentilhommes, à qui ils délivrent un petit billet de parchemin, pour les inviter poliment à venir chez eux. M. Snap, parmi plusieurs de ces billets, en avoit trouvé un qui s'adressoit à M. Bagshot, à la requête ou plutôt à la sollicitation d'une char-

mante fileuſe, nommée Anne Sample, chez qui il avoit logé pendant quelques mois, & qu'il avoit quittée par mégarde, ſans lui avoir dit adieu. Un procédé ſi étrange avoit engagé Mademoiſelle Sample à recourir à cet expédient, pour pouvoir obtenir de lui un moment de converſation.

Comme la maiſon de M. Snap ſe trouvoit pleine, & qu'il n'avoit point d'autres chambres à donner à M. Bagshot, il avoit éte obligé de le conduire dans l'appartement du Comte. Auſſi-tôt que M. Wild apperçut ſon ami, il ſe jetta à ſon cou, & le préſenta au Comte, qui le reçut avec toute la politeſſe d'un galant homme.



CHAPITRE XII.

Particularités, qui peut-être ne ſurprendront gueres, après ce qu'on ſait déjà de Mademoiſelle Lettice. Portrait d'un joli homme. Dialogue dans lequel on traite du droit public, auſſi bien que de, &c.

MONSIEUR Snap venoit juſtement de quitter la compagnie, lorſqu'une ſervante de la maiſon vint dire à M. Bagshot, que quelqu'un demandoit à lui parler : c'étoit Mademoiſelle Lettice Snap elle-même. M. Bagshot avoit été longtems l'adorateur de cette belle. Supérieur à ſes rivaux, il avoit excité dans ſon tendre cœur la flamme la plus vive & la plus conſtante. En effet, elle étoit ſi paſſionnée pour ce jeune homme, qu'elle avoit ſouvent avoué à une de ſes confidentes, que, ſi jamais homme avoit fait ſur elle quelqu'impreſſion, c'étoit M. Bagshot. Elle n'étoit pas la ſeule qui penſât ainſi ; pluſieurs jeunes Dames étoient ſes rivales, & lui envioient un amant qui poſſédoit toutes les qualités brillantes que la nature accorde ſi rarement aux hommes ordinaires, & qui conſtituent le galant le plus acccompli. Vous en jugerez vous-même, mon cher Lecteur, d'après le portrait que nous allons vous en faire. Il étoit

haut de six pieds; il avoit les jambes grosses, les épaules larges, un teint vermeil, des cheveux noirs & frisés, une assurance modeste, & du linge blanc. Il faut pourtant convenir que des qualités aussi héroïque étoient contre-balancées par quelques petits défauts : c'étoit, par exemple, le plus sot enfant du monde; il ne savoit ni lire, ni écrire; &, dans tout son individu, on auroit eu bien de la peine à trouver un seul grain d'honneur, de bienséance & d'humanité.

Dès que M. Bagshot fut sorti, le Comte prenant Wild par la main, lui dit qu'il avoit à lui communiquer quelque chose de fort important, & lui avoua qu'il étoit convaincu que Bagshot étoit celui qui l'avoit volé. A ces mots, Wild recula d'étonnement; & affectant l'air le plus sérieux : gardez-vous bien, lui dit-il, de jetter légérement de pareils nuages sur un homme aussi jaloux de son honneur, & qui assurément ne seroit point d'humeur à le souffrir. Parbleu, reprit la Ruse en enrageant, que le Diable emporte son honneur : n'ai-je pas souffert, moi, qu'on me volât ? Eh bien ! je vais rendre plainte contre lui, & la justice en décidera. Wild, indigné, répondit que puisqu'il osoit former des soupçons aussi injurieux contre son ami, il rompoit dès ce moment avec lui; qu'il connoissoit M. Bagshot; que

c'étoit un homme d'honneur, qu'il étoit son ami, & que par conséquent il étoit impossible qu'il fût capable d'une pareille bassesse. Il ajouta encore beaucoup d'autres raisons, qui ne firent pas sur le Comte tout l'effet qu'il en attendoit. Celui-ci assuroit toujours que Bagshot étoit son voleur, qu'il alloit l'appeler en justice, & qu'il croyoit devoir cette satisfaction au public aussi bien qu'à lui-même. Alors Wild, changeant de ton : eh bien, dit-il, supposons, si vous le voulez, que M. Bagshot, dans un excès de folie, (car on ne sauroit nommer autrement une action de cette espèce) se fût servi de ce moyen pour vous emprunter quelqu'argent, que gagnerez-vous à le poursuivre? Vous ne prétendez pas, sans doute, recouvrer votre argent ; vous savez qu'il l'a perdu au jeu : (notez que Bagshot venoit de les instruire de son avanture.) Il ne vous restera donc que le plaisir de soutenir un procès dispendieux, & de vous faire à jamais détester dans toutes les maisons de jeu ; serez-vous bien satisfait, après cela, d'avoir rendu au public ce que vous croyez lui devoir? En vérité, je suis honteux de mon peu de discernement, & je rougis de vous avoir pris pour un grand homme. Ne vaudroit-il pas mieux mériter, par votre discrétion, qu'on vous rendît un jour votre argent, en tout, ou en partie?

Car enfin, quel que ſoit l'état où ſe trouve actuellement M. Bagshot, s'il vous a joué effectivement le tour dont vous vous plaignez, il pourra le jouer encore à d'autres; & ſi le cas arrive, vous pouvez compter ſur une entiere reſtitution de ſa part. D'ailleurs, vous ſerez toujours le maître de recourir à la loi : c'eſt le dernier reméde que devroit employer un brave homme. Voulez-vous m'en croire ? chargez-moi de cette affaire : j'examinerai Bagshot; & ſi je découvre qu'il vous ait réellement fait cette niche, je vous promets, ſur mon honneur, que vous n'y perdrez rien, & que tôt ou tard vous aurez lieu d'être content.

M. wild, répondit le Comte, ſi j'étois ſûr de ne rien perdre, je me flatte que vous avez trop bonne opinion de moi, pour croire que je vouluſſe ſacrifier un galant homme au public. N'allez pas prendre à la lettre quelques mots qui m'ont échappé ſans deſſein, & qui, dans la bouche de gens tels que nous, n'ont pas la moindre ſignification. Tout ce que je deſire, c'eſt mon rembourſement; & ſi par votre moyen je puis l'obtenir, le public peut.... Le Comte finit cette phraſe d'une façon un peu trop cavaliere pour être rapportée dans cette hiſtoire.

On vint en ce moment les avertir que l'on avoit ſervi, & que la compagnie étoit déjà dans la ſalle à manger.

M. Snap, Mesdemoiselles ses filles, MM. wild, pere & fils, le Comte & M. Bagshot, se mirent à table, avec un certain gentilhomme fort grâve, qui avoit eu autrefois l'honneur de porter les armes dans un régiment d'infanterie, & qui exerçoit actuellement l'emploi, peut-être non moins honorable, d'assister M. Snap, & de lui prêter main forte pour l'exécution des loix.

Le dîner se passa à l'ordinaire : la conversation, suivant ce qui se pratique parmi la bonne compagnie, roula principalement sur ce qu'on mangeoit, & sur ce qu'on avoit mangé. Le militaire, qui avoit servi en Irlande, fit le récit merveilleux d'une nouvelle maniere de faire rôtir les topinamboux. On parla de ragoûts différens : chacun dit son mot; & un spectateur désintéressé en auroit conclu que tous ces Messieurs n'étoient venus au monde que pour y remplir leur ventre. Il sembloit effectivement à les entendre, qu'ils n'eussent reçu la vie que pour végéter comme le reste des animaux.

Dès qu'on eut desservi, & que les Dames se furent retirées, le Comte proposa un jeu de hasard qui fut accepté. On apporta des dés; le Comte prit le cornet, & demanda qui vouloit jouer contre lui. Personne ne répondit, parce que l'on craignoit peut-être qu'il n'eût pas autant d'argent qu'il en avoit réellement : car ce gentil-

homme, malgré le ferment qu'il avoit fait à wild, poffédoit dix guinées, qu'il s'étoit procurées au moyen d'un effet qu'il avoit mis en gage depuis qu'il étoit chez M. Snap. Le Comte s'apperçut de la timidité de fes amis; & devinant apparemment quelle en étoit la caufe, il tire fes guinées, & les jette fur la table : auffitôt, (telle eft la force de l'exemple) tous les autres produifent leurs fonds; une fomme confidérable brille aux yeux des affiftans, & le jeu commence.



CHAPITRE XIII.

Dont nous ſommes extrêmement jaloux ; & que nous regardons en effet comme notre chef-d'œuvre. Hiſtoire étonnante touchant le Diable. Diſcuſſion délicate ſur l'honneur.

JE ſuis perſuadé, que, quand mon Lecteur ſeroit un joueur de profeſſion, il ne me ſauroit aucun gré de lui rapporter en détail les divers ſuccès de ces honnêtes fripons ; il ſuffit de ſavoir qu'ils jouerent juſqu'à ce que tout l'argent eût diſparu : ce qu'il y eut d'étrange, c'eſt que chacun des joueurs proteſtoit qu'il avoit perdu, & qu'on ne pouvoit deviner qui avoit gagné, à moins que ce ne fût le malin eſprit.

Cependant, quelque probable qu'il fût que cet ennemi du genre-humain eût eu quelque part à cette avanture, il paroiſſoit qu'il n'étoit pas le ſeul. On ſoupçonnoit M. Bagshot d'avoir beaucoup gagné, malgré les aſſurances qu'il donnoit du contraire : on l'avoit vu plus d'une fois ſerrer de l'argent ; &, (ce qui étoit encore une préſomption bien plus forte,) cet ancien militaire dont nous avons parlé, ne voulant pas s'en rapporter uniquement au témoignage de ſes yeux, avoit fait de fréquentes in-

curſions dans la poche de ſon voiſin; & quoique, pour plus grande conviction, il en eût peut-être tiré quelques pieces de monnoye, on ſent à merveille qu'il en avoit encore laiſſé davantage.

Cet Officier avoit pluſieurs fois cherché à ſatiſfaire ſa curioſité, avant que Bagshot, emporté par la chaleur du jeu, s'en fût apperçu : mais comme la partie étoit ſur le point de finir, il découvrit cet ingénieux manége. Auſſitôt, ſaiſi de colere, il ſe leva, en criant : je croyois être avec des gens d'honneur ; mais parbleu je ſuis ſûr qu'il y a parmi nous un filou. Un propos auſſi ſcandaleux allarma la compagnie, & cauſa à tout le monde la plus grande ſurpriſe. L'Officier ſur-tout en fut vivement piqué; il quitta bruſquement ſa chaiſe, & prenant un air & un ton menaçant : feroit-ce à moi, lui dit-il, que vous en voudriez ? Morbleu, vous êtes un faquin. Ces paroles auroient été immédiatement ſuivies de cent coups de poing, ſi les aſſiſtans ne ſe fuſſent mis entre ces deux champions, & ne les euſſent empêchés d'en venir aux mains. On fut longtems ſans pouvoir les engager à ſe raſſeoir : on en vint pourtant à bout. M. wild le pere, qui étoit un vieillard fort accommodant, leur propoſa des voyes de conciliation; mais le gentilhomme, qui ſe croyoit déshonoré, les refuſa abſolument, & jura qu'il couperoit la gorge au maraud

qui l'avoit insulté. M. Snap applaudit à cette résolution, & décida que, quand on portoit le nom de gentilhomme, on ne pouvoit en aucune maniere pardonner un pareil affront. Il ajouta, qu'à moins que son ami ne se vengeât, comme il convenoit, il ne feroit jamais aucune fonction de sa charge en sa compagnie; qu'il l'avoit toujours regardé comme un homme d'honneur, qu'il ne doutoit point qu'il n'en donnât des preuves dans cette occasion, & que, s'il étoit lui-même dans le cas, rien au monde ne pourroit le porter à souffrir une injure de cette espèce, sans en tirer une satisfaction convenable. Le Comte se rangea du côté de M. Snap, & fut de même avis. Les parties intéressées murmuroient entre leurs dents quelques courtes sentences, qui marquoient assez quelles étoient leurs dispositions intérieures. Enfin notre héros se leva, &, après avoir fixé les regards de toute l'assemblée, il lui adressa ce discours.

J'ai entendu avec un plaisir infini ce qu'ont dit, sur l'honneur, les deux grands hommes qui viennent de traiter un si beau sujet. Personne, j'ose le dire, ne connoît mieux que moi, le prix inestimable de cette vertu : personne n'en conçoit une idée plus noble & plus sublime. Je souhaiterois de tout mon cœur que nous eussions, dans notre dictionnaire, quelques mots propres

pour l'exprimer auſſi-bien qu'elle le mérite. C'eſt en effet la qualité eſſentielle d'un Gentilhomme; elle eſt telle, que, quiconque veut faire quelque figure dans le monde, ne ſauroit abſolument s'en paſſer. Mais hélas, quel dommage, Meſſieurs, qu'un terme d'un ſi grand uſage, & d'une vertu ſi efficace, ait une application ſi indéterminée, qu'à peine ſe trouve-t-il deux perſonnes qui lui faſſent ſignifier la même choſe? Les uns entendent par honneur, ces ſentimens de bon cœur & d'humanité que les eſprits foibles appellent vertus. Mais quoi! les grands Hommes, ceux qui ſe diſtinguent par leur bravoure ou par leur naiſſance, ces Conquérans qui ſaccagent des Villes, pillent des Provinces, & ſubjuguent des Royaumes, ne ſont-ils donc pas des gens d'honneur? Cependant ils n'ont que du mépris pour ces vertus prétendues. D'autres, en petit nombre, ſi je ne me trompe, comprennent dans l'idée d'honneur, celle d'honnêteté. Dirions-nous donc qu'un homme qui, par force, ou par adreſſe, prive ſon prochain de ce que la Loi, ou peut-être la Juſtice, appelle ſon bien, n'eſt pas un homme d'honneur? A Dieu ne plaiſe que je parle ainſi en préſence d'une aſſemblée auſſi reſpectable & auſſi bien compoſée! L'honneur conſiſte-t-il dans la vérité? non; car ce n'eſt point le menſonge que nous faiſons, mais celui qu'on

fait contre nous, qui blesse notre honneur? Consiste-t-il dans ce que le vulgaire appelle vertus fondamentales? ce seroit faire honte à notre entendement, que de le supposer; puisque nous voyons tous les jours beaucoup de gens d'honneur qui n'ont aucune de ces vertus. En quoi donc consiste ce mot *honneur?* En quoi, Messieurs! en lui-même. Un homme d'honneur est celui qu'on appelle un homme d'honneur, & il n'est tel qu'autant de tems qu'on lui donne cette dénomination. Examinez ce qui se passe dans le monde, & vous avouerez qu'on ne s'y décide, à cet égard, que sur les apparences. Un fripon, tant qu'il brille, est un homme d'honneur; il ne l'est plus, dès qu'on le jette dans un cachot, ou qu'on le mène au gibet. D'où vient cette différence? Ce n'est pas de ses actions; car elles n'ont point changé: elles étoient aussi parfaitement connues pendant sa fortune, qu'elles l'ont été depuis. Mais c'est uniquement parce que, dans le premier cas, on l'appeloit un homme d'honneur, & que, dans le second, on a cessé de l'appeler ainsi. Voyons donc à présent comment M. Bagshot a blessé l'honneur de ce Gentilhomme: il l'a appelé filou, & je conviens que ces sortes de termes, pris à la rigueur, & dans toute l'étendue de leur signification, peuvent paroître insultans. Eh bien, supposons, pour un moment,

que

que ce soit en effet une espece d'injure : il faut que M. Bagshot lui en fasse satisfaction ; il faut qu'il répare son indiscrétion, en affirmant au moins deux fois, en présence de toute la compagnie, qu'il le tient pour homme d'honneur.

L'Officier répondit qu'il s'en rapportoit entiérement à M. Wild, & qu'il acceptoit de bon cœur une satisfaction, qu'il croyoit suffisante. Qu'il commence par me rendre mon argent, dit Bagshot, & je le reconnoîtrai avec plaisir pour un honnête homme. Le Militaire protesta qu'il ne lui avoit rien pris. Il fut secondé par M. Snap, qui assura qu'il avoit eu les yeux sur lui, pendant toute la partie. Cependant Bagshot étoit toujours mécontent. Mais Wild, en faisant un serment horrible, jura, de la meilleure foi du monde, que l'Officier n'avoit pas pris un sol ; ajoutant que, si quelqu'un soutenoit le contraire, ce seroit lui donner un démenti, dont il sauroit tirer raison dans l'instant. Tel étoit l'ascendant de ce grand Homme : Bagshot convint de tout, & remplit avec docilité les cérémonies usitées en pareilles circonstances.

Ainsi fut heureusement terminée, par l'adresse ingénieuse de notre Héros, une querelle, dont le commencement n'annonçoit rien que de fâcheux, & qui, entre deux personnes aussi délicates sur le point

d'honneur, ne pouvoit pas manquer d'avoir les ſuites les plus funeſtes.

M. wild étoit effectivement intéreſſé dans cette affaire : c'étoit lui qui avoit mis l'Officier en beſogne, & celui-ci devoit partager avec lui le butin. Quant au témoignage de M. Snap, il ne l'avoit rendu que par un excès d'amitié, qui lui étoit ordinaire. Il tenoit pour maxime conſtante, qu'il falloit être un ſot pour ſe faire le moindre ſcrupule de ſe parjurer en faveur de ſon ami.



CHAPITRE VIII.

Suite de l'avanture précédente.

On imagine bien qu'après une pareille ſcene, il ne fut plus queſtion de jouer: on ſe mit à boire; la gayeté la plus vive, l'amitié la plus tendre, commencerent à renaître dans tous les cœurs. Les convives ſe porterent mutuellement leur ſanté en ſe frappant dans la main, & en s'aſſurant les uns les autres de la plus parfaite affection. Tout cela cependant ne les empêchoit pas de méditer certains deſſeins qu'ils ſe promettoient d'exécuter dès que le vin auroit fait ſon effet. L'intention de Bagshot & du Militaire, étoit de ſe voler réciproquement. M. Snap, & M. wild le pere, cherchoient de nouveaux moyens de perpétuer la détention des honnêtes gens qu'ils avoient ſous leur garde. Le Comte penſoit à renouer le jeu, s'il étoit poſſible; & notre Héros formoit le projet de ſe délivrer de Bagshot, c'eſt-à-dire, en bon François, de le faire pendre à la premiere occaſion. Mais aucun de ces grands deſſeins ne put avoir lieu, du moins dans le moment préſent: car on vint avertir M. Snap pour une affaire importante, & qui exigeoit auſſi la préſence de ſes deux collegues; & comme il ne ſe

foncioit pas de mettre à une seconde épreuve la légéreté des pieds de M. le Comte, il déclara qu'il alloit fermer les portes pour toute la soirée.

Maintenant, mon cher Lecteur, comme nous n'avons rien qui nous presse, nous allons, s'il vous plaît, nous amuser à faire une petite comparaison. Tel qu'un Chasseur prudent, qui, après avoir fait boire ses chiens aux pieds légers, les conduit vers leur chenil; ces animaux, les oreilles basses, & la queue entre les jambes, s'avancent en grondant, tandis que le maître, armé d'un fouet, presse leur marche, sans s'embarrasser de leur mauvaise humeur, les fait entrer dans leur cabane, en ferme la porte, & s'en va où l'appellent ses affaires ou ses plaisirs: tels le Comte & Bagshot monterent tristement, & malgré eux, dans leur chambre. M. Snap les accompagna avec sa suite ordinaire, & dès qu'il les vit rendus chez eux, il les enferma d'un air satisfait, & sortit. Quant à nous, mon cher Lecteur, nous imiterons, si vous le trouvez bon, ce qui se pratique communément dans le monde: nous laisserons les malheureux se tirer d'affaire comme ils pourront, & nous suivrons la fortune brillante de notre Héros.

Ainsi que ses pareils, Wild étoit insatiable, *& moins riche de ce qu'il possédoit, que pauvre de ce qu'il n'avoit pas*; il éten-

doit ſes vues à proportion de ſa proſpérité : car cette aimable diſpoſition qui ne laiſſe jamais le cœur en repos, cette ingénieuſe avidité, qui s'accroît à meſure qu'on la ſatisfait, eſt le premier principe, ou la qualité conſtitutive de nos grands Hommes. Ces perſonnages illuſtres éprouvent, à chaque pas qu'ils font vers la gloire, ce qui arrive à un voyageur qui traverſe les Alpes, ou qui parcourt les montagnes voiſines de Bath. [1] Il ne voit pas tout d'un coup le terme de ſon voyage ; mais en formant projet ſur projet, il paſſe de montagne en montagne avec une noble conſtance, toujours réſolu d'en atteindre le ſommet. Il parvient enfin, après bien des peines & des fatigues, à une méchante hôtellerie, où il ne trouve pas même les choſes les plus néceſſaires. J'imagine, Lecteur, que, ſi vous avez jamais voyagé dans ces contrées, vous comprenez à merveille la premiere partie de ma comparaiſon ; ces ſortes de figures ont toujours un côté beaucoup plus lumineux que l'autre : mais ſi la ſeconde partie ne vous paroît pas auſſi ſenſible, c'eſt que vous n'êtes point encore familiariſé avec les grands Hommes, & que vous n'avez eu ni le tems ni la facilité d'exa-

(1) Ville d'Angleterre, fameuſe par ſes Bains & ſes Manufactures.

miner attentivement la marche de ceux qui aſpirent à ce qu'on entend généralement par *Grandeur*. Car, ſi vous envisagiez tous les périls auxquels ces hommes célebres ſont tous les jours expoſés ; ſi vous pouviez diſtinguer, comme avec un microſcope, (car, ſans cela, il vous feroit impoſſible de rien appercevoir) cette étincelle incorruptible de bonheur, qu'ils n'obtiennent encore que lorſqu'ils viennent à bout de leurs deſſeins; je ſuis bien ſûr que vous plaindriez avec moi le ſort infortuné de ces génies ſublimes, de ces êtres ſupérieurs, pour qui ſeuls tous les autres hommes ſemblent avoir été formés. Vous ne pourriez alors vous empêcher de dire : quel dommage que des hommes pour qui les autres ſont deſtinés aux travaux les plus pénibles, aux perſécutions les plus cruelles, recueillent un ſi foible avantage des miſeres qu'ils cauſent à leurs concitoyens !

Pour moi, je l'avoue, je ſuis du nombre de ces foibles mortels, qui ſe croyent nés pour la gloire ou l'amuſement des grands Hommes, & ſi je voyois mon Héros tirer ſon bonheur des peines & de la ruine d'un millier de reptiles comme moi, je prendrois patience ; je pourrois même m'écrier, avec quelque ſatisfaction : *ſic, ſic juvat*; courage, mon ami, voilà qui va bien. Mais quand je vois un grand Homme mourir de faim & de froid, au milieu de cinquante mille malheu-

reux qui souffrent les mêmes maux pour son plaisir ; quand j'en apperçois un autre, dont l'ame, vile esclave de la grandeur, est mille fois plus misérable & plus agitée que celle du moindre de ses vassaux ; quand enfin je considere des Nations entieres ravagées & détruites de fond en comble, uniquement pour faire verser des pleurs à un grand Homme, dans la crainte qu'il ne lui reste plus d'autres nations à détruire ; alors, j'en conviens, je suis tenté de souhaiter que la nature nous eût épargné ce chef-d'œuvre de ses mains, & que jamais grand Homme n'eût paru dans le monde.

Mais continuons notre histoire, qui, à ce que j'espere, nous fournira des leçons plus instructives que tous les traits de morale que nous pourrions débiter sur ce sujet.

Wild ne fut pas plutôt rentré chez lui, qu'il se mit à penser au plaisir sensible qu'il venoit de goûter, en causant le malheur d'autrui. Cette idée agréable fit bientôt place à des réflexions plus sérieuses.

Toute notre politique, disoit-il en lui-même, ne doit consister qu'à multiplier les instrumens dont nous nous servons, puisque les degrés de la grandeur sont déterminés par ces deux termes, *plus & moins*. Les hommes peuvent se diviser en deux grandes especes : ceux qui travaillent de leurs propres mains, & ceux qui employent les mains des autres. Les premiers sont vils & mépri-

fables, les feconds font la partie brillante de la création. Rien n'eft plus ufité parmi les commerçans, que cette expreffion, *emploi des mains ;* & ils fe préferent, avec raifon, les uns les autres, felon qu'ils en employent plus ou moins. On peut encore diftinguer, parmi les hommes, ceux qui employent les mains d'autrui pour l'ufage de la fociété dans laquelle ils vivent, & ceux qui les employent uniquement pour leur propre ufage. Le Laboureur, le Manufacturier, le Marchand, & peut-être le Gentilhomme, forment la premiere claffe. Car c'eft en employant des mains étrangeres, que l'un engraiffe & cultive le champ qui lui appartient ; que l'autre perfectionne les productions de la nature, & trouve le fecret d'en tirer tout ce qui peut être utile, commode, ou néceffaire à la vie ; que le troifieme fait exporter le fuperflu de nos denrées, pour l'échanger contre le fuperflu des autres peuples, de façon que chaque pays, chaque climat puiffe jouir des fruits de toute la terre ; c'eft enfin par ce moyen, que le Gentilhomme fe rend utile à fa patrie, qu'il embellit, foit en s'appliquant aux arts & aux fciences, foit en établiffant de bonnes loix, & en les faifant exécuter pour la confervation des biens & la diftribution de la Juftice. Mais ceux qui n'employent des mains étrangeres que pour leur propre ufage, ce font les gens illuftres, ce font ces grands Hommes, qu'on

diſtingue ordinairement en Conquérans, en Princes deſpotiques, en hommes d'Etat, en Chevaliers d'induſtrie. Or, ils ne different les uns des autres, que parce qu'ils emploient plus ou moins de mains. Alexandre n'étoit plus grand qu'un Chef de Tartares ou d'Arabes, que parce qu'il étoit à la tête d'un plus grand nombre de Soldats. Le ſimple Chevalier d'induſtrie n'eſt inférieur au grand Homme, qu'en ce qu'il n'employe que ſes propres mains. Mais on ne doit pas, pour cette raiſon, le confondre avec une populace vile & mépriſable, parce que, s'il travaille de ſes mains, ce n'eſt que pour ſon propre uſage. Suppoſons donc qu'un ſimple Chevalier d'induſtrie ait autant d'inſtrumens de ſes volontés, qu'en pourroit avoir un homme d'Etat : ne ſeroit-il pas auſſi grand que lui ? Oui, ſans doute. Qu'ai-je donc à faire pour parvenir à la grandeur, ſinon de me procurer une troupe, & de la faire manœuvrer uniquement pour moi ſeul ? Ceux qui la compoſeront, déroberont pour mon profit, & ſe contenteront d'une récompenſe modique. Je choiſirai parmi eux, pour mes favoris, les plus déterminés, & les plus ſcélérats, ſelon l'expreſſion du Vulgaire. Pour les autres, je pourrois, de tems en tems, & quand j'en trouverai l'occaſion, les bannir ou les faire pendre à ma fantaiſie. Par ce moyen, & c'eſt ce que je regarde comme

le souverain mérite d'un Chevalier de mon Ordre, je ferai servir à mon intérêt personnel, les loix mêmes qui ont été instituées pour l'avantage & la défense de la société.

Après avoir ainsi ébauché son plan, il sentit qu'il ne lui manquoit, pour le mettre à exécution, que ce qui est en effet le commencement & la fin des projets des hommes, je veux dire de l'argent : il n'avoit, pour tout bien, que soixante - cinq guinées. C'étoit tout ce qui lui restoit du double profit qu'il avoit fait sur Bagshot. Cette somme ne paroissoit rien moins que suffisante, pour lui fournir une maison, des meubles, & les autres choses nécessaires dans une si grande entreprise. Il résolut, en conséquence, d'aller sur le champ, dans un tripot, moins pour y tenter la fortune, que pour y jouer un jeu plus sûr, en dévalisant celui des Joueurs qui auroit le plus gagné, lorsqu'il s'en retourneroit chez lui. Dès qu'il fut arrivé, il crut qu'il pouvoit commencer par essayer ses succès aux dés, & réserver l'autre expédient pour la derniere ressource. Il se mit au jeu ; & comme on a toujours observé que la Fortune, semblable à celles de son sexe, distribue le plus souvent ses faveurs au hasard, & sans avoir aucun égard au mérite de ceux qui l'implorent, notre Héros perdit tout ce qu'il possédoit, & se vit forcé de recourir à quelque chose de moins incertain. Alors jettant les yeux

tout autour de la ſalle, il apperçut un homme aſſis d'un air fort triſte; il ne douta point que ce ne fût là ce qu'il lui falloit. En un mot, pour être auſſi concis qu'il eſt poſſible dans l'endroit le moins intéreſſant de notre hiſtoire, il l'aborda, le ſonda, le trouva propre à l'exécution de ſon deſſein, lui en fit la propoſition, & le détermina. Enſuite, après avoir remarqué celui qui leur parut avoir été le plus heureux au jeu pendant la ſoirée, ils ſe poſterent dans le lieu le plus avantageux pour ſaiſir l'ennemi au paſſage. Bientôt il fut attaqué, ſubjugué & pillé; mais le butin ne fut pas conſidérable: il ſembloit que ce Gentilhomme n'eût joué que ſur les fonds publics, & qu'il eût pris la précaution de dépoſer auparavant ſon gain pour éviter tout inconvénient.

Un contre-tems ſi cruel pour Wild, fait ſur nous, & ſans doute ſur notre Lecteur, une ſi vive impreſſion, que nous ſommes hors d'état de continuer pour le préſent notre ouvrage. Nous allons donc reprendre haleine, & terminer enfin ce premier Livre.

Fin du premier Livre.

LIVRE II.

CHAPITRE PREMIER.

Caracteres de gens simples. Usages auxquels ils sont destinés.

CE qui nous a particuliérement déterminés à finir notre premier Livre, comme nous avons fait, c'est que nous nous trouvons dans le cas de produire sur la scène deux caracteres d'une trempe bien différente de ceux que nous y avons vu jusqu'à présent. Nos nouveaux acteurs sont du nombre de ces bonnes gens que la nature semble n'avoir semés dans le monde, que comme on jette de petits poissons dans un vivier, pour être dévorés par les gros.

Wild, après avoir partagé le butin à son ordinaire, c'est-à-dire, en retenant pour lui les trois quarts, s'en retournoit tristement chez lui, lorsque par hazard il rencontra un de ses anciens camarades. Thomas Francœur [1] [c'étoit son nom,]

(1) Le nom Anglois est *Heart-free*: ce mot qui revient très-souvent dans cette histoire, nous

étoit à-peu-près de l'âge de notre Héros; il avoit été à l'école avec lui, il en avoit même reçu alors quelques petits services, dont il conservoit encore la plus vive reconnoissance. Il aborda Wild avec joye; & comme il n'étoit que neuf heures du matin, il l'invita à venir déjeûner avec lui.

Wild accepta son offre, & le suivit. Francœur étoit jouailler: il avoit employé la meilleure partie de sa petite fortune à se faire un fonds, & il commençoit à réussir dans ce commerce; une femme qu'il avoit épousée par inclination, & deux filles encore en bas âge, composoient sa famille. Comme notre Lecteur doit faire incessamment connoissance avec ce personnage, il ne sera pas hors de propos de lui dire un mot de son caractere. Ce sera une espece de contraste qui donnera un nouveau lustre aux qualités nobles & sublimes de notre Héros; puisque l'un semble n'avoir été mis dans le monde, que pour faire briller à ses dépens les grands talens de l'autre.

Francœur étoit naturellement plein de droiture & de candeur; il ne soupçonnoit

---

a paru difficile à prononcer, & nous nous sommes hasardés à le traduire en François, pour la commodité de nos Lecteurs.

pas même qu'il y eût dans le monde des hypocrites & des trompeurs. Asservi aux préjugés populaires, il avoit la foiblesse d'être compatissant, sensible & généreux. Ses idées sur la justice paroîtront à bien des gens tout-à-fait extraordinaires : il remettoit à ses associés leurs dettes, par la seule raison qu'ils n'étoient pas en état de les lui payer. Il avoit relevé à ses frais le crédit d'un Marchand qui se trouvoit à la veille de faire banqueroute, parce qu'il étoit convaincu qu'il n'y avoit point de mauvaise foi dans sa conduite, & qu'il étoit moins coupable que malheureux. Il portoit la simplicité au point qu'il n'avoit jamais tiré le moindre avantage de l'ignorance de ceux qui venoient acheter chez lui, & qu'il se contentoit du profit le plus modique. Il étoit cependant fort à son aise, parce qu'il vivoit d'une maniere très-frugale; sa plus grande dépense consistoit à traiter de son mieux ses amis, & à boire de tems en tems quelques verres de vin avec sa femme. Pour sa femme, c'étoit une ame commune, une espece d'automate ou d'animal domestique, qui se bornoit uniquement au soin de sa famille, & se faisoit un devoir de plaire à son mari, & de bien élever ses enfans. Elle ne connoissoit ni les modes, ni les divertissemens dispendieux; elle sortoit rarement, & c'étoit presque toujours pour aller dans le voisinage, ren-

dre visite à des gens aussi simples qu'elle: deux fois par an, tout au plus, elle se donnoit, avec son mari, le plaisir de la comédie; & peu curieuse d'y briller, elle prenoit toujours les places où l'on payoit le moins.

Ce fut à cette femme si peu maniérée, que Francœur présenta le grand Wild comme le meilleur de ses amis. La bonne Dame ne sut pas plutôt de son mari les obligations qu'il avoit à son hôte, que ses yeux s'attacherent sur lui avec cette bienveillance qui caractérise le bon cœur & qui en est une émanation. Or, comme les grands hommes, dont l'ame est trop élevée pour être sensible, ne sauroient concevoir une idée bien juste de la reconnoissance, notre Héros se trompa aux démonstrations de Madame Francœur, & prit tout uniment l'affection qu'elle lui faisoit paroître, pour cette passion noble & généreuse qui pétille dans les yeux d'une héroïne moderne, lorsqu'un Colonel, son débiteur, est assez poli pour vouloir bien partager avec elle sa table pendant le jour, & son lit pendant la nuit. Wild répondit d'abord à ces prétendues avances par des regards passionnés, & se mit ensuite à relever ses charmes par les éloges les plus flatteurs. Qoique Madame Francœur fut vertueuse, elle étoit femme; & peut-être prit-elle autant

de plaisir que son mari à des louanges aussi intéressantes.

Après qu'on eût fini le déjeûner, & que la maîtresse de la maison se fût retirée pour veiller à son ménage, wild, qui, d'un coup d'œil, saisissoit dans les hommes leur passion dominante, voulut tirer parti du caractere de son ami. Il fit adroitement tomber la conversation sur les accidens qui lui étoient arrivés dans son enfance. Il lui rappela, à cette occasion, les petits services qu'il lui avoit rendus; lui témoigna l'amitié la plus sincere, & lui exprima, de la maniere la plus persuasive, la joye qu'il ressentoit de se retrouver enfin avec lui. Après ces préliminaires, il lui dit, avec une satisfaction affectée, qu'il croyoit avoir un moyen de lui être utile, en le recommandant à un Gentilhomme de sa connoissance, qui étoit sur le point de se marier, & qu'il feroit tous ses efforts pour l'engager à prendre chez lui les bijoux dont il devoit faire présent à sa femme.

Francœur fit de grands remerciemens à notre Héros, &, après l'avoir inutilement invité à dîner, ils se séparerent.

Mais comme nous craignons que notre Lecteur ne soit surpris de ce que M. Wild le pere ait jamais été en état d'entretenir son fils dans une école d'une certaine importance, il est bon de lui ap-

prendre que ce M. Wild étoit alors lui-même un marchand fort achalandé; mais qui, par des malheurs, c'eſt-à-dire par des folies, & par un amour exceſſif pour le jeu, avoit été réduit à l'emploi honorable dont nous avons parlé. Ce fait une fois éclairci, nous n'avons plus qu'à ſuivre le fil de notre diſcours.

Wild ſe rendit auſſi-tôt chez le Comte, &, après être convenu avec lui des articles concernant le partage du butin, il lui communiqua le plan qu'il avoit formé contre Francœur : ils l'examinerent, & chercherent enſemble les moyens de l'exécuter. Mais, avant toutes choſes, il falloit mettre le Comte en liberté : le point capital étoit de trouver de l'argent, non pas pour payer ſes dettes, (elles étoient trop immenſes, & il n'en avoit ni le pouvoir, ni la volonté,) mais pour ſe procurer une caution. Car de s'échapper comme la premiere fois, il n'y falloit pas penſer; M. Snap avoit ſi bien pris ſes précautions, que la choſe étoit abſolument impoſſible.



CHAPITRE II.

Wild, avec ſa magnanimité ordinaire, dupe Bagshot, & imagine un ſtratagême admirable pour dévaliſer Francœur, par le moyen du Comte, & pour priver le Comte de ſa part du butin.

WILD s'étoit mis dans la tête de tirer de Bagshot l'argent dont il avoit beſoin. il ſavoit que cet honnête homme, outre ce qu'il lui avoit pris, poſſédoit encore une ſomme conſidérable, qu'il avoit gagnée au jeu le jour précédent. Bagshot étoit dans l'attente de ſa caution, lorſque wild l'aborda d'un air ſombre, & lui dit que tout étoit perdu, que le Comte l'avoit reconnu, & qu'il n'auroit pas manqué de le pourſuivre en Juſtice s'il ne l'en avoit empêché : enfin, ajouta-t-il, je ſuis venu à bout de l'engager à ſe déſiſter, à condition que vous lui rendrez ſon argent. C'eſt à vous, répondit Bagshot, à le lui rendre; car vous ſavez combien j'en ai retiré pour ma part. Comment, reprit wild, eſt-ce ainſi que vous me marquez votre reconnoiſſance pour vous avoir ſauvé la vie ? Après tout, votre conſcience doit vous reprocher votre crime, & ce Gentilhomme peut produire contre vous les preuves les

plus évidentes. Tant pis pour vous, lui dit Bagshot ; je ne ſuis pas le ſeul en danger, je connois des gens qui ſont pour le moins auſſi coupables que moi. En bonne foi, eſt-ce à vous à me parler de conſcience ? Oui, faquin, répondit notre Héros, en le prenant à la gorge ; & puiſque tu oſes me menacer, je te ferai voir la différence qu'il y a entre commettre effectivement un vol, & former un ſimple projet qui peut n'avoir aucune exécution : c'eſt-là tout ce dont on peut m'accuſer. J'avouerai ſeulement que quand tu m'as montré cet argent, je t'ai ſoupçonné de ne l'avoir pas acquis par des moyens légitimes. Comment, dit Bagshot, preſque hors de lui-même, & avec la derniere ſurpriſe, comment, vous pourriez nier .... Oui, maraud, répondit wild, je nie tout : produis-moi des témoins, ſi tu l'oſes : & pour te faire voir combien je redoute peu tes efforts, je vais tout-à-l'heure t'accuſer de vol.

A ces mots, il fit ſemblant de le quitter ; mais Bagshot le retint par ſon habit, & le pria, en tremblant, de prendre un peu de patience. Rends donc l'argent, coquin, s'écria Wild, & peut-être aurai-je pitié de toi. Que voulez-vous que je rende, répondit Bagshot ? Tout ce que tu as, reprit Wild. Comme Bagshot ſembloit héſiter, wild feignit encore de gagner la porte, & ſe mit à jurer d'une maniere ſi

énergique, que son ami ne balança pas davantage. Il souffrit patiemment que Wild fouillât dans ses poches, & qu'il en tirât vingt-une guinées & demie. Notre Héros lui rendit généreusement la demi-guinée, en lui disant qu'il pouvoit dormir en sûreté, mais qu'il se gardât bien une autre fois de menacer les gens.

Ainsi notre Héros acheva cette grande entreprise, dont il dut tout le succès aux qualités transcendantes qu'il avoit reçues de la nature. Une audace intrépide, un ton impérieux, une contenance ferme & assurée lui suffisoient pour opérer de pareils prodiges.

Après cette expédition, il mit prudemment onze guinées dans sa poche, porta les dix autres au Comte, lui jura que c'étoit tout ce qu'il avoit pu tirer de Bagshot; & lui promit qu'avec cet argent il lui trouveroit une caution.

Il lui tint parole : M. Wild le pere, & le Gentilhomme, son collegue, s'engagerent pour quatre guinées, à répondre pour le Comte, & notre Héros eut encore six guinées pour ses peines. Personne n'étoit plus intelligent en affaires; & quiconque traitoit avec lui, étoit ordinairement sa dupe.

Le Comte ayant récouvré sa liberté, la premiere chose qu'il fit, pour se donner un certain crédit, fut de louer une grande

maiſon toute meublée, dans un des plus beaux quartiers de la Ville. Dès qu'il y fut établi, on eut ſoin de le fournir de domeſtiques, d'équipages, & de tout ce qui pouvoit annoncer au Public la fortune la plus conſidérable, & en impoſer au pauvre Francœur. Quand tout fut prêt, W ld rendit une ſeconde viſite à ſon ami, & lui apprit avec joie qu'il avoit réuſſi dans ſes démarches; que le Gentilhomme prendroit chez lui les bijoux dont il avoit beſoin; qu'il pouvoit aller dès le lendemain matin chez le Comte, & lui porter un aſſortiment des plus riches pierreries. Il lui donna en même tems à entendre que le Comte n'étoit pas fort connoiſſeur, & qu'il en pourroit tirer le prix qu'il voudroit. Mais Francœur lui répondit froidement qu'il auroit honte de profiter jamais d'un pareil avantage; &, après avoir témoigné à ſon ami toute ſa reconnoiſſance, il lui promit de ſe rendre chez le Comte à l'heure marquée.

Je ne doute pas que le Lecteur, pour peu qu'il ait quelque notion de la véritable grandeur, ne trouve ce jeune homme un peu trop ſot, pour s'intéreſſer aux malheurs qui ſont prêts à fondre ſur lui: car, ne pas avoir le moindre ſoupçon qu'un ancien camarade fût aſſez perfide pour le tromper, après lui avoir donné tant de marques de tendreſſe & de bienveillance;

en un mot, être aſſez borné pour s'imaginer qu'un ami, de ſon propre mouvement, & ſans aucune vue d'intérêt, cherchât à lui rendre ſervice, tout cela prouve tant d'imbécillité, ſi peu d'uſage du monde, un cœur ſi ſimple & ſi innocent, qu'un tel homme doit paroître, aux yeux des gens d'eſprit, la plus vile de toutes les créatures, & l'objet le plus propre à exciter le mépris.

Wild ſe reſſouvint néanmoins que ces défauts étoient plutôt dans le cœur, que dans la tête de ſon ami; que quelqu'incapable qu'il fût de faire à perſonne la moindre injure, ce n'étoit pourtant pas un butor qu'on pût tromper groſſiérement, à moins que ſon cœur ne fût de moitié, & ne le trahît. Il fit part au Comte de ſes obſervations à cet égard, & lui conſeilla de ne prendre à la premiere entrevue qu'une ſeule pierre, & de rejetter les autres, comme n'étant pas aſſez fines, en demandant qu'on lui en rapportât de plus belles. Il prétendoit, que, par cette manœuvre, Francœur ne ſeroit pas ſurpris de ne point recevoir le prix du diamant qu'il lui auroit laiſſé, & qui ſeroit vendu ſur le champ; que de l'argent qui en proviendroit, joint à celui qu'il pourroit tirer de ſes heureux talens pour le jeu, on formeroit une ſomme ſuffiſante pour donner à Francœur un à-compte honnête,

lors de la livraifon entiere de fes pierreries; que, par ce moyen, le bon homme n'auroit aucun foupçon, & ne manqueroit pas de faire crédit pour le refte.

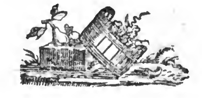
On verra dans la fuite, que, par cet arrangement, wild fe propofoit en même tems, & de tromper Francœur, & de redreffer le Comte. Cette double maniere de duper ceux mêmes dont on fe fert pour duper les autres, eft le fuprême degré de la grandeur; & un homme capable de l'imaginer, approche, autant qu'il eft poffible, de la perfection des Puiffances infernales.

Ce projet fut auffi-tôt exécuté. Le Comte ne prit effectivement qu'un feul brillant, qui pouvoit valoir environ cinq cent livres fterlings, & convint avec Francœur qu'il lui apporteroit fept jours après un collier, des boucles d'oreilles, & un folitaire, du prix de quatre mille livres.

Dans cet intervalle, Wild, toujours occupé de fon deffein, cherchoit quelques fripons qui puffent lui en faciliter le fuccès. Il fit bientôt recrue de fept coquins déterminés, & capables des entreprifes les plus périlleufes.

Nous avons obfervé que la marque caractériftique de la grandeur eft l'infenfibilité. Wild étoit convenu avec le Comte que celui-ci lui céderoit les trois quarts

du butin ; mais il étoit en même tems convenu avec lui-même, qu'il feroit tout au monde pour s'emparer encore de l'autre quart. Il penſoit auſſi à ſe rendre maître de la ſomme qui devoit être remiſe au marchand : & pour y parvenir, il décida que les pierreries ſeroient portées l'après-midi ; que le Comte feroit attendre longtems Francœur ; que la nuit le ſurprendroit, & qu'alors, deux de ſes coupe-jarrets ſe jetteroient ſur lui & le dévaliſeroient.



CHAPITRE III.

Rencontre imprévue. Entretien galant. Situation délicate. Le tout accompagné de ſentimens héroïques.

Le Comte avoit vendu ſon diamant, & 400 livres ſterlings qu'il en avoit tirées, monterent bientôt par ſon induſtrie à une ſomme de mille livres, qu'il donna à compte à Francœur, lorſqu'il lui eut remis les autres bijoux qu'il lui avoit demandés, en l'aſſurant qu'il lui payeroit le reſte dans le courant du mois. Sa maiſon, la magnificence de ſon train, &, plus que tout cela encore, un certain air de candeur dans ſes diſcours & dans ſes manieres, auroient trompé tout autre que notre Jouailler. Il n'y a guere que le grand homme, qui, en pareille circonſtance, ſente intérieurement des ſoupçons qui l'avertiſſent & l'empêchent de donner dans le piége, &, par malheur pour lui, Francœur n'étoit point un grand homme.

Il n'eut aucune peine à faire le crédit qu'on lui demandoit; mais, comme il avoit été obligé de prendre ces pierreries chez un de ſes aſſociés, parce qu'il n'étoit pas en état de fournir par lui-même des effets de cette conſéquence, il ſupplia le Comte

de vouloir bien lui faire un billet payable à certain jour; le Comte le fit aussitôt de la meilleure grace du monde. Francœur ayant donc reçu mille livres en argent ou en billets de banque, & une obligation pour trois mille cinq cent livres, se retira bien charmé que Wild l'eût adressé à un homme si plein de sentimens & de noblesse.

Dès qu'il fut parti, Wild, qui attendoit dans une chambre voisine, entra chez le Comte, & cet honnête homme lui remit fidèlement la cassette qui renfermoit les diamans : car on étoit convenu qu'elle seroit déposée entre ses mains, attendu que c'étoit lui qui avoit imaginé le plan de l'intrigue, & que, par conséquent, il devoit avoir la meilleure part au profit. Wild offrit au Comte d'en faire sur le champ le partage; mais celui-ci avoit une telle confiance dans la probité de notre héros, qu'il le refusa, en disant que rien ne pressoit, & qu'ils partageroient aussi bien le lendemain matin. Ce délai fit grand plaisir à Wild, &, après s'être arrangé là-dessus, il se hâta de se rendre à l'endroit où les deux coupe-jarrêts avoient ordre d'arrêter Francœur. Ces Messieurs s'acquitterent noblement de leur commission. Ils attaquerent l'ennemi, lui enleverent son argent, & le laisserent pour mort sur le pavé.

Aussitôt que l'affaire fut faite, notre héros, trop sage pour abandonner longtems

un pareil butin à la diſpoſition des honnêtes gens qu'il avoit employés, ſuivit de près les vainqueurs. Lorſqu'ils furent en lieu de ſureté, Wild, ſelon l'accord qu'ils avoient fait précédemment enſemble, ſe ſaiſit des neuf dixiemes de la priſe : ce ne fut pas néanmoins ſans quelques difficultés de la part de ces héros ſubalternes ; mais Wild fit tant par ſes raiſonnemens, par ſes imprécations, & par ſes menaces, qu'il les força à remplir leurs engagemens.

Notre héros avoit heureuſement achevé cette entrepriſe, & pour ſe récréer un peu, après tant de fatigues, il alloit ſe rendre chez ſa belle maîtreſſe, lorſque le haſard lui offrit une jeune Dame de ſa connoiſſance. Molly Stradle, qui prenoit l'air ſur le port, l'ayant apperçu, l'aborda avec cette familiarité ſi ordinaire aux gens du bon ton, lui frappa ſur l'épaule, & lui demanda s'il vouloit payer chopine. Le héros, quoiqu'il aimât paſſionnément la belle Lettice, n'étoit pas de ces nigauds ſcrupuleux & mal élevés, qui s'attachent ſervilement à une femme, & dont la petite ame eſt aſſez ignoble pour ſe piquer de conſtance. Il accepta la propoſition, entra avec elle dans un cabaret, & demanda une chambre en particulier. Bientôt il s'anima, & devint entreprenant ; mais ce fut ſans ſuccès : la belle lui déclara nettement qu'elle ne lui accorderoit pas la moindre faveur, qu'il ne lui

eût fait auparavant quelque présent. Wild la satisfit : elle céda ; & il fut aussi heureux qu'il pouvoit le desirer.

La passion excessive dont notre héros brûloit pour sa chere Lettice, ne lui permettoit pas de perdre beaucoup de tems avec Mademoiselle Stradle : aussi, malgré toutes les caresses de cette tendre amante, il prit un prétexte pour descendre l'escalier, & il s'en alla sans avoir pris congé d'elle, non plus que du cabaretier, à qui elle fut obligée de payer l'écot.

Wild étant arrivé chez M. Snap, n'y trouva que Mademoiselle Théodosie. Cette jeune nymphe s'amusoit à manier le fil & la soie, à l'exemple de Pénélope : avec cette différence pourtant, que la princesse grecque défaisoit la nuit ce qu'elle avoit fait le jour ; au lieu que notre héroïne moderne faisoit tout le contraire. Elle étoit actuellement occupée à raccommoder une paire de bas bleus à coins couleur de rose : circonstance que nous aurions peut-être passée sous silence, si elle ne faisoit voir qu'il se trouve encore, dans ce siecle, des Dames qui ne rougissent pas d'imiter la simplicité des anciens.

Wild, après les premiers complimens, lui demanda des nouvelles de sa bien-aimée : elle n'est pas ici, répondit Théodosie, & je ne sais pas où vous pourriez la trouver. Eh bien ! reprit-il, je l'attendrai, je veux

absolument la voir : mon dessein est de l'épouser, & je ne sortirai pas que je n'aie obtenu son consentement. En effet, sa passion pour Lettice étoit on ne peut pas plus honnête. Il avoit, pour sa personne, des desirs si violens, qu'il brûloit de les satisfaire à quelque prix que ce fût. Tout en parlant ainsi, il tira l'écrin de sa poche, & jura qu'il étoit rempli de pierreries, dont il prétendoit faire un présent à sa maîtresse.

Mademoiselle Théodosie n'avoit pas le défaut, si commun parmi les sœurs, de se porter envie, & de faire mutuellement tout ce qu'elles peuvent pour troubler leur bonheur. Touchée d'un discours aussi expressif, elle pria Monsieur Wild de s'asseoir, tandis qu'elle iroit elle-même chercher sa sœur : elle sortit en même tems, & laissa notre amoureux dans la cuisine, dont elle ferma la porte aux verroux, (notez que dans cette maison, les portes étoient faites de maniere qu'on pouvoit les fermer presque toutes en-dehors). Ensuite, faisant beaucoup de bruit à la porte de la rue, elle monta furtivement dans une chambre où Mademoiselle Lettice étoit secrétement en conférence avec M. Bagshot. L'ayant tirée à part, elle lui rendit compte de ce que lui avoit dit M. Wild, & n'oublia pas sur-tout l'article des diamans. Lettice dit aussitôt à Bagshot, qu'une jeune Dame

demandoit à lui parler, qu'elle reviendroit dans le moment, & que, pour lui donner une marque de sa confiance, & malgré les ordres de son pere, elle ne vouloit pas l'enfermer : Bagshot promit sur son honneur de l'attendre, & de ne pas abuser de sa bonté.

Nos deux Dames descendirent le plus doucement qu'elles purent, & se rendirent auprès de Wild. Mais hélas! Lettice, la chaste Lettice, ne put elle-même ranimer dans son amant, cette joie qu'il avoit fait éclater d'abord en présence de Théodosie: il venoit de faire une découverte cruelle; il s'étoit apperçu qu'il n'avoit plus la bourse qui avoit été volée à Francœur, & dont effectivement Mademoiselle Stradle s'étoit emparée à son insçu & dans la chaleur de la conversation. Cependant, comme il étoit maître de ses mouvemens, il fut bientôt cacher, sous un air riant, & son malheur, & le dépit qu'il lui causoit. Il reçut Lettice avec transport, & débuta par les choses du monde les plus spirituelles & les plus galantes.

Cette aimable personne avoit, entr'autres bonnes qualités, trois passions dominantes: la vanité, l'amour & l'avarice. Elle avoit, pour satisfaire la premiere, M. Smirk & compagnie; M. Bagshot, &c. pour assouvir la seconde; & notre héros avoit seul l'honneur & l'avantage d'entretenir la

derniere. Sa maniere de se conduire à l'égard de ces trois sortes d'amans, n'étoit pas, à beaucoup près, la même. Elle étoit vive & coquette avec le premier; folle & extravagante avec le second; froide & réservée avec le troisieme. Elle prit alors un air composé, & dit modestement à Wild qu'elle étoit fort aise de ce qu'il se repentoit de la maniere indigne dont il l'avoit traitée dans leur derniere entrevue; que ses procédés envers elle avoient été si monstrueux, qu'elle auroit dû ne jamais le revoir; qu'elle mouroit de peur que tout son sexe ne lui sût mauvais gré de la foiblesse dont elle se rendoit coupable, en changeant de résolution; qu'elle ne l'auroit jamais fait, si sa sœur, qui étoit présente, & qui pouvoit le lui certifier, (ce qu'elle fit aussitôt avec serment,) ne l'avoit trompée, en lui faisant entendre que c'étoit une Dame de ses amies qui la demandoit.

Wild crut qu'il étoit tems de lui donner une preuve plus convaincante de son affection, en lui présentant le précieux écrin qu'il tenoit entre ses mains. Lettice, bien persuadée qu'il ne formoit plus de desseins contre sa vertu, & que ses propositions étoient telles qu'une femme d'honneur pouvoit les écouter, voulut répondre; mais comme elle hésitoit, Théodosie prit la parole: oh! pour le coup, ma sœur, lui dit-

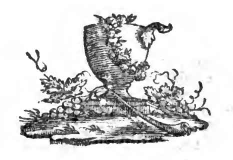
elle, c'en eſt trop; je ne puis vous voir plus longtems vous contrefaire. Tenez, M. Wild, ſoyez ſûr qu'elle a pour vous la plus violente paſſion du monde. Oui, ma ſœur, puiſque je vois clairement que Monſieur n'a que des deſſeins honnêtes, ſi vous diſſimulez encore, je vais trahir votre ſecret, & lui révéler tout ce que vous m'avez dit. O ma ſœur, reprit Lettice, en rougiſſant, ceſſez des diſcours qui m'outragent, ou je vous quitte dans le moment; je ne me ſerois pas attendue à un pareil procédé de votre part.

Auſſitôt wild tomba à ſes genoux, lui prit tendrement la main, & lui dit tout ce que le Lecteur peut imaginer, & dont il n'eſt pas beſoin de l'inſtruire. Il lui offrit l'écrin, elle le refuſa poliment : il l'offrit une ſeconde fois; elle lui demanda en minaudant, ce qu'il contenoit. wild l'ouvrit, & en tira... le dirai-je? un de ces colliers, dont, à la fête de S. Barthelemi, on décore Taleſtris, Anne de Boulen, la reine Eliſabeth, & quelques autres grandes Princeſſes, dans les farces qu'on donne au peuple pour l'amuſer. Il étoit compoſé de cette pâte que Derdœus, cet ingénieux bijoutier, vend à un prix modique aux petits-maîtres du ſecond ordre. Car, pour découvrir enfin à la vérité, après avoir fait mille excuſes à notre Lecteur, de la lui avoir ſi longtems cachée, le Comte, par

un excès de prudence, craignant que quelqu'accident n'empêchât Wild de revenir au tems marqué, avoit ôté de l'écrin les véritables diamans, les avoit mis sagement dans sa poche, & avoit substitué ceux-ci en leur place. Ces pierres artificielles, quoique d'un prix égal pour un philosophe, & d'une valeur peut-être encore plus grande pour un amateur des ouvrages de l'art, n'avoient pas cependant les mêmes charmes aux yeux de Lettice, qui, malheureusement, étoit connoisseuse en ces sortes de bijoux. M. Snap, considérant, avec raison, qu'une pareille connoissance devoit entrer pour beaucoup dans l'éducation d'une Demoiselle, dans un siecle où les jeunes personnes n'apprennent guere autre chose qu'à s'habiller & à se parer, avoit placé de bonne heure Mademoiselle Lettice en qualité de fille de boutique, ou si vous voulez de servante, chez un usurier fameux, & qui prêtoit charitablement sur gage.

A la vue de ce collier, notre amante devint furieuse, & d'une voix de tonnerre, elle traita de coquin le Héros infortuné, qui, pénétré de confusion, gardoit un morne silence, & marquoit encore moins de surprise, que de honte & d'indignation de s'être laissé ainsi attraper comme un sot. Enfin, ayant recouvré ses esprits, il jetta l'écrin au milieu de la chambre, se saisit

de la clef qui étoit ſur la table ; & ſans faire aucune réponſe aux invectives dont ces deux Dames l'accabloient à l'envi, il gagna promtement la porte, & courut à la maiſon du Comte.



CHAPITRE IV.

Wild, après bien des recherches inutiles, fait sur son malheur un discours moral, qui, s'il est bien entendu, peut servir de modele dans le besoin.

Le plus fier laquais de la plus haute Dame de Qualité, n'auroit pas frappé avec plus de violence, que wild, à la porte du Comte. On lui ouvrit sur le champ, & un valet fort bien vêtu lui répondit que son maître n'étoit pas au logis. wild, peu satisfait de cette réponse, chercha dans toute la maison, mais ce fut inutilement : il parcourut ensuite tous les tripots, toutes les tavernes, sans pouvoir trouver le Comte. Ce Gentilhomme avoit pris congé de sa maison au même instant que wild l'avoit quitté : muni d'une paire de bottes & d'un cheval de poste, il étoit parti seul avec précipitation, & avoit fait tant de diligence, qu'il devoit être actuellement à plus de vingt milles de Londres, du côté de Harwick.

Wild, voyant que toutes ses perquisitions n'aboutissoient à rien, se retira dans l'endroit où il avoit coutume de se livrer à la contemplation, c'est-à-dire, dans un Cabaret. Quoiqu'il n'eût pas un sol, il de-

manda une pinte de punch, & s'étant assis sur un banc, il fit avec lui-même le monologue suivant.

O combien est vaine la grandeur des hommes ! A quoi servent les talens supérieurs, & ce noble mépris que nous affectons pour les loix qui contiennent le Vulgaire ; puisque nos projets les mieux concertés sont à tout moment exposés à mille inconvéniens ? O combien est malheureux l'état d'un Chevalier d'industrie ! Non, la prudence humaine ne sauroit prévenir toutes les tromperies, & se tenir continuellement en garde contre les trompeurs. Il en est comme du jeu d'échecs : tandis que le Roi, le Cavalier, ou le Fou, sont occupés à former quelque grande entreprise, un indigne Pion interrompt & déconcerte tous leurs projets. Il eût été bien plus avantageux pour moi d'observer tout simplement les maximes de l'amitié & de la morale, que de ruiner un ami pour le profit des autres. Oui, mais ce n'étoit pas là mon dessein. Si je n'ai rien à me reprocher dans ma conduite, dois-je comme une femme, ou comme un enfant, m'amuser, les bras croisés, à déplorer un contre-tems qui n'est que l'effet du hazard ? Ne peut-on pas du moins m'accuser d'un peu de négligence ? N'ai-je pas agi imprudemment, en mettant des coquins à portée de me tromper ? Mais il m'étoit impossible de faire autrement ; &

c'eſt en cela qu'un fripon eſt plus malheureux qu'un autre. Un homme prudent peut conſerver ſa bourſe dans une preſſe, en tenant ſes mains ſur ſes poches ; mais, tandis qu'un fripon a ſes mains dans la poche de ſon voiſin, comment veut-on qu'il faſſe pour défendre les ſiennes ? En effet, conſidéré ſous ce point de vue, perſonne n'eſt plus à plaindre que le fripon ; il acquiert avec péril, il poſſede avec inquiétude, & de la maniere du monde la plus incertaine. Qui pourroit envier un pareil état ? En quoi donc conſiſte la grandeur ? Elle conſiſte, répondra un Chevalier d'induſtrie, dans le témoignage ſecret, que nous rend notre conſcience, des actions mémorables que nous avons faites : témoignage glorieux, qui nous charme intérieurement, & qui ſeul ſuffit pour animer un grand homme, quel qu'il ſoit. C'eſt là ce qui le met au-deſſus de la haine des particuliers & de l'exécration du Public ; &, pendant qu'il eſt maudit & déteſté de tout le Genre-humain, c'eſt là ce qui entretient au fond de ſon cœur la ſatisfaction la plus ſenſible. Car enfin, quel autre motif, que cette ſatisfaction intérieure, pourroit inſpirer à des hommes riches & puiſſans de quitter leur maiſon, de ſacrifier leur repos, leurs biens, leurs plaiſirs ; de s'expoſer au hazard de perdre, dans un clin d'œil, tout ce que la fortune leur a ſi libéralement ac-

cordé; de se mettre en un mot à la tête de ce qu'on appelle une armée, pour molester leurs voisins, pour exercer contre des hommes comme eux, le rapt, le viol, le meurtre & le carnage? Quel autre motif que cette sublime passion, a pu exciter ces Tyrans de l'Asie, qui nageoient dans l'or & les délices, à dépouiller de leur liberté, des peuples qui travailloient avec soumission pour assouvir leur luxe, & qui adoroient à genoux leur orgueil & leurs caprices? Quel autre motif pourroit persuader à un Chevalier d'industrie de rejetter tous les moyens d'acquérir d'une maniere sûre & honnête, de quoi vivre dans l'abondance, & d'aimer mieux enfreindre les loix de son pays, en hazardant sa propre vie, & en s'exposant, comme dit le Vulgaire, à perdre l'honneur, dans l'espoir d'un avantage toujours incertain, & souvent modique & dangereux? Que dois-je donc conclure de tout ceci; sinon que j'ai été sage, quoique sans succès, & que je suis un grand homme, quoique malheureux?

Wild finit à la fois & son discours & le punch, dont il buvoit de tems en tems un petit coup, pour se remettre en haleine. Il lui vint alors dans l'esprit qu'il auroit plus de peine à le payer, qu'il n'en avoit eu à le boire. Il s'occupoit de cette idée, lorsque, par bonheur, il apperçut dans un

coin de la salle un de ceux qu'il avoit employés dans son entreprise sur Francœur. Il ne douta point qu'il ne voulût bien lui prêter une guinée ou deux ; mais s'étant approché de lui, il eut la mortification d'apprendre que le jeu avoit dépouillé le pauvre homme de tout ce que lui avoit laissé sa libéralité : il se vit donc forcé de recourir à ce qu'il pratiquoit ordinairement en pareille occasion. Il enfonça fiérement son chapeau, & sortit brusquement sans dire un mot, & sans que personne osât lui faire la moindre question.



CHAPITRE V.

Avantures surprenantes, & dont notre Héros vient heureusement à bout.

LAISSONS notre Héros se reposer un moment: & voyons ce qui se passe chez M. Snap. Après le départ de wild, la belle Théodosie avoit repris son ouvrage, & Lettice étoit remontée chez Bagshot; mais ce Gentilhomme ne lui avoit pas tenu parole. Il étoit descendu, s'étoit caché derriere la porte de la rue, & avoit profité de la sortie de wild pour sortir aussi lui-même, & se mettre en liberté. La surprise de Lettice fut d'autant plus grande, que, malgré sa promesse, elle avoit toujours pris la sage précaution de tourner la clef; mais le trouble où elle étoit l'avoit empêchée de la tourner suffisamment, & la porte étoit restée malheureusement ouverte.

Qui pourroit se peindre la situation déplorable de notre héroïne! elle venoit en même tems de perdre un amant chéri, & de blesser un pere tendre, de la maniere la plus sensible. M. Snap avoit répondu sur son honneur de la personne de son prisonnier; & pour comble d'infortune, deux des amis de Bagshot, gens très-solvables, s'é-

toient engagés par écrit à lui servir de caution.

Mais détournons nos regards d'un spectacle si triste, & revenons au Héros de notre histoire.

Après avoir inutilement cherché Mademoiselle Stradle, M. wild, avec une grandeur d'ame inconcevable, & le maintien le plus assuré, vint dès le matin chez Francœur, dans un tems où des amis vulgaires se seroient fait un devoir de l'oublier & d'éviter sa rencontre. Il entra d'un air de gayeté qui fit bientôt place à la surprise, quand il vit son ami en robe de chambre, la tête enveloppée, le visage pâle & livide par la grande quantité de sang qu'il avoit perdu.

On lui apprit ce qui étoit arrivé: il en parut fort affligé, & s'emporta contre les voleurs aux invectives les plus véhémentes. Francœur, touché des impressions que sembloit faire son malheur sur l'esprit de son ami, chercha à le calmer, autant qu'il lui fut possible, en exagérant en même-tems les obligations qu'il lui avoit. Sa femme ne manqua pas aussi de lui témoigner toute sa reconnoissance. Ils déjeûnerent ensemble, avec plus de plaisir qu'ils ne devoient s'en promettre après un pareil accident. Francœur avoua dans la conversation qu'il avoit eu le bonheur de sauver le billet du Comte. Il ajouta que la perte de cet effet auroit été pour lui l'événement le plus fu-

neſte: car, diſoit-il, il faut en convenir; j'ai déja ſouffert quelques pertes, qui ont un peu dérangé mes affaires; & quoique bien des gens de Qualité me doivent des ſommes conſidérables, je ſuis ſûr que j'aurois beaucoup de peine à trouver le moindre crédit. Wild le félicita ſur cet heureux incident, & ſe mit à déclamer contre les gens de Qualité qui devoient aux pauvres marchands, & qui ne payent pas leurs dettes.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainſi, & que wild méditoit en lui-même, s'il emprunteroit quelque argent à ſon ami, ou s'il le voleroit, ou comment il s'y prendroit pour faire l'un & l'autre, l'apprentif de Francœur lui apporta un billet de banque: il venoit de le recevoir d'une Dame, qui, diſoit-il, étoit dans la boutique, & qui, ayant choiſi quelques pierreries, vouloit le changer, pour en faire l'acquiſition. Francœur regardant au dos du billet, vit l'*endoſſement* du Comte, & ſe rappela auſſitôt que c'étoit un de ceux qui lui avoient été volés. Il fit part de ſa découverte à wild, qui, ſans ſe déconcerter, & ſans changer de couleur, qualité eſſentielle à un grand homme, l'écouta tranquillement, lui conſeilla de ſe conduire avec circonſpection dans cette affaire, & lui dit, que, comme lui, M. Francœur n'étoit pas aſſez de ſang froid dans le moment préſent, il

ne demandoit pas mieux que de tenir sa place, & de parler à cette femme, pourvu que ce fût en particulier; qu'il feroit semblant d'être le maître de la maison, & que, sous quelques prétextes plausibles, il tâcheroit de tirer d'elle les moyens de s'assurer du voleur, & peut-être de recouvrer le vol. Francœur approuva cet ingénieux expédient.

Wild monta aussi-tôt dans une chambre, où l'apprentif conduisit la jeune Dame; l'apprentif eut ordre de se retirer, & Mademoiselle Molly Stradle, car c'étoit elle-même, resta seule avec M. wild. Celui-ci ayant fermé la porte, s'approcha d'elle en fureur, lui reprocha la bassesse de son procédé, employa pour la convaincre des traits de morale dont nous ferons grace au Lecteur, & termina le discours le plus pathétique, par lui demander quelle compassion elle croyoit être en droit d'attendre de lui. La Dame, qui avoit eu une excellente éducation, & qui avoit plus d'une fois comparu devant le grand Baillif, nia froidement tout ce qu'on lui imputoit, & protesta qu'elle avoit reçu ce billet d'un de ses amis. wild alors élevant la voix, la menaça de la faire arrêter; mais, ajouta-t-il, en changeant de ton: comme j'ai toujours eu pour toi, ma chere Stradle, la plus tendre affection, si tu veux m'en croire, je te promets, sur

mon honneur, de tout oublier & de te tirer d'affaire. Eh, que voudriez-vous que je fisse, Monsieur Wild, répondit Molly, d'un air plein de charmes. Il faut que vous sachiez, répliqua Wild, que cet argent que vous m'avez escamoté (car, parbleu, c'est vous qui me l'avez dérobé, & si vous osiez le nier, j'ai en main de quoi vous confondre) je l'avois gagné au jeu à un drôle, qui vraisemblablement l'avoit volé à mon ami. Or, tout ce que j'exige de vous, c'est de rendre plainte contre un certain Thomas Fierce, & d'affirmer, avec serment, que c'est lui qui vous a donné le billet dont il s'agit; je me charge du reste. J'espere, ma chere amie, que vous saurez quelque gré à un homme, qui, par ce moyen, fait tourner à votre avantage ce qui naturellement devoit causer votre perte.

Molly promit tout : Wild l'embrassa tendrement, lui donna encore quelques instructions sur la maniere dont elle devoit se conduire, & l'ayant priée de l'attendre un moment, il revint trouver Francœur, & lui rapporta que tout étoit découvert; que cette femme lui avoit avoué quel étoit celui dont elle tenoit le billet, & qu'elle étoit prête à déposer contre lui devant le Juge. Il ajouta qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas être aussi de la partie, parce qu'il étoit obligé d'aller à

l'autre bout de la Ville, pour recevoir trente livres ſterlings qu'on devoit lui payer dans la journée. Francœur lui répondit qu'il n'étoit pas néceſſaire d'aller ſi loin, & que, s'il vouloit ne le pas quitter, il lui avanceroit cette ſomme. Une offre auſſi obligeante fut acceptée, & Wild, Francœur, & la jeune Dame ſe rendirent enſemble chez le Juge.

On décerna d'abord une Sentence de priſe de corps contre M. Fierce, & l'Officier qui étoit chargé de la mettre à exécution, ayant ſu de la Dame, qui en avoit été elle-même inſtruite par Wild, que ls étoient les endroits que fréquentoit le plus ordinairement l'accuſé, n'eut pas de peine à s'en ſaiſir. Fierce fut confronté avec Mademoiſelle Stradle; & comme celle-ci déclara très-affirmativement que c'étoit lui-même, & qu'elle le reconnoiſſoit, quoiqu'elle ne l'eût jamais vu, il fut envoyé ſur le champ à Newgate. A peine y fut-il arrivé, qu'il le fit ſavoir à Wild, & ce bon ami vint dès le ſoir même lui rendre viſite.

Il affecta de prendre un intérêt ſenſible au malheur de ſon ami; il s'en fit raconter toutes les circonſtances, & répondit d'un air étonné, qu'il falloit qu'on l'eût pris pour un autre, puiſqu'il n'avoit jamais vu ni connu cette femme: que pour le billet, il l'avoit payé lui-même à un

Marchand, & qu'il feroit tous ſes efforts pour démêler cette intrigue; qu'il alloit trouver Mademoiſelle Stradle; qu'il l'engageroit, s'il pouvoit, à ſe déſiſter de ſa plainte, qui cependant, diſoit-il, n'étoit pas aſſez ſérieuſe, pour lui cauſer aucune inquiétude; que d'ailleurs il lui trouveroit trois témoins, qui prouveroient l'*alibi*, & cinq ou ſix autres qui lui donneroient des atteſtations de bonne conduite; qu'ainſi, il ne devoit pas avoir la moindre appréhenſion, & qu'enfin, le pis qui pouvoit lui arriver, feroit de reſter en priſon juſqu'aux prochaines Seſſions.

Fierce, entiérement conſolé par les aſſurances que lui donnoit ſon ami, lui en fit mille remerciemens: tous deux ſe prirent réciproquement la main, & ſe ſéparerent après s'être embraſſés de tout leur cœur.

Notre Héros ne pouvant ſe diſſimuler que le ſeul témoignage de Mademoiſelle Stradle ne ſuffiroit pas pour faire pendre Fierce, ainſi qu'il le ſouhaitoit, parce que c'étoit un de ceux qui lui avoient refuſé opiniâtrement, dans le butin, la portion qu'il avoit ſtipulée, alla trouver un Monſieur Sly qui avoit partagé avec Fierce l'honneur de l'expédition contre Francœur, & lui dit que ſon camarade venoit d'être arrêté; qu'il appréhendoit que ce coquin ne le chargeât comme complice, & qu'il

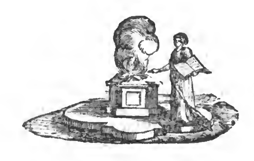
lui conſeilloit de prendre les devants, & de ſe rendre lui-même ſon accuſateur. Sly approuva l'idée de M. Wild, & ſe préſenta devant le Juge, qui l'envoya à Gatehouſe, (1) ſous promeſſe de l'admettre en témoignage contre ſon compagnon.

L'affaire fut inſtruite : Fierce étoit ſur le point de ſubir ſon jugement en préſence du grand Baillif; il ſe flattoit d'un heureux ſuccès : quand, à ſa grande confuſion, ſon ancien ami Sly comparut contre lui, & confirma la dépoſition de Mademoiſelle Stradle. Il n'avoit plus d'eſpérance, que dans le ſecours que notre Héros lui avoit promis. Il ſe trompoit encore, tout conſpiroit à ſa ruine; &, comme il ne pouvoit rien alléguer pour ſa défenſe, il fut bientôt convaincu, condamné, & exécuté.

C'eſt ainſi que Wild ſavoit ſe jouer des paſſions des hommes, en les oppoſant adroitement les uns aux autres, & en faiſant ſervir à ſes vues, les jalouſies & les craintes qu'il avoit l'art d'exciter dans les cœurs, par le moyen de ces qualités ſublimes, que le Vulgaire appelle trahiſon, menſonge, diſſimulation, fauſſeté ; mais

(1) Priſon à Londres.

que les grands hommes comprennent ſous la ſimple dénomination de *politique*; art qui met le comble à la perfection de la nature humaine, & que peut-être perſonne n'a jamais poſſédé auſſi éminemment que notre Héros.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Des Chapeaux.

WILD avoit formé une troupe composée de Joueurs sans ressource, de Marchands Banqueroutiers, d'Apprentifs fainéans, de jeunes gens perdus de débauche, qui n'ayant point de fortune, & n'étant accoutumés, ni au commerce, ni à aucune autre profession, ne demandoient pas mieux que de pouvoir vivre à leur aise & sans se fatiguer. Tous ces Messieurs avoient différens principes, c'est-à-dire, qu'ils portoient des chapeaux différens. Deux partis sur tout dominoient parmi eux : les uns portoient des chapeaux retroussés & retapés ; ceux des autres ressembloient à des couvercles de marmites, & leurs bords extrêmement larges venoient leur tomber sur les yeux. Cette différence excitoit presque toujours des railleries, des querelles, & des animosités. Wild voulut y mettre ordre : & le jour qui suivit l'exécution du malheureux Fierce, il convoqua une assemblée générale dans un Cabaret ; & jugeant de la façon de penser de ses camarades, par la conduite qu'ils tenoient les uns envers les autres, il leur parla ainsi, avec beaucoup de douceur ;

mais de la maniere la plus solide & la plus convaincante. (1)

(1) Ce discours contient quelque chose de fort mystérieux. Le chapitre qu'a fait Aristote sur ce sujet, & dont nous parle un Auteur François *, pourroit jetter quelque lumiere sur cet endroit; mais malheureusement ce chapitre ne se trouve que dans les ouvrages perdus de ce Philosophe. Il est à remarquer que le mot *Galerus*, dont les Latins se servoient pour exprimer un chapeau, signifie aussi un chien de mer, comme le mot Grec *kunen* signifie la peau de cet animal, dont j'imagine que les chapeaux ou les casques des Anciens étoient fabriqués, de même que les nôtres le sont à présent de poils de castor & de lapin. Sophocle, dans son Ajax, fait allusion à la coutume de tromper en fait de chapeau; & le Scholastique nous parle, en cet endroit, d'un certain Cresphonte, qui étoit maitre passé en cet art. Il faut encore remarquer que, dans le premier Livre de l'Iliade, Achilles dit, en colère, à Agamemnon, qu'il avoit des yeux de chien. Or, comme les yeux du chien sont plus beaux que ceux de la plûpart des autres animaux, ce terme ne pouvoit être injurieux; il vouloit donc dire qu'Agamemnon avoit un chapeau, qui, peut-être, pouvoit avoir quelque marque d'infamie, soit à cause de l'animal dont il avoit été formé, soit pour quelque autre raison. Cette opinion superstitieuse peut avoir donné lieu à la coûtume, qui s'est introduite chez toutes les Nations, de marquer son respect en ôtant son chapeau, & ne jamais parler à

* *Moliere.*

N'eſt-il pas honteux, Meſſieurs, que des gens qui ſe ſont dévoués à une entrepriſe auſſi glorieuſe, que celle de dévaliſer le Public, s'amuſent à diſputer ſi follement entr'eux ? Croyez-vous donc que les premiers inventeurs des chapeaux, ou plutôt ceux qui en ont imaginé les formes, aient penſé ſérieuſement qu'un chapeau de telle ou telle façon pût inſpirer, à l'un, la Théologie, à l'autre, la Juriſprudence, à celui-ci, la Littérature, à celui-là, la bravoure ? Non, Meſſieurs, ils n'ont cherché, par ces ſignes extérieurs, qu'à en impoſer au Vulgaire. Pour les grands Hommes, ils n'ont pas beſoin d'acquérir ou de cultiver ces talens; il ſuffit qu'ils veuillent bien en arborer le type ou la figure. Vous faites donc ſagement, lorſque, dans une grande foule, vous amuſez les Badauds par de pareilles niaiſeries; parce que, tandis qu'ils vous écoutent, *grands yeux ouverts, bouche béante*, vous pouvez plus aiſément & plus ſûrement leur couper la bourſe. Mais entretenir, tout de bon, parmi vous, des diſſentions auſſi triviales, ce ſeroit, en vérité, la plus haute folie, & le comble

quelqu'un au-deſſus de ſoi, le chapeau ſur la tête. Je finirai cette note ſavante, par obſerver que le terme de vieux chapeaux eſt actuellement uſité par le vulgaire dans un ſens qui n'eſt pas fort honorable.

de l'abſurdité. Vous ſavez, à n'en pouvoir douter, que vous êtes tous des fripons: quelle différence peut mettre entre vous un bord plus ou moins large, ou plus ou moins étroit? Si le Public eſt aſſez ſot pour s'intéreſſer dans vos querelles, & pour vous préférer les uns aux autres, pendant que vous n'en voulez qu'à ſa bourſe, vous pouvez en rire, à la bonne heure : mais gardez-vous bien d'imiter ſon extravagance. Qu'y a-t-il de plus ridicule pour des gens de notre eſpece, que de ſe diſputer pour des chapeaux, dont le meilleur ne vaut pas quatre ſols? Après tout, Meſſieurs, à quoi ſert un chapeau, ſi ce n'eſt à couvrir quelque défaut, ou à cacher au Public une tête pelée? Rien n'eſt plus inutile pour un Gentilhomme ; ce qui le diſtingue, c'eſt d'avoir toujours ſon chapeau bas, & perſonne ne s'aviſe de le mettre ſur ſa tête à la Cour ou dans une Aſſemblée. Ainſi que je n'entende plus parler de ces puérilités; & pour cet effet, mettons tous nos chapeaux en un tas, mêlons-les, confondons-les enſemble, & que chacun reprenne, ſans diſtinction, celui qui lui tombera ſous la main.

Il dit, & de grands applaudiſſemens ſuivirent ſon diſcours; auſſi-tôt tous les aſſiſtans mirent leurs chapeaux en un tas, les mêlerent, & les confondirent enſemble ainſi qu'il leur avoit été ordonné.

CHAPITRE VII.

Suites naturelles des liaisons que les gens du peuple osent entretenir avec les grands hommes. Lettres qui peuvent servir de Protocoles *pour répondre aux demandes d'un créancier indiscret.*

REVENONS maintenant à Francœur : ceux à qui il avoit donné en payement le billet de trois mille cinq cent livres, le lui rapporterent : on n'avoit pas trouvé l'*accepteur*, tout le monde assuroit qu'il avoit pris la fuite, & on revenoit en conséquence contre l'*endosseur*. Cette nouvelle auroit affecté le financier le plus intrépide ; jugez de l'impression qu'elle fit sur un homme qui se voyoit ruiné sans ressource. Il marqua, dans cette circonstance, tant de confusion & de chagrin, que le porteur de la lettre de change en fut effrayé, & qu'il résolut d'en tirer au moins tout ce qu'il pourroit. Dès le soir même, M. Snap fut chargé de rendre une visite à M. Francœur : il la fit avec les formalités requises, & emmena chez lui le pauvre marchand.

Madame Francœur ne fut pas plutôt instruite de cet événement, qu'elle devint furieuse ; mais après avoir exhalé sa dou-

leur en verſant des larmes, & en ſe livrant aux plaintes les plus touchantes, elle ſongea aux moyens d'obtenir la liberté de ſon mari. Elle courut chez ſes voiſins, pour les prier de ſe rendre cautions pour lui. Mais la nouvelle de ſon malheur l'avoit prévenue : elle n'en trouva aucun, excepté un honnête Quaker, dont le domeſtique n'avoit oſé faire un menſonge, en aſſurant *que ſon maître étoit abſent.* Elle ne réuſſit pas mieux auprès de ce vertueux perſonnage ; car, par malheur, il avoit promis la veille de ne jamais être la caution de perſonne.

Après bien des efforts inutiles, elle ſe rendit auprès de ſon mari, pour le conſoler du moins par ſa préſence. Francœur venoit d'écrire quelques lettres à ſes débiteurs, & il achevoit la derniere, lorſque ſa femme entra. Au moment qu'il la vit, la joie brilla dans ſes yeux ; mais bientôt après le déſeſpoir reprit ſur lui tout ſon empire. Son inquiétude ſur le ſort de ſa famille paroiſſoit malgré lui dans ſes diſcours. Elle, de ſon côté, cherchoit à adoucir ſes peines, en diminuant les pertes qu'il avoit faites, en lui donnant quelques eſpérances à l'égard du Comte, qui peut-être étoit allé à la campagne, & ſeroit inceſſamment de retour, & en lui faiſant tout attendre de la part de ſes amis, & ſur-tout de ceux qu'il avoit perſonnellement obligé, & à

qui il avoit rendu les services les plus essentiels. Toute la grace que je vous demande, lui disoit-elle, c'est de ménager votre santé, & de ne vous pas trop livrer à vos inquiétudes. Mon bonheur dépend uniquement de votre tranquillité ; je serai toujours bien, tant que je serai avec vous.

C'étoit ainsi que cette femme foible, & d'un esprit borné, tâchoit de calmer les chagrins de son mari : peut-être eût-elle mieux fait, au sentiment de bien d'honnêtes gens, de les aigrir encore, en lui peignant son infortune des couleurs les plus vives, en lui reprochant la sotte confiance qui la lui avoit attirée, & en déplorant son propre sort, & les maux qu'elle étoit forcée de souffrir & de partager avec lui.

Francœur fut sensible aux bontés de sa femme, & lui en marqua sa reconnoissance. Ils passerent une heure dans des transports d'une tendresse trop bourgeoise, pour les exposer aux yeux de notre sublime Lecteur. Nous supprimerons donc un récit, qui ne tendroit vraisemblablement qu'à avilir la nature humaine, & à la rendre ridicule.

Cependant les commissionnaires que Francœur avoit dépêchés vers ses amis, revinrent avec leurs réponses. Nous allons en copier ici quelques-unes, pour servir de modèle à ceux de la bonne compagnie, qui, comme cela n'arrive que trop souvent, se trouveroient dans le cas de répondre à des

importuns qui leur auroient prêté de l'argent dans le besoin ; & seroient assez indiscrets pour leur en demander le paiement.

PREMIERE LETTRE.

M. FRANCOEUR,

Mylord me charge de vous dire qu'il est très-surpris que vous osiez lui demander de l'argent, qui, comme vous savez, ne vous est dû que depuis peu. Quoi qu'il en soit, comme il ne veut plus rien prendre dorénavant dans votre boutique, il m'a ordonné de vous payer aussitôt que j'aurai des fonds ; & attendu plusieurs remboursemens à faire, pour des billets dont depuis longtems, &c. il ne m'est pas possible de vous fixer aucun tems, &c. &c. à présent, & je suis votre très-humble serviteur.

ROGER MORECRAFT.

SECONDE LETTRE.

MON CHER MONSIEUR,

Vous dites fort bien ; l'argent que vous me demandez vous est dû depuis trois ans. Mais, sur mon ame, je suis actuellement hors d'état de payer un sol : comme je ne doute pas que

dans très-peu de tems, je ne puisse, non-seulement satisfaire à ce petit billet, mais aussi employer encore chez vous des sommes beaucoup plus considérables, je souhaite que ce court délai ne vous cause aucun préjudice : mon cher Monsieur, votre sincère & très-humble serviteur.

CHA COURTLY.

TROISIEME LETTRE.

M. FRANCOEUR,

Je vous prie de ne point informer mon mari de la petite dette que j'ai contractée avec vous : car, comme vous êtes le meilleur homme du monde, je vous avouerai en confidence qu'il y a longtems qu'il m'a donné l'argent qu'il falloit pour m'acquitter, & que j'ai eu le malheur de perdre au jeu ; vous pouvez être sûr que je vous satisferai dès que j'en aurai la commodité, & suis, Monsieur, votre très-humble servante,

CATH. RUBERS.

Présentez, je vous prie, mes civilités à Madame Francœur.

QUATRIEME LETTRE.

M. THOMAS FRANCOEUR.

MONSIEUR,

J'ai reçu la vôtre ; mais pour la somme y marquée, elle ne sauroit avoir lieu à présent : votre très-humble serviteur,

PIERRE POUNCE.

CINQUIEME LETTRE.

MONSIEUR,

Je suis sincérement fâché de ne point être actuellement en état de satisfaire à votre demande, sur-tout après les obligations que je vous ai, & dont je conserverai toujours la plus grande reconnoissance. Je suis vivement touché de vos malheurs, & j'aurois été vous voir : mais je ne me porte pas bien, & d'ailleurs je ne me puis dispenser d'aller ce soir à Vaux-Hall. Je suis, Monsieur, votre très-humble & très-obligé serviteur.

CHA EASY.

Il y avoit encore beaucoup d'autres lettres dans le même goût, mais il suffit d'en avoir donné cet échantillon à notre Lecteur.

Celle de toutes qui fit le plus de peine à Francœur, fut la derniere : elle venoit d'un homme à qui il avoit prêté une somme considérable dans son adversité, & qui se trouvoit actuellement dans la situation la plus florissante.



CHAPITRE VIII.

Notre héros porte la magnanimité auſſi loin qu'elle peut aller.

ECARTONS loin de nous l'idée d'une ingratitude auſſi monſtrueuſe, & préſentons à notre Lecteur quelque choſe de moins lugubre. Peignons lui cette mâle aſſurance qu'on peut, avec raiſon, regarder comme le caractere diſtinctif d'une ame ferme, & que rien ne ſauroit déconcerter. Francœur avoit à peine achevé de lire ces lettres déſeſpérantes, que notre héros parut devant lui. Il n'avoit, ni l'extérieur ſoumis d'un curé, qui aborde ſon ſeigneur, après s'être oppoſé à ſon élection ; ni l'air qu'affecte un médecin, qui apprend à la porte de ſon malade, que, graces à ſes ſoins, le pauvre patient eſt parti pour l'autre monde ; ni la contenance abattue d'un homme, qui, après avoir longtems lutté entre la vertu & le vice, & s'être enfin déterminé pour le dernier, eſt malheureuſement pris ſur le fait, dans ſa premiere friponnerie : mais ſon maintien noble, hardi, magnanime, & plein de confiance, étoit celui d'un homme en place, lorſqu'il aſſure un de ſes protégés, que le poſte qu'il lui avoit promis n'eſt plus vacant, & qu'il eſt actuel-

lement rempli par un autre, qui l'avoit demandé avant lui. Car, de même que l'homme en place ne manque pas de vous reprocher aigrement que vous n'avez perdu l'emploi que vous souhaitiez que par votre négligence, & faute de l'avoir sollicité dans le moment convenable; de même aussi notre héros commença par blâmer Francœur d'avoir fait crédit au comte; & sans lui donner le tems de répondre un seul mot, quoiqu'il n'eût d'autre intention que de lui témoigner son amitié, il l'accabla d'injures, & le traita beaucoup plus mal que n'auroit fait l'ennemi le plus déclaré.

Par ce moyen, Francœur, qui, mécontent de Wild, lui auroit peut-être rappelé que c'étoit lui-même, qui, en l'adressant au Comte, l'avoit mis dans cet embarras, n'osa pas lui faire le moindre reproche; mais semblable à ces conquérans, qui, lorsqu'ils se voyent attaqués dans leurs propres états, rassemblent autour d'eux toutes leurs forces pour s'opposer à l'ennemi, notre marchand se défendit si bien, en se retranchant sur la figure que faisoit le Comte, sur sa magnificence extérieure, sur ses équipages, que Wild devint enfin plus traitable, & qu'il avoua même que, de tous les hommes, il étoit celui qui devoit le moins censurer les autres pour une imprudence de cette espèce;

que personne n'étoit plus aisé à duper que lui ; que le Comte l'avoit aussi trompé s'il étoit insolvable, puisqu'il lui devoit une somme de cinq cent livres ; mais, pour moi, ajouta-t-il, je ne désespere point encore, & je vous conseille de ne pas désespérer non plus. Ce ne seroit pas la premiere fois qu'on auroit vu des gens obérés se retirer ou se cacher pendant un tems, & payer ensuite leurs dettes, ou, du moins, faire avec leurs créanciers une composition honnête. Or, si la composition a lieu, ce qui est le pis que nous puissions appréhender, je serai le seul qui y perdrai : car je me croirois obligé, en honneur, de vous dédommager, quoique vous ne puissiez vous dissimuler que vous ne devez la perte que vous venez de faire, qu'à votre crédulité. Parbleu ! j'aurois répondu pour vous, si une pareille caution n'eût été au-dessus de mes forces. Quelle somme !.... mais.... en vérité, vous aviez donc le diable au corps ?

Madame Francœur, qui auparavant avoit donné mille malédictions à Wild, fut alors parfaitement convaincue de son innocence, & le pria de ne pas insister davantage sur un objet qui affectoit si vivement son mari. Elle lui représenta que le commerce ne se pouvoit faire sans crédit, & que M. Francœur étoit suffisamment justifié de n'avoir point exigé de l'argent comptant d'un

homme tel qu'étoit le Comte en apparence; que des reflexions sur ce qui s'étoit passé, quand on ne pouvoit y remédier, n'étoient d'aucun secours; qu'actuellement le point capital étoit de remettre son mari en liberté. Eh! dit Wild, que ne se procure-t-il une caution? Hélas! Monsieur, répondit-elle, c'est en vain que nous avons eu recours à la plupart de nos connoissances : nous n'avons éprouvé que des refus de ceux mêmes dont nous en attendions le moins. Point de caution! reprit Wild: oh! parbleu, il en aura une, s'il en est dans le monde. Il est trop tard aujourd'hui; mais soyez sûr que demain matin vous aurez de mes nouvelles.

Des promesses aussi flatteuses toucherent sensiblement Madame Francœur; elle en pleura de joie, & dit à Wild, qu'elle voyoit bien qu'il étoit véritablement leur ami. Elle se proposoit de passer la nuit avec son mari; mais il ne voulut pas le permettre, à cause de ses enfans, qu'il ne se soucioit pas de confier à des domestiques, dans ce tems de trouble & de confusion.

On envoya chercher un carosse, mais inutilement. Les fiacres sont comme les amis à la mode, ils se présentent toujours d'eux-mêmes dans le beau tems, & jamais vous ne les trouvez, dès qu'il fait mauvais, & que vous en avez besoin. Pour des chaises à porteur il n'en étoit pas quef-

tion ; M. Snap habitoit un quartier, où rien n'étoit si rare que ces sortes de voitures. Il fallut prendre son parti, & la bonne Dame fut obligée de s'en retourner à pied ; Wild, toujours galant, lui offrit de l'accompagner. Nos deux époux se dirent tendrement adieu, & M. Snap lui-même, après avoir enfermé Francœur, reconduisit poliment sa femme jusqu'au bas de l'escalier.

Bien des gens pourroient prendre le change, & regarder la visite que rendit Wild à Francœur, comme un de ces traits que nous avons déja blâmés, & que les Historiens se permettent souvent dans leurs écrits, en ne consultant que leur fantaisie & leurs caprices : un trait de cette espece répugneroit à la grandeur de notre Héros, & il n'en faudroit pas davantage pour dégrader son caractere, en lui faisant imputer mal-à-propos un retour d'amitié, qui sentiroit étrangement l'imprudence & la foiblesse.

Pour éviter tout inconvénient, nous allons nous expliquer de maniere à ne rien laisser à desirer à cet égard. Il faut donc se rappeler que dès sa premiere entrevue avec Madame Francœur, Wild avoit conçu pour elle une passion, une affection, une amitié, ou un desir, que les *Agréables* de notre siecle sont convenus d'appeler amour, & qui dans le fond ne ressemble

pas mal à cet appétit avide qu'un bon Ministre sent exciter en lui, à la vue d'une longe de veau, ou d'une culotte de bœuf, qu'un homme de bien, qu'il a édifié, lui envoye par reconnoissance : telle & plus vive encore étoit la passion de notre Héros. Depuis le premier instant qu'il avoit jetté les yeux sur un mêts aussi délicat, il avoit cherché, dans son esprit, comment il pourroit s'en saisir & le dévorer. Mais, persuadé qu'il n'en viendroit à bout qu'après la ruine de Francœur, il avoit résolu de ne faire aucune tentative, qu'il n'eût exécuté dans toutes ses parties le plan qu'il avoit formé : c'est ainsi que ce grand Homme conduisoit tous ses projets d'une maniere réguliere & sublime ; c'est ainsi qu'il se montroit vraiment supérieur à tous les efforts des passions, qui déconcertent si souvent, dans les autres, les vues les plus nobles & les systêmes les mieux imaginés.

CHAPITRE IX.

Grandeur de Wild. Scène triviale entre Madame Francœur & ses enfans. Projet étonnant, & digne de la plus grande admiration.

DÈS que Wild eût éloigné de son mari Madame Francœur, l'objet de sa flamme, ou pour continuer la métaphore, ce mêts délicieux qui excitoit si vivement son appétit, son premier dessein fut de la mener dans une de ces honnêtes maisons de Covent-Garden, où les jeunes gens trouvent, à tout prix, de quoi rassasier leur goût pour le plaisir. Mais il craignoit qu'elle ne se rendît pas assez promtement à ses desirs, & que par une trop grande précipitation, il ne se vît à jamais frustré de ses espérances. Dans cette perplexité, il lui vint heureusement dans l'esprit une idée qui le mettoit en état de satisfaire, à la fois, & sa passion & son intéret. Il se contenta donc d'accompagner Madame Francœur jusques chez elle; &, après mille protestations de services & d'attachement pour elle & pour son mari, il se retira, en lui promettant de venir la prendre le lendemain de bonne heure, pour la reconduire chez M. Snap.

A peine l'eut-il quittée, qu'il se rendit dans un Cabaret, où il trouva quelques personnes de sa connoissance; il y passa le reste de la nuit à boire & à se divertir. Les malheurs de Francœur le touchoient foiblement, & ne l'empêchoient pas de se livrer aux plaisirs & à la débauche. Son ame étoit si véritablement grande, que rien ne pouvoit l'émouvoir. Une seule crainte troubloit un peu sa tranquillité naturelle : il appréhendoit que Mademoiselle Lettice, avec qui il n'étoit pas trop bien, n'allât s'aviser de faire quelque découverte. Comme il n'avoit pu la voir de toute la soirée, il crut devoir lui écrire une lettre fort tendre, & qui contenoit les promesses les plus avantageuses ; mais sans lui dire un seul mot de son avanture avec le Comte : car il tenoit pour maxime de n'inspirer jamais à qui que ce soit l'envie de nuire, en lui apprenant qu'il est en son pouvoir de le faire.

Quant à Madame Francœur, elle passa toute la nuit sans fermer l'œil. L'absence de son mari lui causoit autant de chagrin, qu'une femme *du bon ton* en pourroit éprouver au retour du sien, après un long voyage. Dès le matin elle fit venir ses deux filles, & l'aînée lui ayant demandé où étoit son cher papa, elle ne pût s'empêcher de répandre quelques larmes; l'enfant qui s'en apperçut, lui dit : ne pleurez

pas, maman; je suis sûre que papa feroit ici, s'il en étoit le maître. A ces mots elle prit sa fille entre ses bras, se jetta dans un fauteuil, & s'écria : non, mon enfant, toute la malice de l'enfer ne sauroit nous séparer plus long-tems.

Nous n'avons rapporté ces petites circonstances, qui ne pourront guères intéresser que cinq ou six de nos Lecteurs, que pour faire voir qu'il y a dans la vie commune des foiblesses qui sont absolument étrangeres aux grands hommes, & dont ils n'ont même aucune idée. De plus, notre dessein, en exposant ainsi de pareilles extravagances, est de relever d'autant plus & de faire ressortir cette grandeur inconcevable dont nous tâchons de tracer le tableau dans cette histoire.

Wild revint comme il l'avoit promis, & trouva, en entrant dans la chambre, la mere assise une de ses filles dans ses bras, & l'autre à ses genoux. Après lui avoir fait les complimens ordinaires, il la pria de renvoyer ses enfans, parce qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire de la derniere importance.

Dès qu'ils furent seuls, elle lui demanda avec empressement s'il avoit enfin trouvé la caution dont il l'avoit flattée. Il répondit qu'il n'avoit encore fait aucune démarche, parce qu'il avoit imaginé un projet, au moyen duquel elle pourroit

conſerver & ſon mari & ſa fortune; qu'il étoit d'avis qu'elle ſe retirât ſur-le-champ en Hollande avec ſes effets les plus précieux, avant que la banqueroute fut déclarée en Juſtice ; qu'il l'accompagneroit dans ce voyage, & qu'après l'avoir miſe en ſûreté, il reviendroit travailler à la délivrance de ſon mari, qu'il mettroit aiſément en état de s'arranger avec ſes créanciers. Il ajouta, qu'il ſortoit de chez M. Snap, qu'il avoit communiqué ſon projet à M. Francœur, qu'il l'avoit approuvé, & qu'il la prioit de l'éxécuter ſans delai, parce qu'il n'y avoit pas un moment à perdre.

Ce prétendu conſentement de ſon mari ne permit pas même à la pauvre femme de délibérer ; elle ne demanda qu'un inſtant pour l'aller voir & prendre congé de lui. Wild s'y oppoſa, & lui dit, qu'en retardant un moment, elle riſqueroit la ruine de ſa famille; qu'elle ne ſeroit ſéparée de Francœur que pour quelques jours; qu'au reſte, ſi elle n'avoit pas aſſez de réſolution pour ſuivre les ordres qu'il lui portoit de ſa part, elle alloit s'expoſer au danger le plus éminent; qu'il ne lui reſteroit aucune reſſource, & que, pour lui, il ne vouloit plus ſe mêler de cette affaire.

Elle propoſa de prendre avec elle ſes enfans. Wild lui repréſenta que ce ſeroit s'em-

barrasser mal-à-propos, qu'ils pourroient retarder leur fuite, & qu'il valoit mieux les envoyer à leur pere.

Madame Francœur se laissa enfin persuader : elle ramassa promtement tout ce qu'elle put trouver de précieux ; elle embrassa ses enfans, & les recommanda au soin d'une fidelle domestique, & monta avec Wild dans un fiacre, qui les conduisit bientôt à une hôtellerie, où, ayant pris un carosse à six chevaux, ils partirent pour Harwich.

Le cœur de notre Héros nageoit dans la joie : il étoit sûr, (du moins il se le figuroit) de posséder à la fois une femme charmante, & une riche pacotille. En un mot il jouïssoit en idée de tout le bonheur que pouvoient lui promettre une passion effrénée & une avarice sans bornes. Pour la malheureuse qui devoit satisfaire ces deux passions, elle employoit toutes les facultés de son ame à réfléchir sur la situation de son mari & de ses enfans : à peine lui échappoit-il une parole, & ses beaux yeux versoient un torrent de larmes, qui, si j'ose hazarder cette expression, étoient pour Wild un assaisonnement délicieux qui enflammoit de plus en plus ses desirs.

CHAPITRE X.

Voyage sur mer. Avantures neuves & surprenantes.

Nos voyageurs trouverent, en arrivant à Harwich, un vaisseau prêt à faire voile pour Rotterdam. Ils s'embarquerent aussitôt, & partirent par un vent favorable; mais à peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'il s'éleva tout-à-coup une furieuse tempête, qui les poussa vers le Sud-Ouest, avec tant de rapidité, que le Capitaine, & tout l'équipage, crurent qu'ils alloient immanquablement donner contre les bancs de sable de Goodwic, & regarderent leur perte comme inévitable. Madame Francœur, qui n'appréhendoit la mort, que parce qu'elle devoit la séparer pour toujours de son mari & de ses enfans, se mit à genoux pour implorer la faveur du Ciel. Ce fut alors que Wild, méprisant généreusement le danger, conçut un dessein magnanime, & vraiment digne de lui. Il voyoit que la mort, ce tyran impitoyable, étoit sur le point de lui arracher une proye qu'il couvoit, pour ainsi dire, des yeux, & qu'il n'avoit encore dévorée qu'en imagination; il jura qu'il la préviendroit, & dans l'instant il eut assez de courage pour attaquer

une femme plongée dans le plus affreux défespoir. Il eut d'abord recours aux follicitations, il en vint enfuite à la force ouverte.

Dès que Madame Francœur eut compris fon deffein (car l'état où elle étoit, & la bonne opinion qu'elle avoit de Wild, l'empêcherent pendant long-tems d'entendre ce qu'il vouloit lui dire,) elle le repouffa, en lui faifant tous les reproches que l'indignation & l'horreur pouvoient lui infpirer. Mais comme il employoit la violence, elle remplit la chambre de fes cris ; ils étoient fi perçans, qu'ils parvinrent aux oreilles du Capitaine, dans le moment, où, par bonheur, la tempête commençoit à s'appaifer. Cet homme naturellement compatiffant, & qui n'avoit d'autre groffiéreté que celle qu'il tenoit de fon éducation & de l'élément qu'il habitoit, courut auffi-tôt à fon fecours. Il la trouva étendue fur le plancher, éplorée, furieufe, & fe débattant entre les bras de notre Héros. Son premier foin fut de l'arracher à fon raviffeur, qui fe vit enfin forcé de lâcher prife, pour fe défendre luimême.

Le combat fut court, & Wild auroit eu certainement l'avantage, s'il n'eût été accablé par le nombre de ceux qui fe rangerent lâchement du côté du Capitaine. Celui-ci demanda, en jurant, à notre Héros, s'il n'avoit donc aucun fentiment de Religion, pour

pour insulter ainsi une femme au milieu de la tempête. L'autre lui répondit fiérement, & en grand homme, qu'il pouvoit dire actuellement tout ce qu'il lui plairoit; mais qu'il vouloit être pendu, s'il n'en tiroit satisfaction, dès qu'il seroit à terre. Le Capitaine, méprisant un pareil propos, ne lui repliqua que par une injure; & l'ayant jetté hors de la chambre, il y enferma Madame Francœur, qui l'en avoit prié, & retourna au soin de son vaisseau.

La tempête avoit cessé; il ne restoit plus que le frémissement des flots qui suit le gros tems, lorsque des Matelots découvrirent un bâtiment à quelque distance. Le Capitaine jugea que ce pouvoit être un Armateur François, car alors l'Angleterre étoit en guerre avec la France, & fit déployer toutes les voiles pour tâcher de l'éviter.

Ses précautions furent inutiles; le peu de vent qu'il faisoit, étoit directement contraire. Le Bâtiment approcha, & fondit bientôt sur nos Anglois: ceux-ci n'étoient pas en état de lui résister; ils se rendirent au premier coup de canon. Le Capitaine François, accompagné de quelques-uns des siens, vint à bord du vaisseau Anglois, enleva tout ce qu'il y avoit de meilleur, & surtout la cassette de la pauvre Madame Francœur. Ensuite, ayant amené avec lui l'équipage & les deux passagers, il fit couler à fond le vaisseau, qui ne valoit pas la

peine d'être conduit à Dunkerque, & ne se conserva que la chaloupe, parce que la sienne étoit si délabrée qu'elle pouvoit lui manquer au besoin.

Ce Capitaine, jeune & galant, devint bientôt amoureux de sa belle captive; & croyant, sur quelques mots qui lui étoient échappés, que Wild étoit son mari, malgré l'aversion qu'elle lui marquoit par ses regards, il lui demanda en François depuis quand elle avoit épousé ce Gentilhomme. Madame Francœur, qui entendoit cette Langue, lui repartit, en jettant un profond soupir, & en versant des larmes, qu'elle étoit effectivement mariée, mais non pas avec cet infâme, qui seul étoit la cause de tous ses malheurs. Cette réponse excita la curiosité du Capitaine; il lui fit tant d'instances, que, ne pouvant plus y tenir, elle lui raconta ingénument toute son histoire. Ce récit toucha tellement le Capitaine, qui vraisemblablement n'avoit pas une idée bien juste de la grandeur, qu'indigné contre notre Héros, il résolut de le punir; & dans l'instant même, sans avoir égard aux loix de la guerre, il le fit descendre dans la mauvaise chaloupe, après lui avoir donné une demi-douzaine de biscuits pour prolonger son infortune, & l'abandonnant à la merci des flots, il continua sa route.

CHAPITRE XI.

Conduite merveilleuse de Wild dans la chaloupe.

Il est à présumer que c'étoit le desir de se rendre agréable à Madame Francœur, qui avoit porté le Capitaine à cet acte extraordinaire de justice. Il avoit conçu pour elle la même passion que Wild, & il n'étoit pas moins déterminé à la satisfaire de façon ou d'autre. Laissons le soupirer auprès de l'objet de ses vœux, & voyons ce que fait notre Héros dans sa chaloupe, puisque c'est au milieu de l'adversité que la véritable grandeur brille avec plus d'éclat.

Qu'un Prince environné de lâches Courtisans, qui s'empressent à l'envi à flatter ses passions, ou à exalter sa puissance ; qu'un Conquérant à la tête de cent mille hommes prêts à exécuter ses volontés, quelqu'ambitieuses, quelqu'effrénées, quelque cruelles qu'elles soient, se laissent aveugler par leur orgueil, & s'élèvent infiniment audessus de ces vils mortels qu'ils méprisent, & qui sont pourtant les instrumens de leur gloire ; rien n'est si facile à comprendre : mais qu'un homme dans les chaînes, au fond d'un cachot, conserve toujours la dignité de son caractere ; qu'il se montre,

par la noblesse de sa conduite, supérieur à tous ceux qui, aux yeux du Vulgaire, paroissent plus heureux que lui; que, dans l'état le plus désespéré, la Providence semble travailler en sa faveur, & veiller d'une maniere particuliere à sa conservation; c'est un de ces mysteres de la grandeur, qui ne peuvent être parfaitement compris, que par un adepte & un homme profondément versé dans cette science.

Pourroit-on se figurer une situation plus horrible que celle de notre Héros, flottant au milieu des mers dans une chétive chaloupe, sans mât, sans voile, & toujours près de se voir englouti par les vagues? Sort affreux, mais préférable à la certitude où il étoit de mourir de faim, pour peu que le calme durât encore quelque tems.

Ce grand Homme, dans un état si funeste, commença par vomir des blasphêmes dont notre Lecteur, sans être trop scrupuleux, frémiroit d'horreur. Il accusoit l'amour, les femmes en général, & sur-tout Madame Francœur, qu'il regardoit comme la malheureuse occasion de ce qu'il souffroit actuellement; enfin, s'appercevant qu'il s'avilissoit trop en se livrant à des plaintes indignes de lui, il s'arrêta tout-à-coup, & après un moment de silence, il exhala ainsi sa fureur.

Parbleu! on ne peut mourir qu'une fois:

que m'importe ? tout homme eſt né pour mourir ; & quand il eſt mort, tout eſt dit. Je n'ai jamais rien craint ; commencerai-je à craindre en ce moment ? Non, certes, non; pourquoi craindrois-je ? je n'en mourrai pas moins. Eh bien, mòrbleu ! mon parti eſt pris.

En achevant ces mots, il jetta un regard menaçant ; mais ſe rappelant auſſi-tôt qu'il étoit ſeul, & qu'il n'y avoit là perſonne qu'il pût intimider, il ſe calma, reprit un viſage moins terrible ; & continua en ces termes.

O ſort cruel ! ſi j'allois être damné ! il eſt vrai que je n'ai jamais cru un mot de Religion; que je me ſuis toujours moqué de cette doctrine, & que j'en ai fait ſouvent l'objet de mes plaiſanteries : il faut cependant l'avouer, cela pourroit bien être ; car je ne ſache rien qui puiſſe prouver le contraire. S'il y avoit un autre monde, je ſerois perdu, rien n'eſt plus ſûr : on ne me pardonneroit jamais ce que j'ai fait contre Francœur. Je deviendrai indubitablement la proye du Diable : du Diable ! bon ! je n'ai jamais été aſſez imbécille pour en avoir peur. C'eſt une máxime reçue parmi nous autres fripons, que, quand nous ſommes morts, tout eſt fini pour nous. Mais.... bien des gens mieux inſtruits ſont d'une opinion très-différente ſur cet article.... mon plus grand malheur, ce me ſemble,

est d'exister... S'il n'y a point d'autre monde, ma condition ne sera pas pire que celle d'un arbre, ou d'une pierre; mais... s'il y en avoit un... Oh, parbleu! je ne veux plus y penser: que d'autres craignent la mort; pour moi, j'ose la regarder en face. Mais quoi! resterai-je ici les bras croisés, & me laisserai-je mourir de faim? Non, je veux manger les biscuits que ce faquin de François m'a laissés; ensuite j'irai boire dans la mer, puisque le maraud ne m'a pas donné une goutte d'eau.

Après avoir ainsi parlé, il se mit à exécuter ce qu'il avoit résolu; & comme c'étoit un homme ferme dans ses projets, il n'eut pas plutôt achevé sa petite provision, qu'il se précipita dans les flots la tête la premiere.



CHAPITRE XII.

Des proverbes. Morceau curieux, & qui renferme la plus fine Littérature.

NOUS ne pouvons, mon cher Lecteur, ne pas profiter de la circonstance pour faire sentir toute l'utilité qu'on peut tirer de cette espece de Littérature, qu'on appelle proverbes. Le proverbe n'est autre chose qu'un court aphorisme, dans lequel des génies du premier ordre ont renfermé les plus belles découvertes de l'art & de la nature, pour nous les rendre plus *portatives*, & les imprimer plus aisément dans notre mémoire. Aussi, après les Sages qui ont eu le mérite d'inventer ces maximes précieuses, personne n'a plus de droit à notre reconnoissance, que ceux qui ont pris la peine de les recueillir. Si l'on a prodigué à Erasme les plus grands éloges à ce sujet, l'inimitable Editeur des bons mots de Joseph Miller nous paroît bien digne de les partager : on peut assurer que ce recueil ingénieux renferme quantité d'avis utiles & de préceptes excellens qui peuvent s'appliquer à tous les événemens de la vie ; le Lecteur en jugera par quelques exemples (1).

(1) Nous avons cru devoir abréger ce Cha-

Les plus grands hommes font quelquefois des fautes : mais leurs fautes font autant de leçons, *qui apprennent aux autres l'art de tromper leur prochain.*

Les argumens font parmi les hommes, ce que font les os parmi les chiens ; ils ne fervent qu'à les exciter à fe déchirer les oreilles : *donc un argument eft un os de contention.*

Un malade a tort de faire fon Medécin fon héritier. *On prévient, en cet endroit, qu'il n'eft pas raifonnable d'intéreffer un homme à nous nuire, quand il en a le pouvoir.*

Un homme fenfible, & une femme filencieufe, font la meilleure converfation. *Ceci nous apprend que la femme qui parle le mieux, eft celle qui ne dit mot.*

Un jeune homme qui devient amoureux d'une Courtifane, peut être regardé comme quelqu'un qui s'endort dans une étable à cochons. *On obferve ici la parité ou la reffemblance qui fe trouve entre une étable à cochons & une Courtifane.*

Nos charrettes ne font jamais plus mal employées, que quand des carroffes les ac-

---

pitre, qui paroît contenir une critique peut-être ingénieufe, mais peu intéreffante pour un Lecteur François.

compagnent : c'eſt-à-dire, *lorſqu'on mene à Tyburn un voleur pour le pendre.*

Cinq choſes ſont fort agréables en voyage : de l'argent dans ſa poche, un bon chemin, un bon lit, un beau tems, une hôteſſe accommodante; ſi elle étoit jolie, tout n'en iroit que mieux. *On a réuni ici, dans l'eſpace de deux ou trois lignes, cinq choſes excellentes.*

Mais c'eſt trop long-tems s'arrêter ſur de pareilles matieres; peut-être même avons-nous offenſé, ſans le vouloir, quelques perſonnes qui s'effarouchent de tout, & qui ne manqueront pas de faire des applications malignes, & auxquelles nous n'avons jamais penſé. Revenons à notre Héros, qui, ſans doute, au grand étonnement du Lecteur, confirme en ce moment la vérité du proverbe qui dit, que *celui qui doit être pendu, ne ſera jamais noyé.* Ce proverbe, tout trivial qu'il eſt, ne fut jamais mieux placé que dans cette occaſion.



CHAPITRE XIII.

Notre Héros échappe à la mort d'une maniere étrange & cependant naturelle.

WILD s'étant jetté dans la mer, comme nous l'avons dit, fut quelques momens après replacé dans sa chaloupe. Il n'est point ici question du Dauphin d'Amphion, ni des autres animaux marins, qui, semblables à ces porteurs de chaise que nous voyons à la porte d'un Café attendre un joli homme, que la crainte de se crotter empêche d'aller à pied, sont toujours aux ordres des Poëtes ou des Historiens, & s'empressent, au premier signal, de transporter leur Héros au-delà des mers. Nous n'aurons point recours au prodige dans cette circonstance, & nous suivrons scrupuleusement ce précepte d'Horace :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus ;

c'est-à-dire : *Gardez-vous bien d'employer un agent surnaturel, quand vous pouvez vous en passer.* Or, comme les causes naturelles sont plus à notre portée, ce sera, s'il vous plaît, par leur moyen que nous tâcherons d'expliquer une avanture aussi extraordinaire. Il est bon, avant toutes choses, de révéler à notre Lecteur quelques

secrets dignes de la curiosité, & qui pourront le mettre en état de comprendre certains phénomenes qui paroissent assez souvent sous notre hémisphere.

Il faut donc savoir que notre bonne mere Nature est, de toutes les personnes de son sexe, la plus obstinée, & la plus invinciblement attachée à ce qu'elle s'est une fois proposé; aussi rien n'est-il plus certain que

Naturam expellas furcâ licet, usque recurret;

cette observation :
qu'il n'est pas nécessaire de traduire en François, parce qu'elle se trouve dans un ouvrage que lit journellement *la bonne compagnie*, & qu'elle se pique d'entendre. Ainsi quand une fois la nature a formé un projet, rien au monde ne sauroit en arrêter l'exécution. Or, quoi qu'en dise un observateur superficiel, il est certain qu'il n'y a personne qui, en naissant, n'ait une destination particuliere. Tous les hommes sont de deux especes : ceux envers qui la nature est assez généreuse pour leur accorder les qualités qui les rendent capables de jouer le rôle auquel elle les destine, & ceux dont elle ne se sert que pour nous donner des preuves de son pouvoir sans bornes. Salomon lui-même ne pouvoit rendre raison de l'élévation de ceux-ci à de certaines places, qu'en supposant que la nature les y avoit destinés. Des philosophes du premier ordre les ont désignés par la dénomination hono-

rable d'*hommes naturels*, pour faire voir que de pareils gens ſont les favoris de la nature. En effet, comme elle employe ſouvent, pour exécuter ſes deſſeins, des cauſes ſecondes, qui, pour la plupart, paroiſſent abſolument étrangeres à ſon but, l'eſprit humain n'eſt pas aſſez pénétrant pour pouvoir juger de la fin par les moyens. Ainſi il ne ſauroit comprendre comment le manege & la ſuffiſance peuvent conduire un homme ſans mérite aux emplois les plus importans; comment la flatterie peut faire un magiſtrat; & l'impiété, ou même l'Athéiſme, un Prélat, ou un riche Bénéficier. Bornés comme nous le ſommes, nous ne pouvons raiſonner que d'après les effets; & nous ſerions fort embarraſſés, ſi l'on nous demandoit quelle eſt l'intention de la nature, avant que nous en ſoyons inſtruits par l'événement: car il faut avouer qu'au premier coup d'œil, & pour un homme qui n'auroit pas le don de deviner, les talens, la capacité, les connoiſſances ſembleroient devoir être plutôt le partage naturel de la puiſſance & de l'honneur, que celui de la baſſeſſe & de l'infamie; & cependant l'expérience nous apprend tous les jours le contraire.

Or, la nature avoit originairement deſtiné notre Héros à cette élévation fatale, qui, pour tous les grands hommes, eſt la fin la plus convenable, & à laquelle nous

devons souhaiter sincérement qu'ils parviennent le plutôt qu'il est possible.

A peine se fut-il précipité dans les eaux, que la nature, en murmurant doucement à ses oreilles, lui conseilla de faire tous ses efforts pour recouvrer sa chaloupe. Il obéit à cette tendre inspiration ; & comme il étoit excellent nageur, il n'eut pas beaucoup de peine à réussir.

Nous nous flattons, premiérement, que cet événement, qui paroît d'abord si extraordinaire, sera regardé comme très-naturel, & que notre rélation n'aura point l'air de ce merveilleux qu'on rencontre si souvent dans les ouvrages tels que le nôtre, & qui ne mérite aucune considération, à moins qu'il ne soit absolument nécessaire pour alonger l'histoire, & lui donner une étendue convenable. Nous espérons, en second lieu, que notre Héros sera pleinement justifié du reproche qu'on pourroit lui faire, d'avoir manqué de courage ; reproche qui ne seroit que trop capable de flétrir sa réputation, & d'altérer la grandeur de son caractere.



CHAPITRE XIV.

Conclusion de l'avanture de la chaloupe. Fin du second Livre.

NOTRE Héros passa toute la soirée, la nuit, & le jour suivant, dans un état à ne faire envie à personne, si ce n'est peut-être à quelque ambitieux, assez insensé pour tout sacrifier au plaisir de faire parler de lui dans le monde.

Cependant ce grand homme s'amusoit philosophiquement à jurer ou à siffler. La faim & le froid commençoient pourtant à dompter sa fierté, lorsque, vers le milieu de la nuit, il crut entrevoir une foible lumiere, que l'obscurité ne lui permettoit pas de prendre pour une étoile. Cette lumiere sembloit ne s'approcher que d'une maniere insensible; enfin elle s'évanouit tout-à-fait. Wild désespéré recommença ses imprécations qui durerent jusqu'au point du jour: alors il découvrit, avec une joye inexprimable, un vaisseau qui venoit vers lui. Ceux qui le montoient l'apperçurent, répondirent à ses signaux, & détacherent leur chaloupe qui l'alla prendre, & le conduisit sur leur bord.

Ce vaisseau richement chargé, étoit François; il venoit de Norwege, & avoit

été fort maltraité par la derniere tempête. Le Capitaine, partisan outré de l'humanité, croyoit bonnement que rien ne sauroit jamais nous dispenser de secourir un malheureux, quoique d'une Nation actuellement ennemie de la nôtre. Wild, qui, par cet événement, se voyoit prisonnier de guerre, inventa sur le champ une histoire capable d'en imposer à cet homme simple. Celui-ci plaignit son infortune, le consola, & lui fit espérer que dès qu'il seroit en France, il employeroit tout son crédit pour lui procurer sa liberté.

Ils voguoient lentement, parce qu'ils avoient perdu leur grand mât. Le tems étoit serein, & déja les côtes d'Angleterre commençoient à paroître. Une barque de pêcheurs que Wild apperçut, réveilla en lui l'amour de la patrie : il dit au Capitaine, que s'il vouloit lui rendre sa chaloupe, & lui faire donner une rame, il ne désespéroit pas de pouvoir atteindre ce petit bâtiment ; qu'après tout il n'y avoit point de risques qu'il ne préférât à la servitude. Son courage étoit soutenu par la bonne nourriture, & sur-tout par l'eau-de-vie qu'on lui avoit fait prendre. Il insista avec tant de vivacité, que le Capitaine, après bien des représentations, lui accorda sa demande. Wild, ayant accepté quelques provisions, prit congé de ses libérateurs, se remit dans sa chaloupe, &

rama si vigoureusement, qu'il fut bientôt à portée de la barque où ses compatriotes le reçurent avec plaisir.

A peine se crut-il en sûreté, qu'il pria le maître du bateau de faire voile en diligence vers la Ville la plus prochaine; parce que, disoit-il, le vaisseau qu'ils voyoient, étoit un bâtiment François fort mal à son aise, qui s'en retournoit au Havre, & dont il seroit facile de se saisir, s'il se trouvoit dans le Port quelque vaisseau prêt à lui donner la chasse. Notre Héros avoit l'ame trop grande, pour ne pas oublier tous les services qui lui avoient été rendus par les ennemis de son Pays, & ne pas contribuer généreusement à la ruine d'un bienfaiteur, à qui il devoit la vie & la liberté.

Son conseil fut suivi: on arriva à Déal, (1) où tout Lecteur Anglois sera peut-être aussi fâché, que le fut Wild, de ce qu'il ne se trouva pas un seul vaisseau en état de faire cette expédition.

Ce grand Homme étoit libre, il n'avoit plus rien à craindre, il étoit en terre-ferme; un seul inconvénient pouvoit l'inquiéter. Il étoit éloigné de cette Ville merveilleuse, où les gens d'esprit trouvent

---

(1 Déal, ville d'Angleterre dans la Province de Kent, au Nord de Douvres.

ſi aiſément le ſecret de fournir, ſans argent, à tous leurs beſoins. Ses talens ſuppléoient à tout ; il ſut gagner le maître Pêcheur, en lui faiſant entendre qu'il étoit un des plus riches Marchands de Londres, & qu'il avoit eu le malheur d'être dépouillé par les ennemis. Le bon homme le crut ſur ſa parole, le régala de ſon mieux, & lui prêta même quelque argent qu'il n'eut pas honte de lui emprunter. C'étoit là, comme nous l'avons déja dit, la maniere de voler, dont Wild faiſoit le plus de cas ; ce petit ſecours le mit en état de prendre une place au coche, & de ſe rendre quelque tems après dans une hôtellerie de la Capitale.

Maintenant, mon cher Lecteur, que vous devez être tranquille ſur le ſort de notre Héros, puiſque nous l'avons ramené en bonne ſanté ſur le principal théâtre de ſa gloire ; trouvez bon que nous revenions un peu ſur nos pas, & que nous jettions un coup-d'œil ſur le pauvre Francœur, que nous avons laiſſé dans une ſituation aſſez déſagréable. La conduite de cet infortuné ne ſauroit manquer de donner encore un nouvel éclat à celle du génie ſublime dont nous faiſons l'Hiſtoire.

LIVRE III.

CHAPITRE PREMIER.

Pitoyable conduite de FRANCŒUR. Etourderie de son Apprentif.

LES malheurs de notre Marchand ne l'avoient pas absolument privé du sommeil. Il dormit quelques heures ; mais il paya bien cher ce peu de repos & le songe dont il fut accompagné. Il croyoit être au milieu de sa petite famille, dans un de ces momens intéressans, où il s'entretenoit avec sa femme, sur la maniere de procurer un jour à leurs enfans tout ce qui pourroit les rendre heureux. Le plaisir que lui avoit fait ce songe, ne servit, à son réveil, qu'à rendre sa situation encore plus horrible, & à lui inspirer des idées plus funestes.

Il étoit éveillé depuis long-tems, il commençoit même à s'étonner que Madame Francœur ne fut point encore venue ; mais ingénieux à se flatter lui-même, il croyoit que plus elle tardoit, & plus sa délivrance étoit prochaine. Enfin, son impatience ne lui permettoit plus d'atten-

dre, & il étoit sur le point de l'envoyer chercher, quand Friendly (c'étoit le nom de son apprentif) se présenta devant lui. Ce jeune homme, interrogé par son maître, lui apprit que sa femme, chargée de tout ce qu'elle avoit pu trouver de meilleur, étoit partie, il y avoit quelques heures, avec M. Wild, & l'avoit assuré que tout cela ne se faisoit que par les ordres de son mari.

Ceux qui ont étudié l'anatomie de l'ame avec plus d'attention que nos jeunes Médecins n'étudient ordinairement celle du corps, ont souvent observé qu'une surprise violente produit des effets singuliers. Une bonne ménagere, à la vue de quelque désordre qui se passe dans sa cuisine, répand le trouble dans sa famille, & fait retentir de ses cris tout le voisinage; mais de grandes calamités & de véritables malheurs glacent & anéantissent, pour ainsi dire, toutes les facultés de l'ame.

Un certain Hérodote raconte à ce sujet un fait assez particulier. Psammenite, Roi d'Egypte, voyant traîner en captivité ses serviteurs & ses amis, fondoit en larmes; mais quand il vit dans le même état sa femme & ses enfans, il devint stupide, & resta sans mouvement.

Tel fut l'infortuné Francœur, après avoir entendu le récit de son apprentif; il demeura immobile, & la pâleur lui cou-

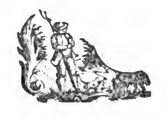
vrit le visage. L'apprentif, qui n'avoit pas douté un moment de tout ce que lui avoit dit sa maîtresse, s'appercevant de la surprise de son maître, perdit aussi la parole. Tous deux se regardoient avec un étonnement mêlé d'horreur; enfin Francœur s'écria, pénétré de douleur : Quoi ! ma femme m'a abandonné dans mes malheurs ! Eh ! que sont devenus mes pauvres enfans ? Monsieur, répondit Friendly, ils sont à la maison. Dieu soit loué, reprit-il, elle ne les a pas mieux traités que moi : allez me les chercher tout-à-l'heure; allez, mon cher Jaques, amenez-les moi; hélas ! c'est tout ce qui me reste; courez, mon ami, hâtez-vous, à moins que vous ne vouliez aussi m'abandonner vous-même. Le jeune homme répondit qu'il aimeroit mieux mourir, que d'avoir une pareille pensée. Il pria son maître de prendre courage, & obéit sur le champ à ses ordres.

Aussi-tôt qu'il fut sorti, Francœur se jetta sur son lit accablé de désespoir; mais après s'être livré aux premiers accès de sa douleur, il revint à lui, & regarda l'infidélité de sa femme comme une chose impossible. Dans la foule des pensées qui l'occupoient, il se rappeloit sa vertu, son amour, l'uniformité de sa conduite, & ne pouvoit s'empêcher de blâmer, comme téméraires, les jugemens qu'il avoit portés contre elle. Mais quand il venoit à se re-

préſenter que, ſans lui en avoir dit un ſeul mot, elle s'étoit emparée de tous ſes effets, s'en étoit allée avec Wild, & avoit oſé prendre pour prétexte un ordre qu'il ne lui avoit jamais donné; tant de circonſtances réunies faiſoient pancher entiérement la balance, & le convainquoient plus que jamais de ſa perfidie.

Pendant qu'il étoit dans ces agitations, le bon apprentif qui avoit fait la plus grande diligence, lui amena ſes enfans. Francœur les reçut avec tranſport; ſa fille aînée courut à lui avec autant d'empreſſement, qu'il en avoit fait paroître lui-même en la voyant. » O! papa, s'écria-t-elle, pourquoi n'êtes» vous pas venu voir ma pauvre maman? » Je n'aurois jamais cru que vous puiſſiez » abandonner ſi long-tems votre petite » Nanny. « Francœur lui demanda des nouvelles de ſa mere; l'enfant lui répondit que, dès le matin, elle les avoit embraſſées, elle & ſa ſœur, & leur avoit beaucoup parlé de l'abſence de ſon cher mari. Cette réponſe fit répandre des larmes à cet homme foible, & qui n'avoit pas dans l'ame aſſez de grandeur pour dompter ces vils efforts de tendreſſe & d'humanité. Enſuite il queſtionna la ſervante, qui l'aſſura que tout ce qu'elle ſavoit, c'étoit que ſa maîtreſſe n'avoit quitté ſes enfans, qu'après les avoir baignés de ſes pleurs, & qu'elle les lui avoit recommandés de la maniere

la plus vive & la plus empressée. Elle ajouta que, de son côté, elle lui avoit juré qu'elle en auroit le plus grand soin, tant qu'ils lui seroient confiés. Francœur la remercia, & après s'être laissé encore aller à quelques petits mouvemens de tendresse, dont nous ne parlerons point pour son honneur, & pour ne pas ennuyer le Lecteur, il remit ses enfans entre les mains de cette bonne femme, & les renvoya.



CHAPITRE II.

Soliloque de Francœur. Discours rampant, & dans lequel on auroit bien de la peine à trouver un seul mot de grandeur.

Dès qu'il fut seul, il s'assit, & après un moment de silence, il s'exprima en ces termes.

Que dois-je faire? m'abandonnerai-je au désespoir? éclaterai-je en reproches contre le Tout-Puissant? l'un & l'autre sont indignes d'un homme sage. Rien n'est plus inutile pour moi, que de déplorer lâchement mon sort, s'il est irrévocable: & s'il me reste encore quelque espérance, rien ne seroit plus criminel, que d'offenser cet Etre suprême, qui peut si efficacement me secourir dans mes malheurs. Mais quoi! mes passions dépendent-elles de ma volonté? Suis-je le maître de les régler à ma fantaisie, & de prescrire des bornes à ma douleur? Non, certainement; nous avons beau nous flatter, la raison n'a pas sur notre ame assez d'empire, pour qu'elle puisse, d'un seul mot, dissiper tous nos chagrins. Quel en est donc l'usage? Car, ou ce n'est qu'un mot vide de sens, & en ce cas, nous sommes trompés toutes les fois que nous croyons avoir raison; ou bien elle nous a été don-

née pour quelque fin déterminée, & pour remplir une fonction qui lui aura été assignée par le Créateur. Or, cette fonction consiste, si je ne me trompe, à peser avec justesse la valeur & le mérite des objets qui nous environnent, à n'estimer les choses que ce qu'elles valent, & à ne point en varier le prix suivant les circonstances. Elle ne nous dira point imprudemment : Ne soyez pas gai, ne soyez pas triste, ce qui seroit aussi inutile que de vouloir prescrire des loix au souffle des vents, ou s'opposer au courant des rivieres : mais elle nous empêchera de nous réjouir comme des enfans, lorsque nous recevons quelques babioles, ou de nous attrister, quand nous en sommes privés. Supposons donc que j'aye perdu tout ce dont je jouissois dans ce monde, & qu'il ne me reste, pour l'avenir, aucun espoir de satisfaire mes desirs, ou d'augmenter ma fortune : quelle consolation la raison peut-elle me fournir, sinon de me faire voir que j'avois mis mon affection dans des bagatelles, qui ne méritoient pas qu'un homme sage les recherchât avec empressement, & en regrettât la perte avec trop de sensibilité ? Depuis le hochet jusqu'au sceptre, il y a dans le monde des jouets de toute espece, propres à tous les âges, & à toutes les conditions ; & peut-être leur valeur est-elle égale dans la façon de penser de chacun de ceux qui les possédent.

fedent. Le bruit d'un hochet fait fur les oreilles d'un enfant la même impreffion que font, fur celles d'un Prince, les difcours flatteurs de fes Courtifans. L'un n'eft pas plus en état que l'autre d'examiner fi fon plaifir eft quelque chofe de réel, & quelle en eft la véritable fource. Car, s'ils pouvoient faire cet examen, il eft à préfumer que tous deux ils mépriferoient également un amufement auffi frivole. En effet, pour peu que nous y faffions attention, nous ferons forcés de conclure, que toutes les pompes & tous les plaifirs dont les hommes font fi fort épris, & qu'ils recherchent à travers mille dangers, & fouvent même aux dépens de leur vie & de leur honneur, ne font que de pures vétilles qui ne valent pas mieux que ces colifichets dont on amufe notre enfance. J'obfervai un jour ma petite fille qui regardoit une poupée d'un œil d'envie. Que de prieres, que de follicitations elle employoit pour m'engager à la lui donner! quelle joie brilloit dans fes yeux après l'avoir obtenue! Mais que cette fatisfaction fut courte! bientôt il fallut en changer tout l'habillement; le clinquant qui l'avoit éblouïe d'abord, n'étoit plus de fon goût; elle vouloit qu'elle fe tînt droite, qu'elle marchât, qu'elle répondît à fes queftions. L'ennui fuivit de près la poffeffion, & dans l'efpace d'un jour, la poupée fut rejettée, on n'y penfa plus, & d'autres

jouets, plus futiles encore, eurent ſur elle la préférence. Que la ſituation de cet enfant reſſemble bien à celle de tous les hommes! Combien de difficultés dans la pourſuite de leurs deſirs! Quel vuide dans la poſſeſſion des objets fantaſtiques qu'ils ſouhaitent avec tant d'ardeur! Quel dégoût pour ceux mêmes qui ſont les plus réels & les plus ſolides! Oui, tous les plaiſirs des hommes ſont auſſi puérils & auſſi ſuperficiels que ceux de ma fille. Tous leurs projets, tous ces amuſemens prétendus, qui rempliſſent les plus belles années de leur vie, ne ſont que miſeres, & que futilités. Mais jettons les yeux ſur ceux dont le génie eſt d'une trempe plus fine & plus relevée. Bientôt ne trouvant dans le monde aucuns plaiſirs qui méritent qu'ils les recherchent, ou qu'ils s'y attachent, ils ſe retirent dans la ſolitude, ſe plongent dans la contemplation, cultivent leur jardin, ſe livrent aux amuſemens de la campagne, où leurs arbres & eux jouïſſent en commun de l'air & du ſoleil, & où les uns & les autres végetent à-peu-près de la même maniere. Mais ſuppoſons, ce dont la vérité & la ſaine philoſophie ne ſauroient convenir; ſuppoſons que, parmi les biens terreſtres, il s'en trouve quelques-uns de plus précieux & de plus ſolides que les autres: l'incertitude de la poſſeſſion ne ſuffiroit-elle pas pour en diminuer le mérite? Qu'eſt-ce

qu'une propriété qui dépend du caprice de la fortune, & dont le hazard, la fraude, ou la violence peuvent nous dépouiller à tout instant? J'aimerois autant placer mon affection dans ces petites bulles d'air que nous voyons s'élever & s'évanouir en même tems sur la surface des eaux, ou dans ces fantômes qui se peignent & se détruisent successivement dans les nues. Ne faudroit-il pas être insensé, pour bâtir un palais, ou planter un jardin magnifique sur un terrein sans fond, & toujours prêt à s'écrouler? Supposons même, que les biens de ce monde fussent moins inconstans, & que la fortune nous en laissât jouir pendant notre vie : combien ce terme doit-il nous paroître peu de chose! Car, en admettant que ces biens fussent de nature à ne pouvoir nous être arrachés, n'est-il pas certain que nous leur serons arrachés nous-mêmes? peut-être demain.... peut-être plutôt encore. Où est le lendemain, s'écrie un de nos plus excellens Poëtes; où est-il, ce jour sur lequel nous fondons toutes nos espérances?.... dans l'éternité. Cela est vrai à la lettre pour un millier d'hommes, & le contraire n'est sûr pour personne. Mais, si je n'ai plus d'espérance en ce monde, ne me reste-t-il rien à attendre dans l'autre? Ces Ecrivains laborieux, ces prétendus Philosophes, qui ont pris tant de peine pour anéantir, ou du moins pour af-

foiblir toutes les preuves d'une vie future, n'ont pu encore y parvenir, & nous ôter tout espoir. Ce principe, toujours actif, qui excite les hommes aux travaux les plus durs, & leur fait franchir les plus grandes difficultés, dans la vue d'obtenir enfin ce qu'ils desirent, ne sauroit manquer de nous offrir quelque perspective agréable ; & quand même cette perspective ne seroit pas aussi réelle, qu'elle l'est effectivement, il faudroit toujours convenir qu'il n'y a rien de plus flatteur & de plus capable de fixer notre attention. Si nous savions prendre le véritable chemin, pour parvenir à cet objet de notre espérance, rarement y trouverions-nous des ronces & des épines. Si l'existence d'un Etre suprême est aussi solidement démontrée que je le pense, il n'en faut pas davantage. Les conséquences de cet axiome suffisent pour consoler & soutenir dans ses afflictions l'homme le plus infortuné. Voici, ce me semble, ce que me dit ma raison : si les Professeurs & les Propagateurs de l'infidélité ne se trompent point, les pertes que cause la mort à un homme vertueux, ne méritent pas ses regrets ; mais si, comme je n'en doute pas, ils sont dans l'erreur, rien n'est plus avantageux, rien n'est plus digne d'envie, que la félicité qu'elle lui procure. Quant à moi, je n'ai d'inquiétude que pour mes enfans. Mais quoi, ce même Etre suprême, ce

Dieu si bon & si puissant, en qui je fonde mon propre bonheur, n'a-t-il pas aussi le pouvoir & la volonté de les rendre heureux ? Qu'importe quel doive être leur sort ? qu'importe qu'ils mangent leur pain à la sueur de leur front, ou qu'ils vivent du travail des autres ? Peut-être même que si nous considérons les choses de plus près, & si nous voulons parler avec sincérité, la premiere de ces deux manieres de vivre est la plus douce & la plus agréable. Le dernier paysan est souvent plus heureux que son Seigneur; ses desirs sont infiniment plus bornés, il a plus d'espérance & moins de crainte. Je ferai pour mes enfans tout ce que je pourrai, j'éviterai avec soin de les élever d'une maniere supérieure à leur fortune; & pour ce qui regarde l'événement, je m'en rapporte entiérement à la Providence. Quiconque espere en Dieu, comme il faut, sera toujours au-dessus de toutes les peines de cette vie.

C'est ainsi que par des raisonnemens, qui peut-être paroîtront bas & puériles à quelques-uns de nos beaux esprits modernes, ce pauvre malheureux vint à bout d'acquérir une espece d'enthousiasme, qui par degrés, le rendit enfin invulnérable à toutes les attaques des hommes; de façon que, quand M. Snap lui apprit que son affaire avoit été rapportée, & qu'en conséquence il alloit le conduire à Newgate, il reçut

cette nouvelle avec autant de ſang-froid, que Socrate apprit celle de l'arrivée du vaiſſeau ſacré, (1) qui lui annonçoit qu'il devoit ſe préparer à la mort.

---

(1) C'étoit un vaiſſeau que les Athéniens envoyoient tous les ans dans l'Iſle de Délos, pour y faire quelques ſacrifices; & il étoit défendu de faire mourir perſonne dans la Ville, depuis que le Prêtre d'Apollon avoit couronné la pouppe de ce vaiſſeau, pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau fût de retour. Ainſi l'Arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il fallut en différer l'exécution de trente jours, qui s'écoulèrent dans ce voyage.



CHAPITRE III.

Notre Héros s'avance à pas de géant dans les sentiers de la grandeur.

Mais c'est assez nous arrêter sur des événemens de cette espece. Notre Lecteur est, sans doute, aussi impatient qu'on l'est ordinairement à la Comédie, de revoir paroître sur la scène le principal personnage. Nous allons donc répondre à ses desirs, & continuer le récit des actions sublimes du grand Wild.

Il y avoit par hazard dans le même carrosse où il s'étoit trouvé, lors de son retour, un jeune Gentilhomme, qui avoit vendu une terre dans le Comté de Kent, & alloit à Londres pour en toucher le prix. Il y avoit aussi une jeune Nymphe fort jolie, qui, ayant quitté ses parens à Cantorbery, se proposoit d'aller à la même Ville, dans le dessein, disoit-elle, d'y faire fortune. Le Cavalier avoit pris tant de goût pour cette avanturiere, qu'après lui avoir fait part du sujet de son voyage, il lui avoit offert une somme considérable en argent comptant, & un bon contract de constitution, si elle vouloit s'attacher à lui, & le suivre dans un château où elle seroit assez éloignée de ses parens pour

n'en avoir rien à redouter. Nous ne savons pas trop si la belle accepta des propositions aussi avantageuses ; quoiqu'il en soit, Wild n'eut pas plutôt entendu parler d'argent, qu'il forma le projet de s'en emparer. Il débuta par faire un long discours sur les différentes manieres de porter de l'argent en route, sans craindre de le perdre. J'ai, disoit-il, actuellement sur moi deux billets de banque de mille livres chacun, cousus dans la doublure de mon habit : c'est un moyen si sûr, que, quand je rencontrerois des voleurs, il seroit presque impossible que je fusse jamais en danger d'être dévalisé.

Notre Gentilhomme, qui n'étoit pas de la race de Salomon, approuva beaucoup l'invention de Wild, le remercia de la lui avoir communiquée, & se promit bien de suivre son exemple, lorsqu'il reprendroit le chemin de chez lui. Il n'étoit plus question que de savoir précisément le tems où ce jeune homme devoit partir ; Wild vint encore à bout de s'en instruire dans la plus grande exactitude.

Arrivé à Londres, notre Héros jetta les yeux sur deux de ses compagnons les plus propres à tenter une pareille avanture. Et comme il n'aimoit pas à se communiquer à plus d'une personne à la fois, il choisit celui des deux qu'il croyoit le plus déter-

miné, & lui proposa tout simplement de voler & d'assassiner ce Gentilhomme.

M. Marybone (c'étoit ainsi qu'il s'appeloit) consentit au vol, mais hésita sur le meurtre. Il avoua ingénument, que, par rapport au vol, il étoit venu au point de n'avoir plus aucun scrupule; qu'il ne prétendoit pas être plus honnête homme qu'un autre; mais qu'il ne pouvoit se résoudre à commettre un assassinat, crime abominable, & que la Justice divine poursuivoit si sévérement, qu'il ne manquoit jamais d'être découvert & puni.

Quoi! lui répondit Wild d'un air dédaigneux, tu es celui de toute ma troupe que j'ai préférablement choisi pour cette glorieuse expédition, & tu oses me parler de la Justice divine contre le meurtre! Mais, continua-t-il, vous n'avez apparemment réconcilié votre conscience avec le vol, que parce qu'il est plus commun. Est-ce donc la nouveauté qui vous épouvante? vous imaginez-vous que les canons ou les pistolets, les épées ou les poignards, soient les seuls instrumens qui donnent la mort? Voyez ce qui se passe dans le monde: comptez, si vous le pouvez, ceux que le chagrin, la douleur, ou la misere conduisent au tombeau; & pour ne point parler de ces Héros pleins de gloire, qui pour s'immortaliser ont fait massacrer des Nations entieres, que pensez-vous, je vous

prie, de ce qui arrive entre les particuliers? des perſécutions, des trahiſons, des calomnies; qui arrachent en quelque façon la vie à ceux qui en ſont les victimes? N'eſt-il pas plus généreux, n'y a-t-il pas même plus d'humanité, à envoyer tout d'un coup un homme dans le repos éternel, que de le condamner à paſſer une vie languiſſante, après l'avoir dépouillé de tout ce qu'il poſſédoit, & lui avoir méchamment ravi ſon honneur & ſa réputation? Il me paroît donc que le meurtre eſt bien moins criminel que le vol, pour celui qui le commet, & bien plus à deſirer pour celui qui en eſt l'objet. Croyez-moi, mon camarade, la langue de vipere eſt moins vénimeuſe que celle d'un calomniateur, & les écailles dorées du ſerpent à ſonnettes ſont moins à redouter que la bourſe d'un perfide qui cherche à nous opprimer. Allons, qu'il ne ſoit plus queſtion de ſcrupules, rendez-vous ſans replique à ce que je vous propoſe, à moins que, ſemblable à une femme, vous n'appréhendiez d'enſanglanter vos habits, ou que, comme un imbécille, vous ne ſoyez effrayé par la crainte d'être pendu. En vérité, mon cher ami, il vaudroit mieux pour vous que vous fuſſiez honnête homme, que de n'être coquin qu'à demi. Au reſte, ne vous flattez pas de pouvoir demeurer dans ma troupe, ſans vous abandonner à moi. Mon

bon plaifir doit être votre regle, & je n'accorderai jamais la moindre faveur à quelqu'un qui trouve par-tout des difficultés, & qui fe laiffe conduire par d'autres loix que celles de ma volonté.

Wild finit ainfi fon difcours, qui n'eut pas fur Marybone tout le fuccès qu'il efpéroit; il infifta, mais inutilement. Wild irrité l'infcrivit auffi-tôt fur fon livre noir; peu de tems après cet honnête fripon fut accufé, convaincu & puni, comme un coquin en qui fon chef ne pouvoit prendre aucune confiance.



CHAPITRE IV.

Un jeune Héros de la plus grande eſpérance paroit, pour la premiere fois, ſur la ſcène. Matieres utiles & inſtructives.

WILD s'adreſſa à un autre de ſes camarades qui reçut ſes ordres avec ſoumiſſion, & qui, loin de reculer pour un meurtre, lui demanda s'il ne falloit pas caſſer la tête à tous ceux qui compoſoient la voiture, Paſſagers, Cocher, Poſtillon & autres. Notre Héros, dont nous avons déja remarqué plus d'une fois la modération, le lui défendit; & après lui avoir donné le ſignalement de celui qu'il devoit attaquer, & lui avoir preſcrit la conduite qu'il devoit tenir en cette occaſion, il le congédia en lui recommandant expreſſément d'éviter, s'il étoit poſſible, de faire aucun mal aux autres.

Ce nouvel acteur qui, dans la ſuite, doit jouer un rôle important, puiſqu'il étoit l'Achate de notre Enée, ou plutôt l'Epheſtion de notre Alexandre, s'appeloit Fireblood. Il avoit tous les talens propres à faire un Héros ſubalterne : c'étoit un excellent inſtrument entre les mains d'un Héros du premier ordre. Nous allons le

peindre d'une maniere négative ; c'eſt à notre avis, le meilleur parti, que nous ayions à prendre, & nous nous contenterons de marquer les qualités qu'il n'avoit pas : telles étoient l'humanité, la modeſtie, & la crainte ; rien n'étoit plus étranger pour lui : il n'en avoit pas la moindre notion ; il paſſoit d'ailleurs pour celui de toute la troupe qui promettoit le plus. Wild aſſuroit que c'étoit un des plus jolis garçons qu'il eût jamais vus, & beaucoup de gens de ſa connoiſſance en avoient la même opinion.

Laiſſons-le ſe préparer à ſon entrepriſe, pour fixer nos regards ſur notre Héros, qui s'avance à grands pas vers le plus haut point de la gloire humaine.

A peine de retour à Londres, Wild s'étoit rendu chez Mademoiſelle Lettice Snap : car il avoit pour les femmes cette foibleſſe ſi naturelle aux ames héroïques ; ou, pour parler avec plus de vérité, ce grand Homme n'étoit eſclave que de ſa paſſion, & s'il avoit pu la ſatisfaire, il n'auroit pas donné enſuite une obole du petit tyran à qui il témoignoit alors un amour ſi exceſſif. Il venoit d'apprendre que Francœur avoit été transféré le jour d'auparavant à Newgate : cette nouvelle l'avoit un peu déconcerté ; ce n'étoit pas qu'il ſentît la moindre compaſſion pour cet infortuné, qu'il haïſſoit auſſi parfaite-

ment que s'il en eût reçu le tort qu'il lui avoit fait lui-même; son chagrin avoit un autre motif. Il comprenoit qu'il ne seroit jamais à son aise dans un lieu qui devoit un jour devenir le théâtre de sa gloire, & où, par conséquent, il seroit obligé de voir à tout moment un homme que sa haine, & non ses remords, lui faisoit détester.

Pour remédier à cet inconvénient, plusieurs moyens s'offrirent à son esprit. Il pensa d'abord à s'en défaire par la voye ordinaire de l'assassinat. Fireblood, dans leur premiere entrevue, lui avoit juré, sur son ame, qu'il ne connoissoit pas de passe-tems plus agréable que de casser la tête à quelqu'un; mais outre le danger d'un pareil projet, il ne lui paroissoit pas assez horrible & assez barbare. Enfin poussant un peu plus loin ses reflexions, il se détermina à le faire pendre, s'il pouvoit en venir à bout, aux prochaines Sessions.

Quoiqu'on ait cent fois remarqué que les hommes sont presque toujours portés à haïr ceux à qui ils ont fait eux-mêmes quelque injure, nous ne nous souvenons pas d'avoir vu nulle part la raison d'un phénomene, qui, au premier coup d'œil, semble si étrange. Sachez donc, mon cher Lecteur, qu'après les recherches les plus exactes, nous avons enfin découvert que

cette haine tire son origine de la crainte où nous sommes que la personne que nous avons griévement offensée ne cherche à se vanger & à nous rendre la pareille. Cette opinion est tellement enracinée dans les ames où dominent à la fois la grandeur & la méchanceté, (car ces deux qualités sont rarement séparées l'une de l'autre,) que la bienveillance, ni même les bienfaits, de la part de l'offensé, ne sauroient jamais l'en arracher. Ceux qui ont quelque reproche à se faire, ne manquent pas d'attribuer toutes ces actions de douceur & d'humanité à un desir perfide de leur ôter tout soupçon, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable de leur porter plus sûrement le coup mortel. Ainsi, tandis que l'homme de bien, qui a reçu une injure, l'a véritablement oubliée, le méchant, qui la lui a faite, en conserve toujours le souvenir le plus sensible.

Nous ne nous sommes permis cette petite digression, que pour ne pas priver d'une découverte aussi importante nos Lecteurs, dont l'instruction & l'amusement sont les principaux objets que nous nous sommes proposés dans cette histoire, & pour communiquer aux gens simples & bien intentionnés cette courte maxime : Quoique, comme chrétien, vous soyez

obligé, & que nous vous exhortions même à pardonner du cœur à votre ennemi; *Ne vous fiez jamais à un homme qui a raison de soupçonner que vous n'ignorez pas qu'il vous a fait une injure.*



CHAPITRE V.

Grandeur telle qu'il ne s'en trouve point de pareille dans l'Histoire, ni même dans les Romans.

POUR remplir le noble projet que le génie de Wild avoit conçu, la premiere démarche qu'il avoit à faire étoit de regagner la confiance de Francœur. Il résolut donc de tenter l'entreprise, quelqu'impossible qu'en parût le succès. Il falloit surtout affecter, dans cette occasion, de l'assurance & de la fermeté; personne au monde n'en étoit plus capable que Wild. Il alla à Newgate, & se présenta brusquement devant Francœur, qu'il embrassa tendrement; il se mit aussi-tôt à condamner son imprudence, se plaignit de la fortune qui l'avoit trahi, fit à notre marchand un détail circonstancié de tout ce qui étoit arrivé; (mais sans dire un mot, ni de sa conduite à l'égard de Madame Francœur, ni de la maniere dont il l'avoit trompée, en feignant de lui porter un ordre de son mari, ni du véritable motif qui l'avoit fait agir,) & lui jura qu'il n'avoit eu d'autres vues que de lui conserver ses effets, & de les mettre à l'abri des poursuites de la Justice.

La franchise avec laquelle Wild sembloit lui parler ; son air naturel, sa sensibilité, la vraisemblance de ce qu'il lui disoit, une visite aussi hardie, mille protestations de services, dans un tems où il n'avoit pas le moindre motif apparent d'intérêt personnel, & sur-tout l'offre qu'il lui fit de sa bourse, (ce qui fut toujours la marque la plus sûre & la moins équivoque de la véritable amitié,) agirent si puissamment sur le cœur de cet homme simple, qu'il se reprocha bientôt le jugement qu'il avoit précédemment porté contre Wild. Celui-ci voyant le tour que prenoit la chose, continua sur le même ton, condamna son étourderie, blâma son trop d'empressement, qui n'avoit malheureusement servi qu'à hâter sa ruine, vomit mille imprécations contre le Comte, qu'il poursuivroit, disoit-il, par toute l'Europe, pour en tirer vengeance, & termina son discours, en l'assurant que sa femme étoit en bonnes mains, qu'il n'avoit rien à craindre, qu'on ne la conduiroit tout au plus qu'à Dunkerque, d'où il seroit aisé de la tirer, en payant sa rançon.

Francœur, que la plus légere présomption de la fidélité de sa femme affectoit plus vivement, que si on lui eût restitué toutes ses pierreries ; bannit en cet instant toute défiance, embrassa notre héros, qui affectoit toujours la plus profonde tristesse,

& le pria de modérer sa douleur. Il faut, disoit-il, juger les hommes, moins sur leurs actions, que sur leurs intentions; dans les choses humaines, l'événement est l'ouvrage du hasard, ou plutôt de la Providence : on ne doit exiger de l'amitié, que ce qu'elle peut faire; supposé même qu'un ami se soit trompé, & que ses démarches aient eu un effet contraire à celui qu'il en espéroit, il ne perd rien du mérite de sa bonne intention, & n'en est que plus réellement à plaindre.

Wild, après s'être tiré avec autant d'habileté de ce premier pas, commença à se déchaîner contre la méchanceté des hommes, & sur-tout contre la barbarie des créanciers, qui, sans avoir égard aux circonstances malheureuses où se rrouvoient leurs débiteurs, les faisoient arrêter sans miséricorde, en abusant d'une loi trop rigoureuse qui leur abandonnoit les corps de ces infortunés. Il ajouta que pour lui il regardoit une pareille loi comme aussi févère, qu'aucune de celles qui eussent jamais été décernées contre les plus grands criminels; que la perte de la liberté étoit, dans sa façon de penser, égale à celle de la vie, si elle n'étoit pire encore; qu'il s'étoit toujours bien promis que si, par quelqu'accident, il venoit à perdre sa liberté, il s'exposeroit aux plus grands dangers pour la recouvrer; ce qui, disoit-il,

feroit toujours praticable, ſi on avoit un peu de courage; puiſqu'il étoit abſurde que deux ou trois hommes puſſent en tenir deux ou trois cent enfermés malgré eux, à moins que les priſonniers ne fuſſent des foux ou des poltrons, ſur-tout lorſqu'ils n'étoient pas dans les fers. Il s'étendit beaucoup ſur cette matiere, & s'appercevant que Francœur l'écoutoit avec attention, il s'enhardit à lui propoſer de faire quelqu'effort pour ſe ſauver. Il l'aſſura en même tems que rien n'étoit plus aiſé; qu'il ſe chargeoit d'exciter une révolte dans la priſon, & que, ſi par haſard il venoit à ſe commettre quelques meurtres pendant l'action, lui Francœur n'en feroit point reſponſable, & n'auroit pas la moindre choſe à craindre des ſuites qu'ils pourroient avoir.

Les grands hommes ont un malheur dans leurs projets: c'eſt que, pour les mettre à exécution, ils ſont forcés, en les propoſant aux inſtrumens qu'ils employent, de leur découvrir qu'ils ſont eux-mêmes dans une diſpoſition dont quelques petits écrivains ont averti les autres hommes de ſe défier. Ces barbouilleurs de papiers cauſent bien des embarras aux grands hommes, en communiquant librement à la ſociété, & leurs penſées, & leurs allarmes. Mille projets glorieux & ſublimes ont avorté par leur faute. Il feroit donc à ſouhaiter que,

dans un gouvernement bien policé, il fût défendu à tout auteur de donner au public d'autres instructions que celles qui auroient été préalablement examinées & approuvées par quelques-uns de ces grands hommes, ou par ceux qui auroient été par eux préposés à cet effet. On empêcheroit, par une ordonnance aussi sensée, qu'on ne publiât jamais rien qui ne tendît à la perfection de leurs systêmes & à l'avancement de leur gloire.

Francœur, dont ce discours avoit réveillé les soupçons, regarda Wild avec mépris, & lui parla en ces termes :

Il est dans le monde une chose dont je déplorerois infiniment plus la perte, que celle de la liberté ou de la vie ; c'est une bonne conscience : jamais, avec elle, on ne sauroit être absolument malheureux : elle adoucit les chagrins les plus amers, & les rend supportables ; sans elle, les plaisirs les plus délicats perdent bientôt tout leur attrait ; la vie même devient insipide, & n'inspire que du dégoût. Voudriez-vous donc diminuer mon infortune, en me privant de ce qui fait ma consolation dans mes malheurs, & me donne l'espérance d'en être délivré ? Socrate refusa de sauver sa vie, en violant les loix de son pays, & en sortant de la prison, lors même qu'elle étoit ouverte. Peut-être que ma vertu n'iroit pas si loin : mais à Dieu ne plaise que

la liberté ait jamais pour moi assez de charmes, pour me porter à commettre un crime aussi horrible que le meurtre. Car, pour le petit subterfuge que vous me proposez, il pourroit peut-être éblouir ceux qui ne redoutent que des châtimens temporels ; mais il ne sauroit, en aucune façon, m'excuser devant l'Etre suprême, que je crains sur-tout d'offenser. D'ailleurs ; je ne ferois qu'aggraver encore ma faute, en me conduisant d'une maniere si imprudente envers lui, & en enveloppant si méchamment les autres dans mon crime. Cessez donc, je vous prie, de me donner des conseils de cette espèce, puisque tout ce qui me console dans l'état où je suis, c'est qu'il n'est point au pouvoir de mes persécuteurs de m'arracher ma conscience, & que je ne serai jamais assez ennemi de mon bonheur pour m'en dépouiller moi-même.

Quelque peu de cas que fît notre héros d'un pareil discours, il se garda bien d'y répondre directement. Il s'efforça au contraire d'éluder sa proposition, & de donner un autre sens à ses paroles. Il sortit enfin en promettant à notre prisonnier, que, puisqu'il étoit si scrupuleux, il n'employeroit pour son service que les moyens les plus honnêtes & les plus légitimes.

Francœur, après s'être amusé quelque tems avec ses enfans, alla se coucher, & s'endormit tranquillement. Wild, au con-

traire, ne put goûter le moindre repos; & passa toute la nuit à chercher dans son imagination comment il pourroit perdre son ennemi sans que cet infortuné s'y prêtât en aucune façon; car la derniere conversation qu'ils venoient d'avoir ensemble, lui avoit ôté tout espoir de pouvoir jamais l'amener à ses vues. Nous apprendrons dans son tems à notre Lecteur, quel fut le résultat de ces délibérations; nous avons actuellement à l'entretenir de choses tout autrement importantes.



CHAPITRE VI.

Suite de l'expédition de Fireblood. Traité de mariage qui auroit pu ſe conclure à Smithfield, ou dans le Parc de Saint James. (1)

FIREBLOOD ne réuſſit pas dans ſon entrepriſe ; le jeune gentilhomme, ayant pris un autre chemin, fit manquer le projet. Notre avanturier ne laiſſa pas de voler le coche, après avoir tiré dans la voiture un coup de piſtolet, qui avoit bleſſé légérement au bras un des paſſagers. Le butin qu'il fit dans cette occaſion ne fut pas conſidérable : il n'en déclara pourtant que la moindre partie à Wild ; car de douze guinées, de deux montres d'argent, & d'un anneau d'or, il ne fit voir que cet anneau & deux guinées, & proteſta, avec ſerment, que c'étoit-là ce qu'il avoit trouvé. Cependant, dès qu'on eut promis dans les papiers publics une récompenſe pour celui qui rapporteroit la bague & les deux montres, Fireblood fut obligé de tout avouer, & de découvrir à notre héros, où il avoit mis

(1) Comme nous dirions au coin d'une rue, ou dans un jardin public.

mis en gage les montres, que Wild rendit généreusement à leurs légitimes possesseurs, après en avoir exigé la valeur entiere pour ses peines.

Il ne manqua pas de faire, sur ce sujet, une bonne mercuriale à son jeune ami. Il ne put s'empêcher de lui dire, qu'il étoit fâché de voir dans sa troupe quelqu'un qui fût assez coquin pour manquer aux loix de l'honneur; que, sans l'honneur, la friponnerie ne pouvoit subsister, & qu'avec l'honneur un fripon, quelques vices qu'il eût d'ailleurs, étoit toujours un joli homme; que néanmoins il vouloit bien lui pardonner pour cette fois, à cause de ses autres bonnes qualités, & qu'il souhaitoit, pour l'avenir, de ne jamais le trouver en faute, dans un point aussi capital.

Wild avoit mis un tel ordre parmi ses camarades, qu'ils le craignoient & lui obéissoient sans replique. Il avoit même établi un bureau, où ceux qui avoient été volés pouvoient retrouver leurs effets, en payant seulement un peu plus que leur valeur intrinseque. Ce bureau étoit fort utile pour ceux qui avoient perdu des bijoux qu'ils estimoient plus qu'ils ne valoient, soit parce qu'ils y étoient particuliérement attachés, soit à cause des personnes dont ils les avoient reçus.

Par ce moyen, Wild se voyoit en passe de faire promtement fortune, & il étoit tel-

lement conſidéré ſous ce point de vue par tous les honnêtes gens de ſa connoiſſance, tels que le Géolier & les Guichetiers de Newgate, qu'un jour M. Snap, qui étoit auſſi dans la même opinion, ayant tiré à part M. Wild le pere, lui propoſa très-ſérieuſement un arrangement, dont ils n'avoient cauſé juſqu'alors que par forme de converſation : c'étoit d'unir leurs familles, par le mariage de ſa fille Lettice avec notre Héros. Cette propoſition fut reçue avec joie par le vieux Gentilhomme, qui promit d'en parler inceſſamment à ſon fils.

Le matin même du jour où l'on devoit traiter avec lui de cette affaire, notre Héros rêvant à ſon bonheur futur, fit venir Fireblood, lui découvrit ſa paſſion pour Mademoiſelle Lettice, lui dit qu'il comptoit entiérement ſur ſa probité, & le dépêcha vers ſa maîtreſſe avec une lettre que nous inſérons ici, non-ſeulement parce que nous l'avons trouvée fort curieuſe, mais encore parce que nous la regardons comme un chef-d'œuvre de ce qu'on appelle communément lettre d'amour, bien ſupérieur à tout ce qui ſe trouve en ce genre dans l'*Académie des Complimens*, & que nous défions tous les petits-maîtres de notre ſiecle d'égaler, ſoit pour le fond, ſoit pour la forme,

TRÈS-DIVINE ET ADORABLE CRÉATURE.

Je ne doute point que vos yeux plus brillans que le soleil, qui ont allumé tant de flamme dans mon cœur, n'aye aussi la faculté de s'an appercevoir. Ce seroit une prézumption trop forte, que de suppozer, que vous ignorés mon amour. Non, Madame, je proteste, que, de toutes les beauté du globe de l'univers, il n'en est point, qui soit capable de fixer, comme vous, mes regard; les Cour & les Palez me paretroit des désert sans votre compagnie, & la solitude, avec vous, auroit pour moi, plus de charme, que le Siel même. Car, je vous pri de me croire, quand je jure que chaque endroit, dans le monde, est un paradi avec vous. Je suis convainqu, que vous connoissés parfaitement la vive passion, que j'ai pour vous: si je voulois la cacher, cela seroit aussi impossible, que si vous, ou le soleil, vouliés cacher vos beauté: je puis vous assurer, que je n'ai pas fermé leuil depuis la derniere fois, que j'ai eu le bonheur de vous voir. J'espere donc, que, par compassion, vous voudré bien me permertre de vous aller voir cet après midi, car je sui avec la plus grande adorazion,

TRÈS-ADORABLE CRÉATURE,

Votre très-passionné admirateur, adorateur, & esclave,

JONATHAN WILD.

Si l'Orthographe de cette lettre n'eſt pas parfaitement exacte, le Lecteur voudra bien ſe ſouvenir que ce prétendu défaut, qui pourroit être effectivement répréhenſible dans une perſonne vile & qui auroit étudié, n'eſt, au contraire, qu'une perfection de plus pour quelqu'un qui tend à cette grandeur ſublime dont nous cherchons à donner ici l'idée la plus complette. On n'a jamais cru qu'un grand homme fût obligé de ſavoir écrire, ou qu'il eût beſoin d'aucune eſpece de littérature. Pourvu que ces perſonnages illuſtres en ſachent aſſez, pour ourdir & exécuter habilement un complot, pour trouver des moyens de moleſter & de tailler en pieces une partie du Genre-humain; ils ne manqueront point d'Ecrivains ſavans, qui feront toujours prêts à célébrer leurs louanges. Si l'on nous objecte que le ſtyle de cette lettre n'eſt pas tout-à-fait conforme à celui des diſcours que nous avons fait tenir juſqu'ici à notre Héros, nous répondrons tout ſimplement, que, dans ces compoſitions oratoires, il ſuffit que l'Hiſtorien conſerve fidélement le fond des choſes, & qu'il eſt le maître de leur donner la forme qu'il lui plaît; de les embellir, & d'y prodiguer même toutes les graces de ſon éloquence. Autrement nous n'aurions aucuns de ces excellens diſcours, que nous admirons dans les Auteurs anciens, & ſur-tout dans Sallufte. Nous ſerions éga-

lement privés de ces harangues modernes, qu'on nous donne périodiquement dans les Journaux, & qu'on attribue aux Héros de Tyburn. (1) Car quelque diſpoſition que ces Meſſieurs ayent naturellement pour la parole, il n'eſt gueres vraiſemblable que ces diſcours ſoient tels qu'ils ſont ſortis de leur bouche. Je ſerois plutôt tenté de croire qu'ils leur appartiennent ſeulement quant au fond; mais que le reſte eſt l'ouvrage de quelques génies tranſcendans, qui s'amuſent à y ſemer des fleurs que connoiſſent rarement les Héros qu'ils mettent ſur la ſcène.

(1) Les criminels, en Angleterre, haranguent ſouvent le peuple, avant leur exécution.

CHAPITRE VII.

Préliminaires du mariage de M. Jonathan Wild avec la chaste Lettice.

FIREBLOOD, ayant reçu la lettre dont nous venons de parler, promit à Wild de s'acquitter fidélement de son ambassade, & courut aussi-tôt chez la charmante Lettice. Cette belle personne ouvrit la lettre, & après l'avoir lue, elle prit un air sombre, & la rendit, avec dédain, à Fireblood. Je ne conçois pas, lui dit-elle, pourquoi M. Wild persiste toujours à me tourmenter par ses impertinences. Je vous prie de vouloir bien lui reporter sa lettre; si j'avois su de qui elle étoit, je n'aurois jamais pu me résoudre à la décacheter. Je suis fâchée, ajouta-t-elle, en baissant la voix, qu'un aussi joli homme ait été employé à un pareil message. Elle exprima ces mots d'une maniere si tendre, elle les accompagna d'un regard si touchant, que Fireblood, qui n'étoit rien moins que timide, commença par lui prendre la main, & procéda avec tant de chaleur, qu'en moins de deux ou trois minutes, il subjugua, ou, pour mieux dire, il auroit subjugué cette aimable créature; si, par une complaisance tout-à-fait honnête, elle ne l'eût empêché d'en pren-

dre la peine, en cédant de bonne grace à l'impétuosité de ses desirs. Fireblood, après cette belle expédition, retourna vers Wild; lui rendit compte, autant que le pouvoit faire un galant homme, de tout ce qui s'étoit passé; donna mille éloges à la beauté de la jeune Demoiselle, & jura très-énergiquement, que, si son honneur le lui avoit permis, il en seroit devenu lui-même éperdument amoureux; mais qu'il aimeroit cent fois mieux être mis en pieces par des chevaux indomptés, que d'avoir seulement la pensée de faire une pareille injure à son ami : il termina son discours par l'assurer que, s'il pouvoit lui rendre encore quelqu'autre service dans le même genre, il n'avoit qu'à parler, & qu'il seroit toujours prêt à exécuter ses ordres.

Les amours de notre Héros en étoient à ce point, lorsque son pere lui fit part de la proposition de M. Snap. Notre Lecteur est sans doute trop connoisseur en ces sortes de matieres, pour qu'il soit besoin de lui apprendre de quelle maniere elle fut reçue. Un criminel, condamné à la mort, n'entend pas prononcer sa grace avec plus de joie, que n'en ressentit Wild en cette occasion. Il donna aussi-tôt à son pere tout pouvoir d'agir en son nom, & ne lui recommanda autre chose que la promtitude dans l'exécution.

Les peres des deux époux futurs s'abou-

cherent. M. Snap, qui avoit été instruit par Lettice de la passion violente de son amant, voulut en tirer parti, & loin de faire à sa fille le moindre avantage, il cherchoit encore à la priver de ce qu'elle devoit à la libéralité de ses parens. Il vouloit, sur-tout, lui enlever une tasse d'argent, qui tenoit environ chopine, & dont sa grand-mere lui avoit fait autrefois présent. Mais heureusement, Mademoiselle Lettice fit entendre raison à son pere, & trouva moyen de conserver ce bijou. Pour M. Wild, il se laissa duper par M. Snap, dans le dessein où il étoit lui-même de le tromper, en lui faisant accroire qu'il donnoit beaucoup à son fils, tandis que, dans la réalité, il ne lui donnoit presque rien.

Pendant que ces choses se passoient, la jeune Demoiselle consentit à une entrevue avec M. Wild. Elle le reçut poliment, en fille bien élevée, & lui témoigna peu-à-peu toutes les apparences d'affection que la modestie de son caractere pouvoit lui permettre. Enfin, tout étant d'accord entre les parens, on fit le contrat: la dot de la Demoiselle, c'est-à-dire, soixante-dix-neuf liv. neuf schellings, tout compris, argent & meubles, fut délivrée sur le champ. On fixa le jour du mariage, & il fut célébré au grand contentement des parties intéressées.

Les Histoires & les Comédies se termi-

nent, pour la plupart, à cette époque. Le Poëte & l'Historien croyent avoir assez fait pour leur Héros, quand ils l'ont marié; ou peut-être veulent-ils nous insinuer que le reste de sa vie n'est plus qu'un bonheur uniforme & tranquille, qui doit plaire sans doute à ceux qui en jouissent, mais dont le récit deviendroit minutieux & insipide. En effet, le mariage doit être généralement regardé comme un état si paisible, & si peu varié, que, semblable aux plaines de Salisbury, il ne nous offre qu'un seul point de vue, agréable à la vérité, mais qui est toujours le même.

A ne considérer que les perfections de la jeune femme, & la passion dont brûloit pour elle son mari, il y avoit toutes les apparences du monde que cet établissement auroit le plus heureux succès. Mais, soit que la nature & la fortune, qui destinoient Wild à de grandes entreprises, ne voulussent pas permettre que des talens aussi vastes que les siens fussent étouffés entre les bras d'une femme, soit par quelqu'autre raison que nous ignorons, ce mariage ne produisit point l'effet qu'on en attendoit, & loin de ressembler à un tems calme & serein, ce ne fut bientôt qu'une mer turbulente & orageuse.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici une conjecture assez ingénieuse d'un de mes amis, qui avoit été lié pendant long-

tems avec la famille de Wild. Il m'a souvent dit qu'il avoit deviné le motif des tracasseries qui s'éleverent dans la suite entre Wild & sa femme : que toutes ces altercations ne provenoient que du grand nombre de ceux que cette chaste épouse avoient fovorisés avant son mariage. Car, disoit-il, (& cela est très-probable,) cette femme jugeoit de son mari par comparaison. Elle avoit cru trouver en lui seul autant de qualités brillantes, qu'elle en avoit trouvé dans tous les autres : elle s'étoit trompée, & sa conduite peu réguliere étoit uniquement l'effet de son dépit & de son indignation.

Le même ami m'a aussi communiqué le Dialogue suivant, en m'assurant qu'il l'avoit entendu de ses propres oreilles, & l'avoit écrit mot-à-mot quinze jours après la célébration des noces.



CHAPITRE V.

Dialogue MATRIMONIAL entre Jonathan Wild, Ecuyer, & Lettice sa femme, le matin du quinzieme jour après leur mariage, & qui finit d'une maniere plus amicale qu'on n'auroit osé l'attendre.

JONATHAN.

VOUS me feriez plaisir, ma chere amie, si vous vouliez bien rester un peu plus long-tems au lit ce matin.

LETTICE.

Cela ne sauroit être : il faut que je me leve ; je dois déjeûner aujourd'hui avec M. John.

JONATHAN.

Je ne sais ce que M. John vient faire si souvent chez moi. Je vous avoue que j'en suis fâché : ce n'est pas que j'aye le moindre soupçon contre votre vertu ; mais cela pourroit nuire à votre réputation dans l'esprit de nos voisins.

LETTICE.

Je m'en embarrasse fort peu : d'ailleurs

les voisins ne parleront pas plus de la compagnie que je vois, que mon mari n'en parlera lui-même.

JONATHAN.

Une femme sage ne voit point de compagnie qui puisse déplaire à son mari.

LETTICE.

Vous auriez, sans doute, trouvé une femme de cette espece si vous l'eussiez voulu.

JONATHAN.

J'ai cru l'avoir trouvée en vous.

LETTICE.

Quoi ! tout de bon ! je vous suis, en vérité, fort obligée de me regarder comme une créature aussi maussade : mais j'espere vous convaincre du contraire. Vous me prenez, je crois, pour une jeune imbécille qui n'a rien vu, & qui ne se doute pas même de ce que font les autres femmes.

JONATHAN.

Il n'est pas question de savoir pour qui je vous ai prise ; il suffit que j'aye voulu vous épouser.

LETTICE.

Ajoutez que vous l'avez voulu tout ſeul; car je ſuis bien ſûre que, de mon côté, je n'ai jamais eu pour vous la moindre inclination. Je ne me ſerois certainement pas percé le cœur, ſi M. Wild avoit jugé plus à propos de ſe donner à une autre femme plus heureuſe...ah...ah...

JONATHAN.

Vous n'imaginez pas, ſans doute, Madame, qu'il ne m'ait pas été poſſible d'en prendre une autre que vous, ou que quelque beſoin m'ait forcé de vous donner la préférence?

LETTICE.

Oh! non, Monſieur : je ſais qu'il y a beaucoup de femmes imbécilles; & loin de vous accuſer d'avoir eu beſoin de vous marier, je crois que vous auriez pu, très-aiſément, reſter garçon toute votre vie. Mais, vous en conviendrez, ce ſont-là des choſes dont une femme ne ſauroit parler avant le mariage.

JONATHAN.

Je ne ſais ce que vous voulez dire; car il n'y a point de femme au monde qui ait

plus de raison que vous, de se louer des complaisances de son mari.

LETTICE.

Il y en a peu, croyez-moi, qui ayent plus de raison de se plaindre du prix qu'elles les ont achetés ; mais je sais, Dieu merci, à quoi m'en tenir. *Ces derniers mots furent probablement prononcés avec un certain air de dignité, & en secouant la tête.*

JONATHAN.

Fort bien, mon cher cœur : je ferai ensorte que vous ne pourrez pas même souhaiter que je sois plus passionné.

LETTICE.

Eh ! fi ... M. Wild : défaites-vous, je vous prie, de ces manieres dégoûtantes ; supprimez ces mots odieux ... qui, moi ? que je souhaite jamais que vous soyez passionné ? .... je vous assure .... Mais, en vérité, je ne sais pas ce que vous prétendez faire penser sur mon compte. Apprenez que je n'ai point de desirs qui ne conviennent à une honnête femme. Non, non, je n'en aurois pas même, quand je me serois mariée par inclination .... & sur-tout à présent, que per-

ſonne, je crois, ne ſauroit me ſoupçonner de pareille choſe.

JONATHAN.

Si ce n'eſt pas par inclination, pourquoi donc vous êtes-vous mariée ?

LETTICE.

Pourquoi ? parce que cela étoit convenable, & que mon Pere m'y a forcée.

JONATHAN.

Je me flatte du moins, Madame, que vous ne me direz pas en face, que vous ne m'avez pris que par convenance, & que vous avez fait de moi votre pis-aller.

LETTICE.

Je n'ai rien fait de vous, & je n'aſpire point à l'honneur d'en faire la moindre choſe.

JONATHAN.

Mais ! vous avez pourtant fait de moi votre mari.

LETTICE.

Moi ? point du tout; vous l'êtes devenu vous-même : ce n'a pas été par ma volonté, mais par la vôtre.

JONATHAN.

Vous devriez me ſavoir gré de cette bonne volonté.

LETTICE.

Oh ! Monſieur, vous n'étiez pas le ſeul qui fiſſiez des vœux pour moi ; je n'étois pas réduite au déſeſpoir : on me faiſoit d'autres offres, qui même étoient plus avantageuſes.

JONATHAN.

Je voudrois de tout mon cœur que vous les euſſiez acceptées.

LETTICE.

Je ne puis m'empêcher de vous dire, M. Wild, que vous traitez bien mal une femme à qui vous avez tant d'obligations; mais je ſais combien je dois mépriſer, & le compliment & celui qui oſe me le faire. Me voilà bien payée de la préférence que je vous ai donnée ; je m'étois flattée que vous en auriez du moins uſé avec moi d'une façon plus polie. Je croyois avoir épouſé un Gentilhomme, & je m'apperçois que vous n'êtes qu'un brutal, indigne de mon mépris.

JONATHAN.

Parbleu, Madame, n'ai-je pas lieu de me plaindre, quand vous me dites que vous ne m'avez épousé que par intérêt.

LETTICE.

Allons, courage; il vous sied bien de jurer ainsi devant une femme: mais devrois-je faire attention à ce que dit un maroufle que je méprise.

JONATHAN.

A quoi bon, s'il vous plaît, répéter la même chose? vous ne sauriez me mépriser plus cordialement que je ne vous méprise moi-même; &, pour vous parler franchement, je ne me suis aussi marié avec vous, que par intérêt. La passion que j'avois pour vous, je l'ai satisfaite; & vous pouvez à présent aller à tous les diables, sans que je m'en embarrasse.

LETTICE.

Tout le monde saura avec quelle barbarie je suis traitée par un maraud.

JONATHAN.

Pour moi, je n'aurai pas besoin d'instruire le public que vous êtes une Catin: vos actions le prouvent assez.

LETTICE.

Monſtre abominable ! ne vous jouez pas à moi ; je vous en avertis, ne m'échauffez pas trop les oreilles ; car je pourrai vous faire un mauvais parti.... & je le ferai, ſi vous ne ceſſez de me traiter ainſi, faquin, que vous êtes.

JONATHAN.

Faites ce qu'il vous plaira, Madame : mais ſoyez ſûre que dès que vous quitterez le rôle d'une femme, je ne vous regarderai plus comme telle ; & ſi vous me donnez le premier coup, je vous promets que vous recevrez de moi le dernier.

LETTICE.

Vous me traiterez comme vous voudrez ; mais, parbleu, ce ne ſera jamais comme votre femme ; car je veux mourir, ſi jamais je rentre dans votre lit.

JONATHAN.

Je veux mourir, ſi ce n'eſt pas là le plus grand plaiſir que vous puiſſiez me faire : car je vous dirai confidemment que votre figure étoit tout ce qui m'avoit d'abord ébloui ; que je n'ai plus aujourd'hui pour elle que du dégoût, & qu'enfin je vous déteſte autant que je vous avois aimée.

LETTICE.

Mais... il n'eſt pas poſſible que deux perſonnes ſoient plus parfaitement d'accord; car je vous ai toujours déteſté : & pour ce qui eſt des égards, vous devez être convaincu que je n'en ai jamais eu pour vous.

JONATHAN.

Eh bien, puiſque nous ſommes parvenus au point de nous entendre, & que nous avons malheureuſement à vivre enſemble, ſuppoſons que nous ſoyons convenus de nous conduire poliment l'un à l'égard de l'autre, au lieu de nous quereller, & de nous dire des injures.

LETTICE.

De tout mon cœur.

JONATHAN.

Puiſqu'ainſi eſt, donnons-nous la main; & ne vivons plus comme mari & femme; c'eſt-à-dire, ne ſoyons plus amoureux, & n'ayons jamais de querelles.

LETTICE.

Allons, j'y conſens... mais je vous prie, M. Wild.... une Catin!... comment avez-vous laiſſé échapper ce vilain mot?

JONATHAN.

Cela ne vaut pas la peine que vous y penſiez davantage.

LETTICE.

Vous conſentez donc que je voye telle compagnie qu'il me plaira ?

JONATHAN.

Sans doute, & j'aurai apparemment la même liberté.

LETTICE.

Oh ! oui : je veux que la peſte m'étouffe, ſi je me mêle de vos affaires.

JONATHAN.

Diſons-nous adieu par un baiſer... je veux être pendu, ſi ce baiſer n'eſt pas pour moi le plus doux que vous m'ayez jamais donné.

LETTICE.

Mais..... une Catin ! je ſerois charmée, ce me ſemble, de ſavoir ce que c'eſt qu'une Catin ?

A ces mots, Wild ſortit du lit, en maudiſſant l'humeur opiniâtre de ſa femme. Elle lui répondit des injures, & ce petit commerce agréable dura juſqu'à ce qu'il

fût habillé. Malgré tout cela, ils convinrent de demeurer fermes dans la résolution qu'ils avoient prise. La joie revint parmi eux à cette occasion, & ils se séparerent d'une façon amicale ; quoique Lettice ne pût s'empêcher de dire à tout moment ; Ouais ! une Catin ! que veut-il dire avec sa Catin ?



CHAPITRE IX.

Observations sur le discours précédent. Il se trame contre notre héros un complot capable de faire trembler quiconque auroit quelque penchant pour la grandeur.

AINSI ce discours, qui, quoique nous l'ayons appelé *matrimonial*, ne respiroit guere la tendresse & la douceur qui devroient toujours accompagner le mariage, produisit enfin une résolution plus sagement conçue que religieusement exécutée. Quelle différence pour ces deux époux, s'ils eussent pu s'y attacher à la rigueur! Ils se seroient épargné bien des momens fâcheux; mais leur animosité étoit si grande & si bizarre, que l'un ne pouvoit appercevoir sur le visage de l'autre le moindre contentement, sans être tenté de le faire disparoître. Cette aimable disposition leur faisoit chercher réciproquement tous les moyens possibles de se nuire & de se tourmenter. Comme ils se voyoient sans cesse, ils avoient à tous momens des occasions de se prouver mutuellement leur méchanceté, & en profitoient à l'envi. Voilà, mon cher Lecteur, l'unique cause de toutes ces inquiétudes, qui, comme vous pouvez l'observer, troublent le repos de tant de

gens mariés, qui prennent une haine implacable pour une simple indifférence. Car, dites-moi, je vous prie, comment un *Corvinus*, qui passe sa vie dans les intrigues, qui ne voit sa femme que rarement & qu'à regret, voudroit-il l'empêcher de se satisfaire aussi elle-même, en formant à son tour une intrigue ? Pourquoi *Camille* aime-t-elle mieux rester chez elle, que d'accepter une partie qui lui seroit assurément plus agréable, dans le dessein de se moquer de son mari à son nez, & de le tourner en ridicule dans sa maison & à sa propre table ? En un mot, pour ne pas multiplier les exemples, d'où proviennent tant de querelles, de jalousies, & de disputes, parmi ceux qui ne peuvent s'aimer, si ce n'est de cette noble passion, de ce desir innocent de se faire réciproquement de la peine ?

Nous avons cru devoir tracer ici une esquisse de l'état domestique de notre héros, pour faire voir que, dans la vie ordinaire, les grands hommes sont sujets aux mêmes fragilités & aux mêmes inconvéniens que les autres, & que les hérps, malgré tous les soins qu'ils se donnent, ou que prennent leurs flatteurs pour leur assurer le contraire, sont réellement de la même pâte que les autres hommes, & n'en different qu'en égard à l'immensité de leur grandeur, ou, comme dit le Vulgaire, à l'énormité de leur infamie & de leur scélératesse. Main-

tenant, pour ne pas nous arrêter plus long-tems à de pareilles minuties, dans une histoire d'un genre aussi sublime, nous allons passer à des actions plus relevées & plus convenables à notre dessein.

Lorsque le jeune hymen, avec sa torche allumée, eut mis le jeune Cupidon à la porte, c'est-à-dire, en langage ordinaire, lorsque la violence de la passion ou de l'appétit déréglé de Wild pour la chaste Lettice, eut commencé à s'amortir, il alla faire une seconde visite à son ami Francœur. Celui-ci jouïssoit alors, dans la prison, d'une espèce de liberté; il avoit comparu devant ses Juges, & n'en avoit pas été reçu aussi séchement qu'il auroit pu le craindre. De violens soupçons s'élevoient de tems en tems dans son esprit contre Wild; mais souvent ils avoient été confondus par les circonstances, ou détruits par cette mâle assurance dont nous avons parlé, & qui étoit effectivement la vertu la plus frappante de notre héros. Il ne vouloit pas le condamner sur de simples conjectures, & la moindre vraisemblance lui suffisoit pour l'excuser. Mais la proposition qu'il avoit eu la hardiesse de lui faire dans leur derniere conversation, l'avoit entiérement démasqué à ses yeux: il n'y avoit plus moyen de se tromper sur son compte, & il le regardoit décidément comme le plus grand coquin qui eût jamais existé.

On

On a beau s'intéresser à une histoire, & la dévorer, pour ainsi dire, avec *des oreilles avides;* (1) il en échappe toujours quelques petites circonstances : il n'est donc pas surprenant que Francoeur, agité à la fois par tant de passions différentes, effrayé de sa propre situation, inquiet sur le sort de sa femme, soupçonnant même la conduite de son ami, n'eût pas remarqué un incident que celui-ci lui avoit raconté dans sa premiere relation; c'étoit comment le Capitaine du vaisseau Corsaire l'avoit fait exposer dans la chaloupe. Francœur n'y avoit fait alors aucune attention : mais, lorsqu'il vint à réfléchir sur toute cette avanture, d'après le préjugé qu'il avoit contre Wild, il fut frappé de l'absurdité de ce fait. Ses yeux s'ouvrirent tout-à-coup, & son ame fut pénétrée d'horreur ; il s'imagina que tout ce qu'on lui avoit dit n'étoit qu'une fable; & que Wild, qui, comme il l'avoit appris lui-même de sa propre bouche, étoit capable des entreprises les plus criminelles, avoit volé & assassiné sa femme, sans sortir de la ville.

Quelque désespérante que fût cette idée, il s'y arrêta longtems, l'examina de sang

(1) Pugnas & exactos Tyrannos
Densum humeris bibit aure vulgus.
Horat. Od. l. 11.

froid, & crut devoir en faire part à son apprentif dans la premiere entrevue qu'ils eurent ensemble. Friendly, qui détestoit Wild, apparemment par ce sentiment d'envie que les plus grands personnages inspirent naturellement aux petites ames, confirma si bien ses soupçons, que Francœur résolut d'attaquer notre héros, & de le traduire devant le magistrat.

Ce projet avoit été effectivement exécuté, & Friendly, muni d'une sentence de prise de corps, & assisté d'un Commissaire, avoit cherché pendant plusieurs jours ce grand homme avec toute la diligence possible. Toutes ces démarches avoient été inutiles; soit que Wild, pour se conformer à la mode, se fût retiré du monde, pour passer le premier mois avec sa nouvelle épouse, seul tems où il soit permis par l'usage, aux deux époux, d'avoir quelqu'affection l'un pour l'autre; soit que, semblable à ce petit nombre de grands hommes, à qui la loi a malheureusement refusé une sauve-garde qu'elle accorde si libéralement aux autres pour la sûreté de leurs personnes, il eût eu quelques bonnes raisons pour disparoître & se tenir caché.

Mais il se détermina bientôt à faire dans le chemin de l'honneur une œuvre de surérogation; &, quoiqu'un héros ne soit point tenu de répondre aux sommations du Lord, chef de Justice, ou d'aucun autre

magiſtrat, & qu'il puiſſe, ſans déroger à ſa réputation, les éluder en ſe retirant ; telle fut cependant ſa bravoure, telles furent ſa grandeur & ſon intrépidité, qu'il comparut en perſonne.

L'envie pourroit, à la vérité, ajouter une circonſtance qui diminueroit étrangement la gloire de cette action : c'eſt que M. Wild ne ſavoit rien, ni de la ſentence obtenue contre lui, ni de la ſommation qu'on devoit lui faire. Vous vous doutez bien, mon cher Lecteur, que, ſi on veut écouter cette maligne furie, elle n'oubliera rien de tout ce qui pourra ternir un ſi beau caractère : elle ne manquera pas même d'attribuer la démarche extraordinaire de ce grand homme à l'égard de Francœur, à un motif tout autre que celui de prouver ſon innocence.

CHAPITRE X.

Wild, par une générosité sans exemple, va voir Francœur. Il en est reçu d'une maniere assez désagréable.

NOTRE Héros, qui, tout bien examiné, n'auroit pu trouver dans tout son individu la moindre trace de cette qualité abjecte qu'on appelle honnêteté, en avoit conclu, peut-être un peu trop généralement, que ce n'étoit qu'un être de raison, & qu'il n'y avoit rien de semblable dans le monde. Il attribuoit, par conséquent, la fermeté avec laquelle Francœur avoit si positivement refusé de concourir à un meurtre, à l'horreur de tremper ses mains dans le sang ou à la peur des revenans, ou à la crainte de fournir un nouvel article dans les annales de Tyburn; & il ne doutoit pas que, du moins dans la situation où il se trouvoit, il ne consentît, sans scrupule, à un simple vol; sur-tout quand on lui annonceroit un profit considérable, & qu'on lui feroit paroître toute la sûreté possible dans l'exécution. Il espéroit que, s'il pouvoit venir à bout de l'y engager, il auroit la satisfaction de le voir arrêté, convaincu, & conduit au gibet. En effet, dès qu'il eut rempli les bienséances par rapport

à ſon mariage, il ſe rendit à la priſon, s'entretint avec notre marchand, & lui propoſa, tout uniment, de commettre un vol, en l'aſſurant du ton le plus perſuaſif que la choſe en valoit la peine; qu'il étoit aiſé de s'en emparer, & que ſur-tout, il n'y avoit rien à craindre.

Il n'eût pas plutôt hazardé cette propoſition, que Francœur lui parla ainſi:

Je me ſerois flatté que la réponſe que j'ai faite à votre premier conſeil, auroit dû me préſerver de recevoir un ſecond outrage. Je dis un outrage; car ſi c'eſt outrager quelqu'un que de l'appeler coquin, on ne l'inſulte pas moins en lui donnant à entendre qu'on le regarde comme tel. Il eſt inouï, qu'un homme ait jamais eu la hardieſſe, je dirai même l'impudence, de faire le premier à un autre une pareille ouverture, à moins que celui-ci n'ait laiſſé échapper précédemment quelque marque de ſa propre baſſeſſe. Si donc vous avez cru découvrir en moi quelque choſe de ſemblable, l'injure que vous me faites, eſt, à la vérité, moins offenſante de votre part; mais je puis vous aſſurer, que ſi, pour mon malheur, une diſpoſition auſſi répréhenſible paroiſſoit ſur mon viſage, elle ne pénétreroit jamais juſqu'au fond de mon cœur; toute baſſeſſe me ſemble directement contraire à la maxime *de ne faire aucun tort à perſonne, dans quelque circonſtance, & pour quelque*

motif, que ce soit. Voilà, Monsieur, la regle que je veux suivre : il n'est personne au monde qui puisse m'en détourner ; & quiconque voudroit l'entreprendre, prouveroit par-là qu'il ne se conduiroit pas lui-même selon cette regle. Qu'on regarde une pareille maxime comme utile ou comme incommode, je n'en suis pas moins déterminé à l'observer inviolablement. Je sens, en la pratiquant, mille fois plus de plaisir, que je n'en procure à celui envers qui je l'observe. Quelle consolation pour moi, quel plaisir, de penser que la bonté de Dieu même est engagée à me récompenser ! Combien cette réflexion ne doit-elle pas rendre un homme indifférent à tout ce qui peut lui arriver dans la vie ! Les biens & les maux temporels ne sont à ses yeux que des bagatelles ; il perd les uns sans les regretter, & se soumet aux autres avec résignation, quand il est bien convaincu, que, ne point recevoir ici-bas une récompense imparfaite & passagere, c'est pour lui un gage assuré que dans la suite il obtiendra un bonheur sans bornes, & qui ne finira jamais. Croyez-vous donc, que vous, qui n'êtes qu'un être foible, méchant & méprisable, car c'est ainsi qu'il osa traiter ce grand homme ; croyez-vous que je veuille jamais abandonner des espérances aussi consolantes, pour quelques avantages, ou frivoles, ou criminels, qu'on obtient avec tant de peines,

& qui coûtent aux ames basses tant de forfaits & de scélératesse ? avantages indignes que vous seriez maître de me procurer, mais dont vous pourriez également me priver à votre fantaisie.

La premiere partie de ce discours fit bâiller notre Héros, mais la derniere excita sa fureur. Il étoit sur le point de répondre, lorsque Friendly & le Commissaire, que Francœur avoit eu la précaution de faire avertir, entrerent, & se saisirent de ce grand homme, au moment où sa langue alloit exprimer toute son indignation. Le Dialogue qui suivit, ne mérite pas d'être rapporté : on apprit à Wild le motif d'un traitement aussi incivil, & il fut aussi-tôt conduit chez le Magistrat.

Malgré toutes les chicanes, que l'Avocat de l'accusé employa dans son interrogatoire, prétendant que la procédure étoit nulle, parce qu'on n'avoit pas observé les formalités requises, le Juge inclinoit à l'emprisonnement, de façon que Wild se vit obligé de recourir à d'autres moyens de défense. Il dit donc, qu'il n'étoit pas seul dans la chaloupe : qu'il avoit avec lui un jeune homme, qui pourroit prouver son innoçence, & demanda qu'on le fît comparoître. Sa requête lui fut accordée, & le fidele Achates, M. Fireblood, vint rendre témoignage en faveur de son ami. Il le fit avec tant de zele, & apporta des raisons si

satisfaisantes, quoiqu'il fût forcé d'ajuster ses réponses aux questions que lui faisoit Wild en présence du Juge & des accusateurs, que notre Héros fut honorablement déchargé de l'accusation, & que tout le monde & le Juge lui-même regarderent le pauvre Francœur comme un monstre d'ingratitude, & comme ayant voulu ôter la vie à un homme à qui il avoit les plus grandes obligations.

De peur qu'un tel effort d'amitié de la part de Fireblood ne surprenne un peu trop notre Lecteur, dans un siecle aussi corrompu que celui où nous vivons, il est bon de lui faire remarquer qu'outre les liens de la même profession, il y avoit encore entre notre Héros & ce jeune homme une alliance bien plus étroite & bien plus intime. Fireblood, ce même Fireblood, venoit de s'arracher d'entre les bras de sa chere Lettice, quand il reçut le message de son mari. Cet exemple doit servir à expliquer ces liaisons que nous appercevons si communément dans les histoires modernes, entre un mari & le galant de sa femme. Leur attachement réciproque est d'autant plus sensible, qu'il est fondé sur une union infiniment plus délicate que si elle étoit légitime; union qui n'est plus, comme autrefois, déshonorante & proscrite, & qu'on regarde aujourd'hui parmi les grands hommes com-

me le lien de l'amitié, & le moyen le plus aisé de faire son chemin dans le monde.

Quatre mois s'étoient déja passés depuis que Francœur avoit été arrêté, & ses affaires commençoient à prendre une tournure favorable. Mais son entreprise contre Wild l'avoit rendu odieux, tant il est dangereux de s'attaquer à un grand homme. Quelques-uns de ses voisins, & sur-tout ceux de la même profession, sans doute par horreur pour un procédé aussi injuste, s'étoient chargés du soin charitable de publier, & même d'aggraver son ingratitude. Pénétrés d'indignation, ils ne se faisoient aucun scrupule d'ajouter aux circonstances, & de supposer que Wild avoit rendu à ce pauvre marchand une infinité de services essentiels, qui n'avoient jamais eu lieu, & dont pourtant ils prétendoient avoir été témoins. Pour Francœur, loin d'être ému de tous ces bruits scandaleux, il trouvoit sa consolation dans le témoignage de sa conscience, & se flattoit que le tems, cet ami fidele de la vérité & de la justice, feroit enfin éclater son innocence.



CHAPITRE XI.

Projet si profondément pensé, qu'il feroit honte à tous les Politiques de notre tems. Digression & sous-digression.

WILD sentit alors redoubler la haine qu'il avoit déja contre Francœur. Outré de l'injure qu'il venoit d'en recevoir, car il regardoit ce procédé comme une injure, & ne se doutoit pas même qu'il méritât rien de semblable, il résolut de mettre tout en œuvre pour perdre un homme dont il n'entendoit prononcer le nom qu'avec horreur. Un projet qu'il imagina, lui fit espérer de parvenir à ses fins, &, ce qui le touchoit encore davantage, d'y parvenir par les moyens mêmes que Francœur avoit employés contre lui. Il ne s'agissoit de rien moins que d'accuser cet infortuné d'avoir fait évader lui-même sa femme avec ses effets les plus précieux, dans le dessein criminel de frustrer ses créanciers de ce qui leur appartenoit.

Il ne lui restoit plus qu'à choisir la personne, ou l'instrument dont il vouloit se servir, dans une affaire aussi délicate. Car il y a bien de la différence entre le théâtre du monde & celui de Drury-lane (1). Sur-

[1] Théâtre de Londres.

celui-ci le Héros, ou le principal personnage, est presque continuellement sous nos yeux; tandis que les Acteurs du second ordre ne paroissent gueres plus d'une fois ou deux pendant toute la piece: sur celui-là le Héros, ou le grand Homme, est toujours derriere la toile, ne se montre que rarement ou jamais, n'agit que par les autres, & ne fait rien en personne. En effet, son rôle dans cette grande tragédie, ressemble assez à celui d'un souffleur. Ces figures brillantes qui paroissent si magnifiquement sur la scene, ne parlent que d'après lui, & lui doivent tous leurs mouvemens. Un jeu de Marionnettes rendra peut-être notre pensée plus sensible; dans ce jeu, c'est le maître, c'est-à-dire, le grand homme, qui fait tout. C'est lui qui fait agir & danser les Marionnettes, d'une maniere conforme au sujet qu'elles représentent; mais il se dérobe sagement à nos regards: s'il se montroit, le jeu finiroit. Ce n'est pas qu'on ne sache que les Marionnettes ne sont que des morceaux de bois, dont il est le moteur; mais on n'est pas fâché de se prêter à l'illusion: on donne à ces petites machines les mêmes noms que le maître leur a donnés, & on attribue à chacune d'elles le caractere qu'il a plu à ce grand homme de lui assigner, ou plutôt qu'il a trouvé le secret de lui faire imiter.

Il n'est pas, mon cher Lecteur, que vous

ayiez assez peu d'usage du monde, pour n'avoir jamais vu quelques-unes de ces Marionnettes qui représentent si souvent sur ce grand théâtre. Mais quand même vous passeriez vos jours dans la Province la plus reculée de cet Empire, & par conséquent la moins fréquentée par les grands hommes, il ne seroit gueres possible que vous n'eussiez assisté quelquefois aux farces qui se jouent tous les jours dans les moindres villages, & que vous n'eussiez remarqué, pendant la représentation, un certain air de grandeur dans le maintien de l'Acteur, & je ne sais quoi de grâve dans celui du spectateur. Or, il faudroit avoir bien mauvaise opinion des hommes, pour imaginer qu'ils fussent trompés aussi souvent qu'ils le paroissent. Il est évident qu'ils sont dans la même situation que ceux qui lisent un Roman; que, quelque persuadés qu'ils soient que tout ce qui se passe n'est qu'une fable qui n'a rien de réel, ils aiment à se faire illusion, & que, tandis que les uns s'en amusent, les autres y trouvent leur compte, & en profitent : mais finissons cette seconde digression, & revenons à la premiere.

Un grand homme doit agir par les autres; il doit, comme nous l'avons déja dit, employer leurs mains à l'exécution de ses projets, & se tenir derriere le rideau, autant qu'il lui est possible. Il est vrai qu'autrefois deux grands hommes, dont les noms seront

à jamais célebres dans l'hiſtoire, ont paru en perſonne ſur le théâtre; & que, pour le divertiſſement des ſpectateurs, ils ſe ſont portés, l'un contre l'autre, aux dernieres extrémités : mais on ne nous donne ce trait que comme un excès à éviter, & non pas comme un exemple à ſuivre. C'eſt un événement à mettre au nombre de ceux qui prouvent la certitude de ces maximes :

Nemo mortalium omnibus horis ſapit.
Ira furor brevis eſt, &c.



CHAPITRE XII.

Eloge des Commiſſaires de Quartier, &c. Nouvelles extravagances de Friendly.

Nous n'avons que trop interrompu notre hiſtoire; il eſt tems d'en reprendre le fil. Fireblood fut celui que choiſit Wild dans cette occaſion; il avoit déja éprouvé les talens de ce jeune homme pour affirmer le parjure le mieux conditionné. Il l'alla trouver, & lui propoſa ſon deſſein; ils convinrent enſemble de tout ce qu'il y avoit à faire, & fabriquerent bientôt une accuſation, qui, ayant été communiquée au plus impitoyable des créanciers de Francœur, fut par lui déférée au Magiſtrat, & confirmée par le ſerment de Fireblood. Le Juge rendit ſur le champ une Sentence, par laquelle il ordonnoit que ce Marchand ſeroit ſaiſi au corps & conduit en ſa préſence.

Lorſque les Officiers de Juſtice entrerent dans ſa chambre, ils le trouverent qui s'amuſoit bourgeoiſement avec ſes enfans; la plus jeune de ſes filles étoit aſſiſe ſur ſes genoux, & l'autre jouoit auprès de lui avec Friendly. Le Commiſſaire, d'ailleurs aſſez bon homme, mais auſſi ſévère qu'il le falloit dans l'exercice de ſa Charge, inſtruiſit

Francœur des motifs de sa visite, & lui ordonna, en jurant comme un Renégat, de le suivre sans replique, & de laisser là ces petits bâtards : car je puis bien, disoit-il, les regarder comme tels, puisque, le pere étant pendu, les enfans deviendront l'héritage de la Paroisse, qui se chargera par charité de leur subsistance.

Francœur fut extrêmement surpris, en apprenant qu'il étoit arrêté pour crime capital; mais son étonnement n'étoit rien en comparaison de la douleur de Friendly. La petite fille, lorsqu'elle vit le Commissaire se saisir de son pere, quitta le jeu, accourut à lui, & fondant en larmes; non, non, s'écria-t-elle, vous ne ferez point de mal à mon pauvre papa. Un des satellites voulut arracher rudement l'autre enfant qu'il tenoit sur ses genoux; mais Francœur se levant tout-à-coup, & prenant ce maraud au collet, le poussa si violemment contre la muraille, qu'il manqua de lui faire sauter la cervelle.

Le Commissaire, qui étoit de ces génies héroïques, qui insultent brâvement les gens dans leur adversité, ne manquoit pourtant pas de bon sens, & son zele pour la justice étoit réglé par la prudence. Dès qu'il vit comment on traitoit son camarade, il crut devoir en user d'une maniere plus polie, & pria civilement M. Francœur de vouloir bien le suivre, en ajoutant qu'il étoit Offi-

cier, & qu'il ne pouvoit s'empêcher d'exécuter la Sentence dont il étoit porteur ; qu'il prenoit toute la part possible à son malheur, & qu'il espéroit que dans peu il en seroit délivré. Francœur répondit qu'il se soumettoit sans murmurer aux loix, & qu'il le suivroit par-tout où il avoit ordre de le conduire. Alors il embrassa ses enfans, & les recommanda aux soins de Friendly. Celui-ci promit de les mettre en sûreté, & de revenir ensuite l'accompagner devant le Juge, dont le Commissaire lui apprit le nom & la demeure.

Friendly arriva chez le Magistrat dans le moment qu'il venoit de signer la Sentence d'emprisonnement contre son ami. La déposition de Fireblood paroissoit si claire & si formelle, le Juge étoit si irrité contre Francœur, & si convaincu de son crime, qu'il n'avoit pas même voulu lui permettre de dire un seul mot pour sa défense.

Le Lecteur sera peut-être moins disposé à blâmer une pareille conduite, quand il saura combien étoit grâve l'accusation qu'on intentoit contre ce malheureux. Le témoin déposoit qu'il avoit été lui-même employé par Francœur pour porter à sa femme, par l'entremise de Wild, l'ordre d'enlever les effets ; qu'il s'étoit trouvé, avec Wild & Madame Francœur, dans l'hôtellerie où ils avoient pris un carrosse pour Harwich ; & qu'en cet endroit, elle lui avoit fait voir la

caſſette de pierreries, en le priant de dire à ſon mari qu'elle avoit ponctuellement exécuté ſes ordres.

Friendly, voyant que le Juge étoit inexorable, que tout ce qu'il pouvoit dire n'avoit aucun effet, & que le pauvre Francœur alloit être impitoyablement conduit à Newgate, ſe fit un devoir de ne pas l'abandonner dans cette nouvelle diſgrace. Dès qu'ils furent arrivés à la priſon, le Geolier voulut confondre Francœur avec les plus vils criminels; mais Friendly l'en empêcha, en lui donnant le ſeul ſchelling qu'il eut dans ſa poche pour procurer à ſon ami une place un peu plus honnête.

Ils paſſerent enſemble toute la journée; & ſur le ſoir le priſonnier congédia ſon apprentif, en le conjurant de ne pas trop s'affliger ſur ſon ſort. Je ne ſais, lui diſoit-il, juſqu'à quand Dieu permettra que triomphe la malice de mes ennemis; mais, quelques grandes que ſoient mes ſouffrances, j'eſpere qu'un jour mon innocence ſera récompenſée. Au reſte, s'il m'arrivoit quelque accident funeſte (car celui qui ſe trouve, comme moi, entre les mains des parjures, peut s'attendre à tout ce qu'il y a de pire,) ſoyez, je vous prie, mon cher ami, le pere de mes pauvres enfans. Il ne put achever ces mots ſans répandre des larmes. Friendly le ſupplia de n'avoir aucune appréhenſion, & l'aſſura qu'il alloit s'employer tout en-

tier à son service; qu'il ne désespéroit pas de ruiner tous les complots perfides qu'on pourroit tramer contre lui, & de le faire paroître aussi innocent aux yeux de tout le monde, qu'il l'étoit dans son esprit.

Nous ne saurions nous dispenser de rapporter une circonstance qui paroîtra peut-être incroyable à nos Lecteurs. C'est que, malgré le caractere bienfaisant de Francœur, malgré sa conduite sage & modérée, l'histoire de la banqueroute frauduleuse avoit si peu surpris ses voisins, que plusieurs d'entr'eux déclarerent hautement qu'ils s'y étoient bien attendus. Les uns étoient persuadés qu'il étoit fort en état de payer ses dettes s'il le vouloit; les autres assuroient qu'il y avoit long-tems, que, dans leur commerce avec Francœur, ils s'étoient apperçus de choses qui leur avoient donné de violens soupçons sur son compte. Mais ce qu'il y eut de plus original; c'est que ceux qui, pour la plupart, l'avoient autrefois blâmé comme un imbécille qui ne prenoit aucun soin de ses affaires, le regardoient alors, avec autant de raison sans doute, comme le fripon le plus délié qu'il y eût au monde.

CHAPITRE XIII.

Faits particuliers concernant Fireblood. Accident qui ne sauroit manquer d'intéresser le Lecteur pour une des Demoiselles Snap.

MALGRÉ tous les mauvais propos que l'on tenoit contre lui, & en dépit de ses malheurs, Francœur jouïssoit, dans sa prison, de la tranquillité la plus parfaite; tandis que notre Héros, dédaignant apparemment toute espece de repos, passoit les nuits sans dormir. Agité de mille inquiétudes, il craignoit sans cesse que Madame Francœur ne revînt avant qu'il eût exécuté son plan, ou que Fireblood ne fût tenté de le trahir. Il n'avoit pourtant d'autre motif de soupçonner sa fidélité, sinon qu'il le regardoit comme un coquin avéré; ou, ce qui revient au même, comme un grand homme en tout genre. Cependant Wild ne s'étoit pas tout-à-fait trompé dans ses conjectures; ce jeune homme avoit eu effectivement quelque tentation, & s'occupoit actuellement à examiner si par hasard il ne pourroit pas se vendre à la partie adverse, pour en tirer quelque avantage, parce que jusqu'alors Wild ne lui avoit pas fait le moindre présent: mais notre Héros le devina, le prévint, &

lui donna dès le lendemain les espérances les plus flatteuses. Fireblood crut qu'il avoit affaire à l'homme du monde le plus généreux; il en fut extrêmement satisfait, & fit à Wild tant de protestations de fidélité, qu'il ne tint qu'à lui d'être convaincu de l'injustice de ses soupçons.

Il arriva dans le même tems un accident, qui, à la vérité, n'intéressoit pas directement notre Héros, mais que nous ne pouvons cependant nous empêcher de rapporter, parce qu'il causa une étrange confusion dans sa famille, aussi-bien que dans celle de M. Snap. C'étoit un malheur d'autant plus cruel, qu'il tomboit sur des gens d'honneur, & dont le sang s'étoit toujours conservé dans la pureté la moins équivoque : c'étoit une injure irréparable, une tache qui ne pouvoit jamais s'effacer, un mal auquel il n'y avoit point de remede. Enfin, mon cher Lecteur, Mademoiselle Théodosie Snap s'étoit heureusement délivrée d'un enfant mâle, fruit du commerce galant que cette aimable personne avoit eu avec le Comte La Ruse.

M. Wild & sa femme étoient à déjeûner, lorsque M. Snap vint avec toutes les marques du désespoir leur annoncer cette triste nouvelle. Notre Héros, qui, comme nous l'avons déjà dit, avoit le meilleur cœur du monde, quand sa dignité & son intérêt n'étoient pas compromis, au-lieu d'outrager

ſa belle-ſœur, ſe mit à ſourire, & ſe contenta de demander, d'un ton goguenard, quel étoit le pere de l'enfant ?

La conduite de Lettice fut bien différente; le récit de M. Snap la mit en fureur: elle jetta les hauts cris, & s'emporta contre ſa ſœur, dans les termes les plus injurieux. Sa mauvaiſe humeur éclata enſuite contre ſon mari, elle le reprit aigrement de la maniere badine dont il avoit pris un accident ſi funeſte; & s'écria, en gémiſſant, qu'il étoit indigne de l'avantage qu'il avoit eu d'entrer dans une famille ſi ſage, & ſi délicate ſur le chapitre de l'honneur; qu'une plaiſanterie de cette eſpece outrageoit ſa vertu; & que quand il n'auroit épouſé qu'une petite bourgeoiſe, il ne pourroit agir avec plus d'indécence. Enfin elle s'adreſſa à ſon pere, le ſupplia de faire juſtice de cette effrontée, en la chaſſant comme elle le méritoit; & lui proteſta, que, s'il en uſoit autrement, elle ne remettroit plus les pieds chez lui, bien déterminée à ne jamais ſe trouver dans le même endroit avec une gourgandine, qu'elle déteſtoit d'autant plus, (ce qui étoit peut-être vrai,) qu'elle étoit ſa propre ſœur.

L'amour de cette chaſte héroïne pour la vertu étoit ſi véhément, & même ſi furieux, qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à pardonner un ſeul faux pas, (car Théodoſie n'en avoit jamais fait qu'un,) à ſa

fœur, à une fœur qui l'aimoit tendrement; & à qui elle avoit mille obligations.

Peut-être, néanmoins, que la févérité de M. Snap fe feroit un peu ralentie, fi les Officiers de la Paroiffe ne fe fuffent extrêmement preffés dans cette occafion, en conduifant cette malheureufe fille dans un lieu dont nous tairons le nom en confidération de M. Snap, & pour l'honneur de fon gendre. Là, on lui fit expier fon crime, de maniere à exciter la compaffion. Les châtimens qu'elle y fouffrit, furent tels que notre Lecteur, fur-tout s'il n'eft pas du fexe féminin, les auroit trouvé beaucoup trop rigoureux, pour une faute qui, n'en déplaife à la chafte Lettice, & à toutes les Dames qui, comme elle, font profeffion d'une vertu rigide, devroit être moins puniffable dans la femme qui la commet, que dans l'homme qui la lui fait commettre.

Cependant notre Héros prouvoit évidemment, par fon exemple, que la grandeur humaine & le bonheur ne font pas toujours inféparables: il étoit continuellement dans les plus vives allarmes. La frayeur, la crainte, la jaloufie l'affiégeoient de toutes parts; dès qu'il voyoit quelqu'un s'approcher de lui, il mouroit de peur qu'il ne portât un poignard pour lui percer le cœur, ou une paire de cifeaux pour lui couper la bourfe. Quant à fa troupe, il étoit intimément convaincu, que, parmi

tous ceux qui la compofoient, il n'y en avoit pas un feul, qui, pour cinq fous, ne fût prêt à le conduire au gibet. Ces idées cruelles troubloient fon repos, & le forçoient de fe tenir continuellement fur fes gardes, pour détourner ou pour prévenir les complots dont il fe croyoit à tout moment menacé. Situation vraiment déplorable, & que la feule ambition peut faire envifager fans frémir.



CHAPITRE XIV.

Discours éloquent & digne de remarque. Conduite peu naturelle d'un des compagnons de Wild.

IL y avoit, dans la troupe, un drôle nommé Blueskin : c'étoit de ces gens qui font trafic de bêtes mortes, en un mot, ce qu'on appelle communément un boucher. Ce Gentilhomme avoit deux qualités qui constituent le grand homme; un courage intrépide, & un mépris absolu pour les distinctions ridicules *du tien & du mien*. Les moyens ordinaires de transférer la propriété des choses par le commerce & l'industrie, lui étoient odieux. Il résolut donc de quitter sa profession, & ayant fait connoissance avec quelques-uns des compagnons de Wild, ce Héros lui donna des armes, & l'enrôla dans sa troupe. Il s'y conduisit pendant quelque tems avec beaucoup de régularité & de décence, & se soumit à ne recevoir, dans le butin, que la portion que le chef vouloit bien lui accorder. Mais cette dépendance convenoit peu à son caractere; car nous aurions dû ajouter qu'il avoit encore une qualité vraiment héroïque : l'ambition étoit sa passion dominante. Il avoit un jour dérobé une

montre

montre d'or. Wild ayant appris, par les papiers publics, qu'on promettoit à celui qui la rendroit une récompense considérable, la demanda à notre Gentilhomme, qui la lui refusa constamment.

Comment! M. Blueskin, lui dit Wild, vous ne voulez pas rendre cette montre? Non, M. Wild, répondit-il; je l'ai prise, & je prétends la garder, ou du moins en disposer moi-même, & mettre dans ma poche l'argent que j'en retirerai. Vous n'aurez pas le front, réprit Wild, de prétendre que vous ayiez sur cet effet quelque droit de proprieté? Si j'ai, ou si je n'ai pas quelque droit sur cette montre, repliqua Blueskin, je n'en fais rien; mais, ce dont je suis sûr, vous n'y en avez aucun. Je vais vous faire voir, s'écria l'autre, que j'y ai un droit absolu, & cela, par les loix de notre compagnie dont je suis évidemment le chef. J'ignore, reprit Bluesskin, qui vous a mis à notre tête; mais ceux qui vous ont conféré cette dignité, ne l'ont assurément fait que pour leur intérêt, & afin que vous puissiez les diriger dans leurs vols, leur indiquer le plus riche butin, prévenir les surprises, suborner des témoins, & contribuer ainsi à leur profit & à leur sûreté, & non pas pour faire tourner à votre avantage particulier leurs travaux & les dangers auxquels ils s'exposent. Vous vous êtes trompé, Mon-

ſieur, répondit Wild : vous parlez ſans doute d'une ſociété légitime, dans laquelle le Magiſtrat, toujours choiſi pour le bien public, ne doit uſer de l'autorité ſouveraine, que pour concourir par ſes talens ſupérieurs à la proſpérité de ſes concitoyens, & jamais pour ſacrifier leurs biens à ſa cupidité, à ſes plaiſirs, ou à ſes caprices. Mais dans une ſociété telle que la nôtre, il en eſt tout autrement : car enfin, qui voudroit être à la tête d'une pareille troupe, à moins que ce ne fût pour ſon propre intérêt ? Vous n'ignorez pas, que, ſans un chef, vous ne ſauriez ſubſiſter, & que le ſeul moyen pour une troupe d'empêcher ſa ruine prochaine, eſt de ſe faire un Chef, & de lui obéïr avec exactitude. Il vous eſt infiniment plus avantageux de vous contenter d'un profit médiocre & d'en jouïr en ſûreté, par mes ſoins & ma vigilance, que de tout envahir, en vous expoſant à des périls que vous ne ſauriez éviter ſans ma protection. Après tout, Monſieur, vous n'avez point à vous plaindre de votre ſort. Je vous ai comblé de mes faveurs, témoin ce ruban que vous portez à votre chapeau, & par le moyen duquel je vous ai fait Capitaine .... Allons, mon cher Capitaine, laiſſez-vous flèchir, je vous en ſupplie, rendez-moi cette montre. Que le Diable emporte vos cajoleries, répondit Blueskin. Croyez-vous donc que

je ne m'eſtime pas plus qu'un bout de ruban, qui ne vaut pas ſix ſols ? Quoi ! vous imaginez que je me regarde comme Capitaine, parce que vous, qui n'avez aucun pouvoir, que je ſache, avez jugé à propos de m'appeler ainſi. Le nom de Capitaine n'eſt qu'une ombre : les diſtinctions & le ſalaire en ſont la ſubſtance. Or, je ne ſuis pas homme à prendre l'ombre pour la réalité ; je renonce à ce vain titre, & le premier, qui, pour me flatter, me donnera un pareil nom, je vous aſſure que je l'aſſommerai...Jamais homme n'a parlé d'une maniere moins raiſonnable, dit Wild : n'êtes-vous pas conſidéré par toute la troupe comme Capitaine, depuis que je vous en ai donné le titre ? mais, dites-vous, ce n'eſt-là qu'une ombre, & vous aſſommerez celui qui, pour vous inſulter, vous appellera Capitaine. C'eſt comme ſi quelqu'un s'aviſoit de dire à un Miniſtre d'Etat : Monſieur, vous ne m'avez donné qu'une ombre. Le ruban dont vous m'avez décoré marque que je me ſuis ſignalé par de grandes actions pour l'avantage & la gloire de ma Patrie, ou que du moins je ſuis deſcendu de gens qui ſe ſont autrefois illuſtrés en ce genre. Je ſais que perſonnellement je ne ſuis qu'un faquin, & que mes ancêtres prétendus ne valoient pas mieux que moi ; ainſi je ſuis bien déterminé à étrangler quiconque s'aviſera de m'ap-

vuidé une énorme bouteille de punch, lorſqu'un commiſſaire, accompagné de Wild & d'une nombreuſe eſcorte, entra dans la ſalle, & ſe ſaiſit de Blueskin, que ſes camarades, dès qu'ils apperçurent notre Héros, n'oſerent pas même tenter de ſecourir. On le fouilla, & la montre fut trouvée ſur lui; cette preuve, jointe à la dépoſition de Wild, fut plus que ſuffiſante pour faire conduire ce grand homme à Newgate.

Le ſoir, Wild & ceux qui avoient paſſé l'après-midi à boire avec Blueskin, ſe raſſemblerent dans le même cabaret. Soumis & reſpectueux en préſence de leur chef, ils ne parlerent de Blueskin qu'avec mépris, & traiterent ce malheureux auſſi mal qu'ils avoient traité auparavant notre Héros. Ils répéterent les mêmes imprécations, en changeant ſeulement le nom de Wild en celui de Blueskin, & convinrent unanimément que la montre ayant été trouvée dans ſa poche, un pareil traitement, quelque cruel qu'il pût paroître, n'étoit que la juſte punition de ſa déſobéiſſance & de ſa révolte.

C'eſt ainſi que ce grand homme, par un coup hardi & exécuté dans le moment, (car dès que Blueskin l'eût quitté, il s'étoit tranſporté chez le Juge,) appaiſa une

des plus dangereuſes conſpirations qui ſe fût jamais élevée dans une troupe, & qui, s'il l'eût laiſſée ſubſiſter ſeulement juſqu'au lendemain, ſe ſeroit infailliblement terminée par ſon entiere deſtruction, tant il eſt néceſſaire que les grands hommes & les fripons ſe tiennent éternellement ſur leurs gardes, & qu'ils ſoient expéditifs dans l'exécution de leurs projets; puiſqu'il n'y a que les honnêtes gens, tout au plus, qui puiſſent ſe permettre quelque négligence, ou quelque repos.

Le fidele Achate, Fireblood, avoit aſſiſté à ces deux aſſemblées. Il avoit concouru avec ſes compagnons à outrager ſon ami, &, comme eux, il avoit imaginé ſa perte. Cependant, dès qu'il vit que tout étoit manqué, & que le complot ne pouvoit plus avoir lieu, il reprit toute ſon intégrité, & en donna une preuve bien réelle, en informant Wild des meſures qu'on avoit priſes contre lui. Il ajouta qu'il n'avoit fait ſemblant d'embraſſer leur parti que pour être en état de les trahir. Mais tout ce qu'il diſoit alors (comme il l'avoua dans la ſuite ſur ſon lit de mort, c'eſt-à-dire, lorſqu'il étoit ſur le point d'être pendu,) n'étoit qu'une feinte; & dans cette circonſtance il avoit été auſſi ſincérement oppoſé à Wild, & l'avoit inſulté d'auſſi bon cœur, qu'aucun autre de ſes compagnons.

Notre Héros néanmoins le pria de garder le secret sur cet article : car, selon lui, puisqu'ils avoient reconnu leurs erreurs, & qu'ils s'en étoient répentis, on ne pouvoit rien faire de plus noble que de les leur pardonner. Mais, quoique Wild prétendît modestement attribuer cette conduite à sa douceur naturelle, elle avoit un principe beaucoup plus relevé & plus politique : il sentoit combien il seroit dangereux de vouloir punir un si grand nombre de coupables ; d'ailleurs, il se flattoit que la crainte les retiendroit dans le devoir : au reste, Fireblood ne lui avoit rien appris que ce qu'il savoit déja ; que tous ces Messieurs étoient de parfaits fripons, qu'il falloit gouverner par la terreur, & auxquels il ne devoit jamais accorder plus de confiance qu'il n'étoit absolument nécessaire ; qu'il devoit par conséquent veiller sur eux avec la plus grande circonspection; car disoit-il sagement, il en est d'un coquin, comme de la poudre à canon, dont on ne doit se servir qu'avec beaucoup de précaution, de peur qu'elle n'éclate contre celui-même qui la met en œuvre.

Notre Lecteur trouvera bon, s'il lui plaît, que nous allions faire actuellement un tour à Newgate, par ce que c'est-là que nos Héros, pour la plupart, se hâtent à l'envi de se rendre. Ce château est peut-

être pour un grand homme, quel qu'il ſoit, la demeure la plus ſéante & la plus convenable. Comme ce ſera le théatre où ſe paſſera le reſte de notre hiſtoire, nous n'ouvrirons la ſcène que dans un nouveau Livre, & nous profiterons de l'occaſion pour terminer celui-ci.



LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

Sentiment du Chapelain de Newgate. Maximes dignes d'être écrites en lettres d'or. Extravagance de Friendly. Accident épouvantable.

FRANCOEUR ne fut pas longtems à Newgate, sans que ses fréquentes conversations avec ses enfans, & d'autres marques de bon cœur qui paroissoient dans ses actions & dans ses discours, le fissent regarder comme l'être le plus simple qu'il y eût dans l'Univers. Le Chapelain lui-même, homme d'esprit & de mérite, disoit ouvertement que c'étoit, à la vérité, un maudit coquin; mais qu'il s'en falloit bien que ce ne fût un grand sorcier.

Cet honnête Ecclésiastique n'avoit pu lui pardonner un mot qui lui étoit échappé dans la conversation, sur le salut de ceux qui pourroient se trouver dans le cas de l'ignorance invincible : ce qu'il dit à ce sujet, & que nous ne prétendons pas justifier, avoit enflammé le zèle du ministre, au point de l'assurer très-positivement qu'a-

vec de pareils ſentimens, il n'étoit pas poſſible qu'il fût ſauvé lui-même.

Mais ces petites taches dans le caractère de Francœur, ne firent jamais aſſez d'impreſſion ſur Friendly pour le porter à abandonner ſon maître. Il paſſoit avec lui tous les momens qu'il n'employoit pas à ſolliciter ſon affaire, & à chercher des témoins qui lui fuſſent favorables lors de ſon jugement. Ce jeune homme étoit ſa ſeule conſolation, après le témoignage de ſa conſcience & les récompenſes qu'il eſpéroit au-delà du tombeau : car la vue de ſes enfans étoit pour lui un de ces plaiſirs inſidieux auxquels les malades ſe livrent ſouvent pour leur malheur, & qui flattent & irritent en même tems leurs maux.

Friendly étoit un jour préſent, lorſque Francœur, les larmes aux yeux, embraſſoit ſa fille aînée, & déploroit le ſort auquel il craignoit qu'elle ne fût expoſée après ſa mort ; il en fut attendri, & ne put s'empêcher de lui parler en ces termes.

J'admire, ô le plus excellent des hommes, la grandeur d'ame que vous faites paroître dans vos infortunes, & la fermeté avec laquelle vous enviſagez la mort : le ſeul chagrin que vous ayez, regarde vos enfans ; vous craignez de les laiſſer à l'abandon & dans la miſère. Je me flatte que vos craintes ſont mal fondées ; mais quel que ſoit l'événement, j'oſe vous aſ-

ſurer que rien ne ſauroit me cauſer plus de ſatisfaction, que de contribuer à diminuer ou à diſſiper entiérement des inquiétudes dont le motif eſt ſi reſpectable : ſoyez perſuadé que, ſi vous daignez m'honorer de votre confiance, j'employerai avec joie toute ma petite fortune, telle que vous la connoiſſez, à ſoutenir votre famille. Si, (ce qu'à Dieu ne plaiſe,) il vous arrivoit quelque malheur avant que vous euſſiez pourvu d'une maniere plus ſolide à la ſûreté de vos enfans, je ſerai leur pere, je ferai pour eux tout ce qu'exige de moi vos bienfaits & ma reconnoiſſance : j'aurai ſoin de la plus jeune de vos filles ; & pour l'aînée, cette enfant aimable, je vous la demande pour être un jour ma femme ; je la recevrai de votre main, & je vous promets, que, dès qu'elle ſera en âge d'être mariée, je l'épouſerai.

Francœur, tranſporté de joie, ſe jetta à ſon cou, l'embraſſa tendrement, & lui proteſta que, par un ſeul mot, il venoit de calmer tous ſes chagrins.

O ! Friendly, s'écria-t-il, je n'ai plus qu'une ſeule inquiétude, & c'eſt pour la meilleure des femmes. Je ne me pardonnerai jamais d'avoir oſé la ſoupçonner. O ! mon ami ! vous l'avez connue preſque auſſi bien que moi. Quelle ame ! quelle douceur de mœurs ! quel caractère ! elle avoit ſeule toutes les perfections que la

nature a diſtribuées à tout ſon ſexe, & jamais perſonne n'a poſſédé une ſeule vertu auſſi éminemment qu'elle les poſſédoit toutes. Comment ſupporter la perte d'une telle femme ? comment ſupporter l'idée des maux que ce ſcélérat peut lui avoir cauſés, & dont la mort eſt peut-être le moindre ?... Friendly l'interrompit adroitement, dès qu'il en trouva l'occaſion, & fit tous ſes efforts pour le conſoler, en lui remettant ſous les yeux tous les motifs qui pouvoient lui faire eſpérer de la revoir un jour.

Une pareille conduite, qui marquoit dans ce jeune homme une amitié ſi vraie & ſi peu commune, le fit bientôt paſſer pour un nigaud auſſi groſſier & auſſi ſimple que ſon maître. En effet, ils étoient tous deux l'objet des plaiſanteries, des quolibets, & même des mépris de tout ce qu'il y avoit de plus ſpirituel & de mieux élevé dans la priſon.

Cependant les ſeſſions ſe tinrent : le Bill d'accuſation contre Francœur ayant été produit, il fut cité en jugement, & comme les circonſtances du fait confirmoient la dépoſition de Fireblood, & celle de Wild, qui (par parentheſe) feignit beaucoup de répugnance, quand il fut confronté à ſon ancien ami ; les Juges, malgré tout ce que purent alléguer Friendly & une vieille ſervante, qui étoit attachée depuis longtems

à cet infortuné, prononcerent que le prisonnier étoit coupable.

Le projet de Wild étoit rempli, la suite devoit immanquablement répondre à ses vues, puisque Francœur, sans appui & sans ressource, étoit convaincu d'avoir violé une loi, dont les infracteurs ne pouvoient jamais espérer aucune rémission.

La catastrophe à laquelle il avoit conduit ce pauvre marchand, étoit un effort si prodigieux de magnanimité, qu'il est à présumer que la fortune devint elle-même jalouse de son propre ouvrage; mais, soit par jalousie, soit par inconstance, soit par un certain caprice trop ordinaire aux Dames, qui placent souvent leurs favoris au faîte des grandeurs, uniquement

Ut lapsu graviore ruant,

afin que leur chûte soit plus lourde, il est certain qu'elle commença dès-lors à méditer contre lui quelque malice. Il sembloit que Wild fût parvenu à ce point où se sont élevés tous les héros de son espece, & que la fortune ne leur a jamais permis de passer. On pourroit peut-être ajouter que tout grand homme paroît destiné à ne remplir, en ce monde, qu'une certaine mesure de méchanceté & d'injustice, & que, quand cette mesure est une fois comblée, la fortune ne fait pas plus de cas d'un heros,

qu'on n'en fait d'un ver dont on a filé la ſoie : elle ceſſe alors de le ſoutenir, & l'abandonne à ſon malheureux ſort.

Blueſkin ayant été ce jour-là même convaincu de vol ſur le témoignage de Wild, prit fort mal un traitement ſi rigoureux, quoiqu'il ſe le fût attiré, & qu'il eût forcé ſon compagnon d'en venir à cette extrêmité. Comme il étoit auprès de lui avec cet air aſſuré, que les grands hommes affectent quelquefois mal-à-propos en préſence de ceux qu'ils ont réduits au déſeſpoir, Blueſkin tirant un couteau le lui plongea dans le ſein avec tant de violence, qu'on le crut mort. En effet, ſi la fortune, moins par amour pour Wild, que parce qu'elle avoit ſur lui d'autres vues, n'eût détourné le coup, c'en étoit fait, il auroit été la victime de ſon imprudence.

Rien, ſelon Wild, n'étoit plus injuſte que cette incartade de Blueſkin, puiſque ſi ce maraud ſe fût contenté de voler ſans vouloir retenir le butin, il auroit pu vivre tranquillement dans la troupe, & n'auroit jamais été expoſé à la moindre accuſation. Quoi qu'il en ſoit, le couteau n'ayant fait que gliſſer ſur les inteſtins, avoit ſeulement pénétré dans la cavité du ventre, & cauſé à notre héros une hémorrhagie conſidérable ; mais il en fut quitte pour un peu

de foibleſſe, & bientôt après il fut parfaitement guéri.

Cet accident eut dans la ſuite de plus fâcheuſes conſéquences ; car, comme il eſt peu de grands hommes (ſi pourtant vous en exceptez quelques Princes deſpotiques) qui s'amuſent à couper la trame de la vie humaine, uniquement par gentilleſſe, & pour paſſer le tems ; comme au contraire ils n'en viennent à ce point, que pour ſe procurer quelqu'avantage, ou pour ſe venger de quelqu'injure ; des gens curieux, qui ne trouvoient pas le premier de ces motifs vraiſemblable dans la circonſtance préſente, s'aviſerent d'examiner ſi par haſard le ſecond n'étoit pas le véritable. Les projets des Wild, quelques grands qu'ils fuſſent, leur parurent tout-à-fait ſemblables à ceux de beaucoup d'autres grands hommes, & plutôt imaginés pour la gloire perſonnelle du héros, que pour le bien général de la ſociété ; en conſéquence, ceux qui crurent qu'il étoit particuliérement de leur devoir d'arrêter les progrès de cet homme illuſtre, commencerent à former des deſſeins contre lui.

Un Juge, entr'autres, ennemi déclaré de cette eſpèce de grandeur, tendit à Wild un piége où il ne manqua pas de tomber. Il fit inſérer dans un acte du parlement

une loi qui portoit peine de mort contre tout chevalier d'industrie qui voleroit *par Procureur*, & en employant des mains étrangères. Cette loi avoit été si positivement établie pour la destruction du *friponisme*, qu'il fut impossible à notre héros de l'éluder.



CHAPITRE II.

Avis sur l'ingratitude du peuple. Arrivée de M. Wild dans le château. Evénémens qui ne se trouvent dans aucune autre histoire.

Si nous en avions le tems, nous ferions ici une digression sur l'ingratitude dont tous les gouvernemens libres se rendent ordinairement coupables à l'égard des plus grands hommes. Tandis que ces personnages illustres ne cherchent que le bien public, en travaillant à leur propre grandeur, qui intéresse si vivement tout le corps de la société; on les a vus mille fois sacrifiés inhumainement par ceux mêmes dont ils avoient augmenté la gloire, & cela par un zèle outré pour une misère, qu'ils nommoient *liberté*, pour laquelle on a toujours remarqué que les grands hommes ont beaucoup d'antipathie.

La loi dont nous avons parlé venoit d'être publiée, lorsque M. Wild, après avoir reçu d'un des membres de la troupe un bijou assez considérable, le remit au propriétaire, en exigeant de lui un prix qui en égaloit presque la valeur. Le propriétaire ingrat rendit plainte, & le héros fut surpris dans sa maison, accablé par le nombre,

traîné devant le Juge, & envoyé par lui dans ce château, que nous ne voulons pas nommer trop souvent, quelque convenable qu'il soit à la grandeur, & dans lequel le hasard avoit alors rassemblé plusieurs grands hommes.

Le gouverneur, ou plutôt le géolier de ce château, étoit une ancienne connoissance de Wild, & même son ami intime. Notre héros fut charmé d'avoir affaire à lui ; il s'attendoit à en recevoir le meilleur accueil & le traitement le plus favorable : il espéroit même en obtenir sa liberté, s'il jugeoit à propos de la lui demander. Il s'étoit trompé, son vieil ami le méconnut, refusa de le voir, chargea son lieutenant de le traiter à la rigueur, & d'exiger pour son logement un prix aussi excessif que s'il eût été quelque riche gentilhomme accusé de meurtre, ou qu'il y eût des ordres particuliers d'en user à son égard avec toute la dureté imaginable.

Il faut convenir d'une triste vérité : on compteroit inutilement sur l'amitié des grands hommes. C'est une observation qu'ont souvent fait à leurs dépends ceux qui vivent à la cour, à Newgate, ou en tout autre lieu destiné particuliérement pour être la demeure de ces ames sublimes.

Dès le lendemain Wild fut fort surpris de recevoir une visite de sa femme. Ce

qui l'étonna encore plus, elle n'avoit point l'air de venir lui insulter, (motif unique auquel il croyoit devoir attribuer cette démarche,) & ses belles joues étoient mouillées de larmes.

Notre héros l'embrassa, & lui dit du ton le plus tendre, qu'il n'avoit garde de se plaindre de sa situation actuelle, puisqu'elle lui procuroit le bonheur de voir une femme dont la fidélité envers son mari le rendroit sans doute un objet d'envie pour tout ce qu'il y avoit d'époux à Londres & même dans Newgate. Il la pria de sécher ses pleurs, en lui faisant espérer que les choses iroient peut-être mieux pour lui qu'elle ne s'y attendoit.

Non, non, répondit-elle, je suis sûre que vous serez condamné à la mort. J'ai prévu tout ce qui devoit arriver. Je vous ai dit plus d'une fois qu'il étoit impossible qu'un pareil métier durât longtems; mais vous n'en avez tenu aucun compte : vous en voyez aujourd'hui les conséquences, & vous vous repentez quand le repentir n'est plus de saison. Toute ma consolation, après que vous aurez été pendu, sera de vous avoir donné un bon avis. Si vous vous fussiez toujours conduit comme je le voulois; si, au lieu de vous en rapporter entiérement à des compagnons perfides, vous eussiez travaillé par vous-même, vous eussiez pu voler en sûreté jusqu'à la fin de

vos jours : mais vous étiez l'homme du monde le plus prudent, ou plutôt le plus pareſſeux, & vous voyez à quoi aboutit la pareſſe ; au gibet ! car c'eſt par-là que vous finirez, la choſe eſt infaillible ; & vous le méritez bien, pour avoir toujours ſuivi opiniâtrement vos volontés ; je ſuis la ſeule à plaindre. Malheureuſe ! je ſerai honnie & vilipendée pour l'amour de vous, votre crime réjaillira ſur moi ; on dira : *Voilà cette femme dont le mari a été pendu.* Il me ſemble que j'entends déjà tout le monde crier après moi... à ces mots elle ſe mit à pleurer amérement.

Wild ne put s'empêcher de la gronder ſur l'excès de ſa douleur par rapport à lui, & la conjura de ne pas le troubler davantage.

Par rapport à vous ! lui répondit-elle avec aigreur ; oh ! parbleu ! ſuſſiez-vous à tous les Diables ! Non, ſi un vieux animal de Juge ne m'avoit pas envoyée ici, je vous jure ma foi que j'aurois été long-tems ſans vous y venir voir. O ſort cruel ! on m'a arrêtée comme *receleuſe ;* & nous devons être tous deux pendus enſemble. Je crois, mon cher ami, que je ſerai bien dédommagée de ne m'être pas étranglée moi-même, par le plaiſir que j'aurai de te voir pendre en même tems.

En vérité, ma chere épouſe, reprit Wild, j'ai toujours fait pour toi le même ſouhait ;

mais je n'ai point du tout envie de te faire compagnie. J'espere que tu partiras sans moi, & j'aurai du moins le plaisir de me délivrer d'une méchante bête. En achevant de parler ainsi, il la saisit par le milieu du corps, & la jetta hors de sa chambre. Elle s'étoit défendue de son mieux, & lui avoit laissé de ses marques, en lui imprimant ses ongles sur le visage; c'est ainsi que ces tendres époux prirent congé l'un de l'autre.

A peine Wild fut-il revenu de l'agitation que lui avoit causé cette visite importune, & qui ne provenoit après tout que d'un excès de tendresse de la part de son épouse, que son fidele Achate parut devant lui.

La présence de ce jeune homme fut pour lui un baume qui tranquillisa ses esprits. Il le reçut à bras ouverts, & lui témoigna combien il étoit satisfait d'un pareil attachement, & d'une amitié qu'il poussoit beaucoup plus loin qu'on ne le faisoit communément dans un siecle aussi corrompu: il ajouta mille autres belles choses très-convenables à la circonstance, mais que nous avons malheureusement oubliées. Tout ce dont nous nous souvenons, c'est qu'elles n'avoient pour but que de louer Fireblood, dont la modestie opposa enfin une digue à ce torrent de complimens & d'éloges.

Cet ami fidele l'assura qu'il n'avoit fait que son devoir; qu'il se feroit regardé com-

me un monſtre s'il avoit été capable d'oublier ſon ami dans ſon adverſité : & après lui avoir cent fois proteſté qu'il ne venoit d'apprendre que dans le moment ſon malheur, & qu'il étoit venu auſſi-tôt, il le pria de lui dire tout naturellement s'il pouvoit lui rendre quelque ſervice.

Wild lui répondit, que, puiſqu'il lui parloit avec tant de bonté, il oſeroit le ſupplier de lui prêter quelques guinées, attendu qu'il manquoit entiérement d'argent.

Fireblood lui repartit qu'il étoit aſſez malheureux pour ne pouvoir pas faire actuellement ce qu'il deſiroit, & lui jura qu'il n'avoit pas un ſou dans ſa poche. Il diſoit exactement la vérité : car il n'avoit ſur lui qu'un billet de banque qu'il avoit volé ce ſoir-là même au ſortir de la Comédie. Il lui demanda enſuite des nouvelles de ſa femme, qui étoit effectivement le ſeul objet de ſa viſite. C'étoit elle dont il venoit d'apprendre l'empriſonnement : car pour ce qui regardoit Wild, il l'avoit ſu d'abord ſans jamais avoir eu deſſein de l'incommoder par ſa préſence.

Ayant donc appris de notre Héros ce qui s'étoit paſſé entre lui & ſa chere moitié, il le blâma beaucoup d'avoir traité ſi cruellement cette aimable perſonne ; & prenant auſſi-tôt congé de lui, il ſe hâta d'aller conſoler la jeune Dame, qui le reçut avec ſa politeſſe ordinaire.

CHAPITRE III.

Suite d'anecdotes relatives à l'histoire de Newgate.

IL y avoit alors dans le Château un certain Roger Johnston: c'étoit un homme véritablement grand, qui avoit été pendant long-tems à la tête de tous les fripons, qu'il mettoit à contribution. Il examinoit leurs affaires, leur procuroit des témoins qu'il instruisoit lui-même, & s'étoit rendu si nécessaire à ces Messieurs, que, dans leur opinion, toute la destinée de Newgate reposoit sur lui.

A peine Wild fut-il dans la prison, qu'il crut devoir s'opposer à ce personnage. Il le représentoit aux autres, comme un drôle, qui, sous prétexte de solliciter les causes des Particuliers, détruisoit sourdement les privileges de Newgate. Il ne fit d'abord que lâcher quelques propos vagues; mais ayant formé peu après un parti contre Roger, il assembla un jour tout ce qu'il y avoit en ce lieu de fripons, & leur adressa ce discours:

AMIS ET CAMARADES,

Ce que j'ai dessein de vous communiquer

aujourd'hui, eſt d'une ſi grande importance, qu'il demande toute votre attention. Pénétré de crainte à la vue de mes foibles talens, je tremble de ne pouvoir vous repréſenter auſſi vivement que je le voudrois le danger auquel vous êtes expoſés. Il s'agit, Meſſieurs, de la liberté de Newgate; vos privileges n'ont été d'abord attaqués qu'en ſecret, ils ſont aujourd'hui violés ouvertement : & par qui ? par un homme qui n'a pris ſur lui toute la conduite de vos affaires, que pour tirer de vous toutes les contributions qu'il lui plaît ; mais ces ſommes ſont-elles effectivement employées aux uſages pour leſquels elles ont été levées ? vos condamnations fréquentes démontrent le contraire d'une maniere trop ſenſible & trop malheureuſe. Quel témoin a-t-il jamais produit pour un priſonnier, que celui-ci n'eût pu ſe procurer par lui-même, & ſouvent avec bien plus d'avantage ? Combien de généreux compagnons nous avons perdus, qu'un ſimple *Alibi* auroit ſauvés ! Quand je garderois le ſilence, quand vos propres injures ne vous convaincroient pas elles-mêmes de cette vérité ; la mort, que la plupart d'entre vous ne doivent qu'à ſa négligence, ne crieroit-elle pas hautement contre lui ? L'excès exorbitant de ſes larcins ne ſe montre pas ſeulement dans les circonſtances funeſtes où ſe ſont trouvés tant de braves gens par ſa faute, & dans les malheurs

heurs qu'il leur a causés ; mais il éclate encore dans les effets dont il s'est emparé, & qu'il a destinés à son usage : témoin cette robe-de-chambre de soie, cette robe de scandale, qu'il ne craint pas de porter publiquement à son éternel déshonneur ; cette robe, que j'appellerai sans scrupule *le drap mortuaire* de la liberté de Newgate. Y a-t-il ici quelqu'un qui prenne assez peu de part aux intérêts de ce Château, pour ne pas rougir en voyant un pareil trophée, le prix du sang d'un grand nombre de nos camarades ? Ce n'est pas tout, Messieurs ; sa veste brodée & son bonnet de velours, achetés au même prix, annoncent la même infamie : on auroit beau dire que c'est un bonheur pour lui, que les haillons qui le couvroient à peine quand il vint ici pour la premiere fois, aient été changés en ces habillemens magnifiques ; à mes yeux aucun changement ne sauroit être utile & digne de nous, toutes les fois que le déshonneur en est le fruit. Si donc Newgate...

Le seul manuscrit que nous ayions, manque tout-à-coup en cet endroit ; cependant nous pouvons assurer le Lecteur, d'après les plus exactes informations, que notre Héros termina ce discours par conseiller à ses camarades de remettre leurs affaires entre ses mains. Après quoi un de ses partisans fit une longue harangue, pour

démontrer aux assistans que c'étoit là le meilleur parti qu'ils eussent à prendre.

Newgate fut divisé à ce sujet en deux factions : on écrivit de part & d'autre, & chacun représenta son Chef comme la seule personne capable de traiter les affaires de la prison avec habileté, & d'une maniere avantageuse.

Ces honnêtes gens avoient effectivement des intérêts opposés; ils devoient partager le profit avec leurs Chefs. Les amis de Johnston jouïssoient déja de ce privilege, & ceux de Wild espéroient en jouir par sa promotion. Ce qu'il y eut de particulier, fut que les prisonniers pour dettes, qui n'avoient aucun intérêt dans cette dispute, & dont la destination étoit d'être pillés par les deux partis, se déclarerent avec la plus grande chaleur, les uns, pour Wild, les autres, pour Johnston; de façon qu'on entendoit rétentir dans tout Newgate :

Vive Johnston, vive Wild.

Les querelles, les animosités, les dissensions regnoient dans le Château. Les habitans, qui auroient dû être les gens du monde les plus pacifiques, ressembloient à deux peuples divisés par une guerre longue & cruelle.

Enfin le parti de Wild prévalut; il suc-

céda à Johnſton, & le dépouilla ſur le champ de ſa parure. On propoſa inutilement de vendre le tout & d'en partager l'argent, il détourna adroitement la délibération, en diſant qu'il n'étoit pas encore tems, qu'il falloit attendre une meilleure occaſion, & que ces habits avoient beſoin de quelque petite réparation On le crut: mais deux jours après, au grand étonnement de ſes camarades, Wild parut avec ces mêmes ajuſtemens, ſans daigner dire autre choſe pour ſa juſtification, ſinon qu'ils lui alloient mieux qu'à Johnſton, & qu'il étoit plus fait que lui pour les porter.

Cette conduite de Wild indigna les débiteurs, & ſur-tout ceux qui avoient contribué à ſon élévation; ils murmuroient hautement contre lui, lorſqu'un jour un perſonnage fort grâve, & qui avoit parmi eux beaucoup d'autorité, leur parla en ces termes:

Aſſurément, Meſſieurs, rien ne ſauroit être plus ridicule que la conduite de ceux, qui, comme des enfans, expoſent un agneau au paſſage d'un loup, & ſe plaignent enſuite de ce qu'il a été dévoré. Un grand homme eſt dans la ſociété, ce qu'eſt un loup dans un troupeau. Or, quand un loup eſt le maître dans la bergerie, que ſerviroit-il aux brebis de le chaſſer pour en mettre un autre à ſa place? Il n'eſt pas plus avantageux pour

nous d'expulſer un fripon en faveur d'un autre ; car enfin, quel autre but pouvoit avoir votre diſpute ? ne ſavons-nous pas tous que Wild & ſes partiſans ſont des fripons, auſſi bien que Johnſton & les ſiens ? Que pouviez-vous attendre des diſſenſions qui ſe ſont élevées entr'eux, ſi ce n'eſt ce que vous venez d'éprouver ? Mais quoi ! me dira-t-on, devons-nous donc, dans la crainte d'un changement, ſouffrir avec patience qu'on nous pille & qu'on nous dérobe ? Non, Meſſieurs, vous répondrai-je ; il ne s'agit pas de changer d'oppreſſeur, il faut chaſſer pour jamais quiconque oſe vous opprimer : & comment en venir à bout, ſi ce n'eſt par un changement total dans notre conduite ? Tout fripon eſt un eſclave : ce ſont ſes propres deſirs qui l'aſſerviſſent & le ſoumettent à la tyrannie des autres. Ainſi, pour conſerver la liberté de Newgate, il faut réformer les mœurs de Newgate. Séparons-nous donc entiérement des fripons ; nous qui ne ſommes ici que pour dettes. Ne buvons plus avec eux, ne leur parlons point; renonçons en même tems au *friponiſme :* au lieu d'être toujours prêts à nous piller les uns les autres, contentons-nous de tirer une part honnête du butin commun, & de ce que nous pourrons acquérir par notre induſtrie : en nous ſéparant des fripons, réuniſſons-nous plus étroitement enſemble ; regardons-nous comme les membres d'une

même République, au bien de laquelle nous devons facrifier toutes nos vues particulieres, loin de préférer, comme nous avons fait jufqu'à préfent, nos petits avantages perfonnels à l'intérêt général. La fociété n'eft appuyée que fur ce principe; une fociété qui agit en conféquence, ne craint point qu'un fripon ait jamais l'impudence ou l'audace de vouloir la fubjuguer. Mais tandis que les uns n'écoutent que leur ambition, & que les autres ne cherchent que leur fortune ou leur fûreté; tandis qu'ils font éternellement occupés des moyens d'attaquer les autres, ou de fe défendre eux-mêmes, il faut néceffairement qu'ils ayent recours à la faveur & à la protection de ceux qui ont affez de pouvoir pour leur faire obtenir ce qu'ils fouhaitent, ou les préferver de ce qu'ils appréhendent; &, fous ce point de vue, il eft de leur intérêt d'augmenter fans ceffe ce pouvoir dans leurs protecteurs. Aujourd'hui, Meffieurs, fi nous ceffons d'être fripons, nous cefferons auffi d'avoir de pareilles craintes, ou de pareils defirs. Que nous refte-t-il donc, finon de nous réfoudre bravement à abdiquer pour jamais notre goût pour la friponnerie, à renoncer à notre malice, &, pour tout dire en un mot, à conferver notre liberté; fi toutefois nous n'aimons mieux la facrifier à ces vices & les lui préférer?

Ce difcours fut reçu avec beaucoup d'applaudiffemens : néanmoins Wild continua toujours de lever des contributions fur les prifonniers, d'appliquer à fon propre ufage l'argent qu'ils donnoient en entrant pour leur bien-venue, & de porter avec oftentation les ornemens dont il avoit dépouillé Johnfton.

Au refte, tout cet oripeau avoit plus d'apparence que de réalité. La robe de chambre confervoit encore quelque éclat ; mais elle étoit mince & d'une foible reffource contre le froid. La vefte étoit trop large, le bonnet l'accabloit par fa pefanteur : ainfi ces habillemens, qui, peut-être, parce qu'ils rappeloient aux autres l'idée de leur mifere, avoient excité contre Wild plus d'envie & de haine, que fes friponneries les plus décidées, étoient prefque auffi inutiles que déshonorans. A peine même pouvoient-ils amufer la vanité de celui qui les portoit, pour peu qu'il fût capable de faire la moindre réflexion ; & fi, comme le penfent quelques perfonnes, cette grandeur fublime que nous admirons dans notre Héros, ne fuffifoit pas feule pour rendre un mortel parfaitement heureux, nous oferions foupçonner que ce grand Homme ne jouïffoit pas d'une félicité bien pure, & qu'il n'a jamais dérobé un fou aux prifonniers, qu'il ne l'ait payé au centuple.

CHAPITRE IV.

Arrêt définitif contre Francœur. Wild laiſſe échapper dans ces circonſtances quelques marques de foibleſſe.

L'ARRÊT qui condamnoit Francœur à la mort, fut alors apporté à Newgate. Nous ſupplions le Lecteur de vouloir bien ne pas trouver mauvais que nous remarquions ici dans notre Héros un trait de foibleſſe, dont nous rougiſſons nous-mêmes, & que nous aurions volontiers paſſé ſous ſilence, ſi notre amour impartial pour la vérité l'avoit pu permettre. Notre but, en rédigeant les annales de ce grand Homme, a toujours été de peindre, non des êtres entiérement parfaits, mais des caracteres tels qu'ils ſont dans la nature, & de décrire des faits purement hiſtoriques, & non des avantures imaginaires, ou des extravagances de Romans. Sachez donc, cher Lecteur, que cet Arrêt funeſte ne fit pas à beaucoup près autant d'impreſſion ſur Francœur, qui devoit ſouffrir en conſéquence une mort ignominieuſe, qu'il n'en fit ſur Wild qui en étoit la cauſe.

Dès la veille, il avoit vu avec quelque émotion le pere & les enfans ſe dirent adieu en verſant des larmes. Il s'étoit rappelé à cette occaſion les petits tours d'eſpiégle qu'il

avoit joués à ce pauvre homme, & qu'il auroit bien voulu pouvoir oublier ; mais lorsqu'il entendit un des Guichetiers (j'allois presque dire un des Lieutenans du Château) prononcer le nom de Francœur parmi ceux des criminels qui devoient être incessamment exécutés, il pâlit pour la premiere fois, & son sang se glaça dans ses veines. L'agitation de son ame se fit tellement sentir au-dehors, qu'il fut obligé de se retirer dans sa chambre, où il s'abandonna à de si cruels transports, que Francœur lui-même en auroit eu pitié, si l'idée de tout ce que sa femme avoit pu souffrir n'eût fermé son cœur à la compassion.

Cependant notre Héros, succombant sous le poids des horreurs que lui causoit l'affreuse destinée d'un innocent que lui-même avoit fait condamner injustement au supplice, se flattoit que du moins il trouveroit dans le sommeil quelques momens de tranquillité ; mais le sommeil, loin de calmer ses maux, ne fit que les irriter encore davantage, en offrant sans cesse à son imagination des objets de terreur & de désespoir.

Enfin, s'éveillant en sursaut, il n'eut pas plutôt repris ses sens, qu'il s'écria : je puis encore prévenir cette catastrophe. Oui, il en est encore tems, je vais tout décou-

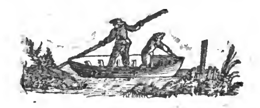
vrir.... à ces mots il s'arrêta un moment.... c'en étoit fait, il devenoit sensible à la pitié.... mais sa grandeur vint tout-à-coup à son secours, & lui fit blâmer ces pensées ignobles qui s'étoient élevées malgré lui dans son esprit. Quoi! disoit-il, semblable à un enfant, à une femme, ou à l'un de ces vils insectes que j'ai toujours méprisés, je me laisserois effrayer par des songes & des imaginations fantastiques, au point de perdre en un instant cet honneur que j'ai acquis avec tant de peine, & conservé avec tant de gloire! Quoi! pour racheter la vie d'un malheureux, je souffrirois que ma réputation fût souillée d'une tache que le sang d'un million de pareils reptiles ne sauroit effacer! s'il n'y avoit qu'un petit nombre de personnes, & que des gens sans conséquence, qui me regardassent comme un coquin, peut-être m'en consolerois-je: mais me rendre pour jamais la fable de tout ce qu'il y a de fripons au monde; me faire regarder par eux comme un benêt, qui n'auroit pas eu assez d'esprit ou de fermeté pour venir à bout de son projet, c'est ce que je ne puis digérer. Qu'est-ce, après tout, que la vie d'un homme? des armées, des nations entieres, n'ont-elles pas été souvent immolées à la fantaisie d'un grand homme? &, (sans parler ici de cette premiere classe de la grandeur, qui comprend les Conquérans du Genre-humain,) combien de gens n'ont-

ils pas été sacrifiés sous de vains prétextes, pour satisfaire le ressentiment particulier, ou même pour exercer le génie d'un Héros du second ordre ? Mais qu'ai-je fait après tout ? J'ai ruiné une famille, j'ai conduit un innocent à la potence ! Loin de m'en repentir, je devrois pleurer, comme Alexandre, de n'en avoir pas ruiné davantage, ou fait pendre un plus grand nombre.

Ainsi notre Héros, après des réflexions aussi sages, résolut d'abandonner Francœur à son sort, quelque peine qu'il eût à étouffer ses remords, & à extirper de son cœur des sentimens d'humanité qui ne sont faits que pour les ames foibles & pusillanimes.

Mais pour disculper ce grand homme, on nous permettra d'observer qu'il s'en faut beaucoup, comme nous l'avons déja remarqué, que la nature soit toujours aussi libérale que le prétendent ces Messieurs, qui, dans leurs écrits, ne nous peignent que des caracteres absolument parfaits. Il est rare qu'elle forme des hommes assez parfaitement *Grands*, ou assez parfaitement *Petits*, pour qu'on ne découvre pas de tems en tems dans les uns, quelques étincelles d'humanité, & dans les autres, certain je ne sais quoi que le Vulgaire appelle défaut. Rien n'est plus difficile que de détruire ces sortes de dispositions ; je suis intimément

convaincu que jamais ame n'a été créée exempte de toute imperfection. L'hypocrite même le plus raffiné a beau se couvrir du manteau de la vertu ; il échappera toujours quelques traits, qui démentiront hautement les éloges mendiés dont ses flatteurs auront pris à tâche de le combler à cet égard.



CHAPITRE V.

Arrivée d'une perſonne qu'on n'attendoit guères. Suites de cet événement.

LE jour où Francœur devoit être exécuté étoit venu : Friendly l'avoit entiérement conſolé, en lui confirmant la promeſſe qu'il lui avoit faite d'être le pere de l'une de ſes filles & le mari de l'autre. Le jour précédent, il s'étoit ſéparé de ces infortunés avec une tendreſſe, qui tiroit les larmes des yeux même des Guichetiers, & avec un courage qui auroit étonné le Stoïcien le plus rigide.

Dès qu'il ſut que le carroſſe qui devoit le conduire à la mort étoit prêt, & que les autres priſonniers étoient déja partis, il embraſſa ſon ami, & le pria de ſe retirer. Friendly lui demanda, & n'obtint qu'avec peine, la permiſſion de l'accompagner juſqu'à la fin.

Il alloit monter dans le carroſſe, quand il s'apperçut que les plus grandes difficultés n'étoient point encore levées. Une perſonne qui lui étoit infiniment chere parut tout-à-coup : Madame Francœur, avec des yeux où ſe peignoient l'égarement & la ſurpriſe, ſe précipita entre ſes bras, & s'évanouït.

Frappé d'étonnement, Francœur reſta

immobile, & perdit preſque tout ſentiment. Sans doute que notre Lecteur, s'il a un cœur compatiſſant, voudroit que ces deux victimes de la calomnie euſſent terminé en ce moment leurs maux en expirant dans les bras l'un de l'autre. Il n'en fut pas ainſi; Madame Francœur revit la lumiere, &, pénétrée d'horreur, elle éclata en ces termes.

O mon mari! eſt-ce donc dans cette affreuſe ſituation que je devois vous retrouver après une ſéparation ſi cruelle? Qui vous a conduit dans ce précipice? O Ciel! quelle en a été la cauſe?.... Non, tu n'as pu mériter une pareille infamie.... Qu'eſt-ce que tout ceci?.... Que quelqu'un par grace m'en inſtruiſe, pendant que je ſuis encore en état de l'entendre....

A ces mots, les aſſiſtans, pour la plupart, ſe mirent à rire; & l'un d'entr'eux lui répondit en badinant: oh! ce n'eſt qu'une bagatelle; ce Gentilhomme n'eſt pas le ſeul à qui pareille choſe ſoit arrivée. Ce qu'il y a de pis à tout cela, c'eſt que nous avons la mine de reſter encore ici long-tems, & que je cours grand riſque de me paſſer de dîner.

Francœur s'arrêtant un moment, comme pour réfléchir, les pria de prendre un peu de patience, & demanda à l'Officier qui commandoit, la permiſſion de reſter ſeul un

inſtant avec ſa femme, qu'il n'avoit point encore vue depuis ſes malheurs.

Ce grand Homme lui répondit, qu'il étoit touché de ſon ſort, & qu'il feroit volontiers en ſa faveur tout ce qui dépendroit de lui; mais qu'il n'ignoroit pas, ſans doute, qu'une pareille civilité méritoit au moins quelque récompenſe.

Friendly, qui étoit lui-même à demi-mort, l'entendit, & tira de ſa bourſe cinq guinées, que l'Officier prit, en diſant qu'il ſeroit aſſez généreux pour lui accorder dix minutes; ſur quoi quelqu'un obſerva très-ſpirituellement que bien des gens auroient acheté plus cher dix minutes d'entretien avec une auſſi belle Dame. Il ſe fit encore à cette occaſion pluſieurs remarques auſſi plaiſantes, mais dont nous ferons grace au Lecteur.

Francœur eut donc la liberté de rentrer dans la chambre avec ſa femme, après que l'Officier lui eut recommandé d'être expéditif, parce que toute la bonne compagnie s'étoit déja rendue au lieu de l'exécution, & qu'il le croyoit trop bien élevé pour vouloir ſe faire attendre.

Ces malheureux époux ſe diſpoſoient à profiter du peu de tems que le Commandant avoit eu ſoin de leur marquer ſur ſa montre. Francœur alloit communiquer à ſa tendre épouſe tout ce qu'il avoit dans l'ame; mais ce fut inutilement. Madame

Francœur ne put ſoutenir un choc ſi violent; elle s'évanouït encore, & perdit tellement connoiſſance, que ſon mari n'eut rien de plus preſſé que d'appeler à haute voix à ſon ſecours.

Friendly accourut le premier; il fut bientôt ſuivi d'un grand nombre d'autres perſonnes, & ſur-tout d'un homme, qui, après avoir regardé froidement, & ſans être ému, tout ce qui s'étoit paſſé de tendre & de touchant entre ces deux époux, parut tout-à-coup hors de lui-même à la vue de cette femme mourante. Empreſſé plus que tous les autres à la ſecourir, ſon trouble & ſon agitation annonçoient malgré lui l'intérêt qu'il prenoit à cet événement.

Cependant les dix minutes accordées par le Commandant étoient expirées. Cet honnête homme voyant qu'on ne lui offroit rien pour prolonger ce terme, commença à devenir importun, & dit enfin à Francœur qu'il devoit rougir de ne pas ſe conduire d'une maniere moins lâche & plus digne de lui.

Francœur s'excuſa comme il put, & l'aſſura qu'il ne le feroit pas attendre plus longtems. Alors en pouſſant un profond ſoupir, il s'écria: O! mon ange!.... & ſe jettant au cou de ſa femme, il baiſa ces levres pâles & inanimées, avec mille fois plus d'ardeur qu'un jeune époux ne baiſe les joues fraîches & vermeilles de ſa nou-

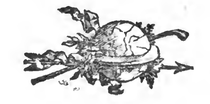
velle épouse. Que l'Eternel, ajouta-t-il, te rappelle à la vie, si c'est sa volonté; sinon, je lui rends graces de ce que nous allons incessamment nous réunir dans un monde infiniment meilleur que celui-ci.

Il alloit s'en séparer pour jamais, lorsque, s'appercevant qu'elle reprenoit ses sens, il ne put se refuser au desir de l'embrasser encore, & supplia le Commandant de vouloir bien accorder dix autres minutes pour les passer avec elle.

Ce brave Officier, touché sans doute d'un spectacle si attendrissant, tira à part Friendly, & lui demanda ce qu'il lui donneroit s'il accordoit encore une demi-heure à son ami? Rien, répondit celui-ci, (parce qu'effectivement il n'avoit pas un sou sur lui;) mais vous n'avez qu'à dire ce que vous voulez, ajouta-t-il, & je vous le payerai sûrement avant la fin du jour. Eh bien, reprit l'Officier, je serai modeste.... vingt guinées. Friendly y consentit; & le Commandant, après avoir exigé de lui une promesse en bonne forme: oh! pour le présent, dit-il, je n'empêche point qu'ils ne passent ensemble une heure entiere; car pourquoi vous cacher une bonne nouvelle?.... On a sursis à l'exécution de ce Gentilhomme; on vient de me le faire dire dans le moment.

Il seroit inutile de décrire la joye que ce répit causa à nos deux amis, & à Madame

Francœur qui avoit entiérement recouvré ses esprits. On la saigna sur le champ; & le Commandant, après avoir fait ratifier de nouveau la promesse de Friendly, souhaita beaucoup de plaisir à Francœur, le prit familiérement par la main, fit sortir tout le monde de la chambre, & n'y laissa que les parties intéressées.



CHAPITRE VI.

Explication de l'événement précédent.

QUELQUE persuadés que nous soyons de la sensibilité de notre Lecteur, & quoiqu'il ne se trouve rien dans toute cette histoire qui soit plus capable de l'attendrir & de lui plaire; cependant, pour que notre surséance n'ait pas l'air d'un incident d'Opéra, nous allons tâcher de faire voir que cet événement est au moins aussi naturel qu'il paroît agréable. Il faut donc savoir (& c'est une circonstance assez vraisemblable) que quelques jours auparavant, le grand Fireblood s'étant amusé à faire un vol, fut pris sur le fait, & conduit chez le même Juge, qui, sur son témoignage, avoit fait arrêter Francœur. Ce Magistrat, digne de sa place, considéroit souvent de quel poids étoit une Charge qui le rendoit maître de la vie, de la liberté, & des biens de ses compatriotes. Cette réflexion faisoit qu'il examinoit toujours les circonstances avec tout le soin & toutes les précautions possibles. Si, en faisant emprisonner Francœur, ce qu'on lui avoit dit de la bonté de son caractere l'avoit un peu ébranlé, il fut tout autrement ému en apprenant que des deux témoins, sur la parole desquels ce

pauvre marchand avoit été condamné, l'un étoit actuellement à Newgate pour crime de félonie, & l'autre venoit de lui être amené pour vol. Il crut donc qu'il ne pouvoit mieux faire que d'interroger Fireblood sur cette matiere.

Le jeune Achate, qui, surpris en flagrant délit, voyoit bien qu'il étoit inutile de se défendre, avoua généreusement tout ce qu'il ne pouvoit nier, & demanda que, pour prix de sa sincérité, il fût admis comme témoin contre ses complices. Cette requête de Fireblood fournit au Juge l'occasion la plus heureuse de tranquilliser sa conscience sur ce qui concernoit l'affaire de Francœur: il lui répondit qu'il n'obtiendroit la faveur qu'il souhaitoit, qu'à condition qu'il lui découvriroit ingénument la vérité touchant un témoignage qu'il avoit derniérement rendu sur un fait de banqueroute, & que plusieurs circonstances lui faisoient regarder comme suspect. Il ajouta qu'il pouvoit compter que quelqu'autre découvriroit bientôt toute l'intrigue; &, par une finesse bien permise en pareil cas, il lui laissa entrevoir que Wild lui-même offroit de faire cet aveu. Le nom seul de Wild allarma Fireblood, qui savoit que ce grand Homme étoit toujours prêt à faire pendre ses camarades dès que son intérêt personnel sembloit l'exiger: il ne balança pas un instant; il découvrit tout, & protesta qu'il avoit

été ſuborné par Wild pour dépoſer comme il l'avoit fait contre Francœur.

Le Juge ayant ainſi démêlé toute cette trame d'infamie, ne perdit pas un moment, & fit toutes les démarches néceſſaires pour que la cauſe du malheureux Francœur fût rapportée devant le Souverain, qui ſur le champ accorda cette ſurſéance ſi favorable, & dont nous nous flattons d'avoir expliqué le motif à la ſatisfaction de notre Lecteur : autrement nous aurions eu raiſon de craindre qu'un pareil événement ne lui eût cauſé trop de ſurpriſe, & n'eût en même-tems diminué le plaiſir des critiques, ſorte de peuple dont les amuſemens nous ſont chers, & à qui nous ne manquerons jamais de rendre les juſtes reſpects qu'ils ont droit d'attendre de tous les Auteurs.

Le bon Magiſtrat, non content d'avoir obtenu cette ſurſéance en faveur de notre Marchand, ſe perſuada qu'il devoit l'aller voir dans ſa priſon pour approfondir ſon affaire, afin que s'il lui paroiſſoit auſſi innocent qu'il commençoit à le croire, il cherchât tous les moyens poſſibles de lui procurer ſa grace & ſon élargiſſement.

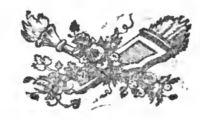
Le jour qui ſuivit la ſcene lugubre dont nous avons parlé, il vint à Newgate. Il y trouva Francœur, ſa femme & Friendly,

qui causoient ensemble. Ils les instruisit de la déclaration de Fireblood, & des démarches qu'il avoit faites en conséquence. On imaginera aisément tous les remerciemens, toutes les marques de reconnoissance qu'il reçut de la part de ces trois personnes; mais tout cela n'étoit rien encore, en comparaison de la joye sécrette dont son ame fut pénétrée, dès qu'il fut parfaitement de quoi il s'agissoit, en se représentant qu'il alloit sauver l'innocence opprimée.

Lorsqu'il étoit entré, Madame Francœur parloit avec beaucoup de vivacité; il s'étoit apperçu qu'il l'avoit interrompue, & la pria de continuer, en les assurant qu'il alloit se retirer si sa présence pouvoit leur être incommode. Francœur le supplia de n'en rien faire, & lui dit que sa femme venoit de lui rapporter quelques avantures, dont le récit l'amuseroit peut-être, s'il vouloit bien les écouter, & pourroit lui faire voir quelle avoit été originairement la véritable cause de tous ses malheurs. Le Juge ne demandoit pas mieux, & Madame Francœur reprit son discours depuis le premier instant où Wild avoit renouvellé connoissance avec Francœur.

Cette récapitulation, qui étoit sans doute nécessaire pour mettre le Magistrat au fait de toute l'histoire, seroit inutile, & peut-

être même faſtidieuſe pour notre Lecteur. Nous ne répéterons donc que les choſes qui lui ſont encore étrangeres, & nous commencerons par ce qui arriva à Madame Francœur, après que Wild eut été abandonné dans la chaloupe à la merci des flots par le Capitaine du bâtiment François.



CHAPITRE VII.

Avantures de Madame Francœur.

CE fut ainsi que cette épouse infortunée continua son histoire.

La vengeance que le Capitaine avoit tirée de ce coquin, (c'est notre Héros,) m'avoit persuadée que j'étois tombée entre les mains d'un homme d'honneur & plein de justice. Il n'étoit pas possible d'être traitée avec plus de respect & de politesse que je le fus alors. Mais si un pareil traitement devoit adoucir en quelque façon les chagrins dont j'étois dévorée, quand je réfléchissois à la maniere dont je m'étois laissée engager à quitter tout ce que j'avois de plus cher au monde, il produisit sur moi un effet bien différent dès que je m'apperçus que je ne le devois qu'à une passion qui m'effrayoit, & me mettoit dans la situation la plus embarrassante. Cette passion prenoit à chaque instant de nouvelles forces, & j'étois absolument au pouvoir de celui qui en étoit possédé. Je dois pourtant lui rendre justice; la crainte m'avoit grossi les objets & mes soupçons avoient été un peu trop loin. J'en fus convaincue dans la suite : il est vrai qu'il me déclara son amour, & qu'il employa,

pour me toucher, tous ces moyens séducteurs qui ne reussissent que trop souvent à l'égard de notre sexe; mais il n'eut recours ni aux menaces, ni à la violence. Il ne me fit pas sentir une seule fois, que j'étois entiérement sous sa dépendance. Je ne le savois que trop, & c'étoit ce qui me causoit les plus vives appréhensions. Je n'ignorois pas que comme il y a des caractères assez brutaux pour que la cruauté ajoute à leurs plaisirs un nouveau goût, une nouvelle saveur; il s'en trouve au contraire qui font consister tout leur bonheur à nous subjuguer par les voyes les plus douces & les plus agréables; mais je savois aussi que ces mêmes hommes peuvent être quelquefois poussés par une passion déréglée à recourir enfin à la force, quand ils désesperent de réussir par la persuasion. J'étois heureusement captive d'un des meilleurs hommes du monde. C'étoit de ces gens sur lesquels les passions n'ont qu'un pouvoir limité; & quoiqu'il fût assez porté à satisfaire son amour, il étoit incapable de vouloir jamais y parvenir par une infamie.

Nous avions passé deux jours dans le plus grand calme; nous étions à la vue de Dunkerque: le vent commença à s'élever & nous découvrîmes bientôt un bâtiment qui cingloit vers nous à pleines voiles. Notre Capitaine, persuadé par le rapport

port des Matelots que ce n'étoit rien moins qu'un vaiſſeau de guerre, amena ſon pavillon, & ferla ſes voiles autant qu'il fut poſſible, dans le deſſein de s'en emparer. Francœur ne put s'empêcher de ſourire en cet endroit, & de dire à ſa femme qu'on ne pouvoit employer plus à propos les termes de marine. Elle lui répondit, d'un air enjoué, qu'il n'en ſeroit point étonné quand il ſauroit combien de tems elle avoit paſſé ſur mer; enſuite elle pourſuivit en ces termes.

Ce vaiſſeau, qui nous reconnut pour être du même Pays, s'approcha de nous, & nous pria de ne pas relâcher à Dunkerque, mais d'aller de conſerve à la pourſuite d'un gros vaiſſeau marchand Anglois, que nous étions en état d'attaquer, & dont il nous ſeroit aiſé de nous rendre maîtres. Notre Capitaine y conſentit, & ordonna qu'on fît force de voiles.

Ce fut là pour moi une nouvelle bien affligeante. Il me raſſura néanmoins, en me proteſtant que je n'avois rien à craindre de ſa part; qu'il étoit ſi éloigné de me faire la moindre injure, qu'il expoſeroit ſa propre vie pour me protéger & me défendre contre quiconque oſeroit m'inſulter. Cette promeſſe me donna autant de conſolation que pouvoient le permettre ma ſituation préſente & les craintes dont j'étois agitée pour mon cher époux.

(A ces mots le mari & la femme ſe regarderent de la maniere la plus tendre.)

Nous avions vogué environ douze heures, quand nous ſumes en préſence du vaiſſeau que nous pourſuivions, & que nous aurions probablement pris, ſi un brouillard épais ne l'eût dérobé à nos yeux. Ce brouillard continua pendant quelques heures; & quand il ſe fut diſſipé, nous vimes nos compagnons fort éloignés de nous: mais ce qui nous donna, (je veux dire au Capitaine & à l'équipage,) la plus grande inquiétude, ce fut d'appercevoir à un mille environ, un gros bâtiment qui nous ſalua bruſquement d'un coup de canon, & que nous reconnûmes auſſi-tôt pour un vaiſſeau de guerre Anglois de la troiſieme claſſe. Notre Capitaine déclara qu'il étoit impoſſible, & de combattre, & d'éviter l'ennemi: en conſéquence il amena ſans attendre une bordée qu'on ſe préparoit de nous lâcher, & qui peut-être m'auroit empêché pour jamais d'éprouver le plaiſir dont je jouïs aujourd'hui; [Francœur en ce moment changea de couleur; & ſa femme paſſa légérement ſur des circonſtances auſſi triſtes].

Je fus charmée de cet incident, parce que j'eſpérois qu'on me remettroit en poſſeſſion, non-ſeulement de mes pierreries, mais auſſi de ce que j'eſtime mille fois plus

que tous les trésors de l'univers. Cependant je fus trompée dans mon attente : on me dit que l'on garderoit avec soin la cassette qui contenoit tout mon bien, & qu'il faudroit prouver le droit que j'y avois avant que j'en pusse espérer la restitution ; & si je ne me trompe, le Capitaine ne se soucioit pas trop que je fusse en état d'en administrer les preuves. J'appris ensuite de ceux avec qui j'étois, que pour eux ils alloient aux indes occidentales, & qu'on me mettroit à bord du premier vaisseau qu'on rencontreroit, & qui feroit route vers l'Angleterre.

Je ne fus pas long-tems sans m'appercevoir que j'avois plus de raison de me plaindre, que de me réjouir, de mon changement de captivité. Je trouvai dans le Capitaine Anglois un nouvel amant, mais plus grossier & moins galant que le François. Il avoit à peine pour moi la civilité la plus commune, & n'en faisoit paroître aucune à tous les autres. Plein d'humeur & de caprices, il n'avoit guères plus d'égard pour ses Officiers, que l'homme le plus mal élevé n'en auroit pour le dernier de ses valets. Il se conduisoit avec moi aussi insolemment qu'un Bacha avec son esclave. Ses conversations étoient aussi effrénées que celles du libertin le plus débauché. Une femme qui auroit eu encore quelque pudeur, n'auroit pu les entendre

ſans indignation : ſouvent il m'embraſſoit avec une familiarité groſſiére ; il fut même un inſtant où il auroit pouſſé plus loin la brutalité, ſi un honnête homme qui ſe trouvoit dans la même ſituation que moi, c'eſt-à-dire, qui, après avoir été pris d'abord par un corſaire, avoit été repris enſuite par ſes compatriotes, ne m'eût arrachée de ſes mains. Le Capitaine, pour s'en vanger, le fit mettre aux fers pendant deux jours, quoi qu'il n'en eût pas le droit. Dès qu'il fut en liberté, [car il ne m'avoit pas été permis de le voir auparavant,] j'allai le trouver pour le remercier de ce qu'il avoit ſouffert en ma conſidération : il me répondit de la maniere du monde la plus polie, qu'il étoit honteux de la ſenſibilité que je faiſois paroître pour un ſi foible ſervice, & pour une action à laquelle il étoit obligé, & comme homme & comme chrétien. Je vécus depuis avec lui dans une grande intimité, je le regardois comme mon protecteur ; il me proteſtoit qu'il ſeroit toujours prêt à me défendre en toute occaſion ; il ne parloit qu'avec horreur de la brutalité dn Capitaine ; enfin il me marquoit une tendreſſe de pere, & paroiſſoit avoir encore plus d'inquiétude que moi-même, pour la conſervation de ma vertu. En effet, c'étoit le ſeul homme que j'euſſe rencontré depuis mon funeſte départ, qui n'eût pas cherché à me dé-

couvrir sa passion par ses regards, par ses actions, ou par ses discours. Tous les autres n'avoient pour but que d'immoler à leurs desirs cette foible beauté, dont ils faisoient l'éloge. J'avois beau leur représenter, que, pour se procurer une satisfactoin momentanée, ils ne vouloient rien moins que me perdre & qu'empoisonner le reste de mes jours.

Je fus quelque tems sans entendre parler du Capitaine, mais une nuit fatale.... Alors Madame Francœur, qui remarqua que son mari pâlissoit, lui rendit la vie en l'assurant que Dieu l'avoit préservée de toute insulte, & que sa vertu n'avoit souffert aucune atteinte. Peut-être, continua-t-elle, ai-je donné à cette nuit une épithéte peu convenable en l'appelant fatale; j'aurois dû la nommer malheureuse, & j'aurois eu raison : car jamais femme n'a été, je crois, dans un plus grand danger.

Une nuit donc que le Capitaine s'étoit fort échauffé en buvant du punch avec le Munitionnaire du vaisseau, le seul homme de l'équipage qu'il admît à sa table, il me fit dire de me rendre chez lui ; malgré toute ma répugnance, il me fallut obéir. Nous ne fumes pas plutôt seuls, qu'il me saisit brusquement la main, & qu'après avoir souillé mes oreilles par des infamies que je rougirois de répéter, il me jura que sa patience étoit à bout, que je ne devois

plus m'attendre à le traiter comme un ſot. Pour le coup, me dit-il, tous vos petits airs coquets ne ſont plus de ſaiſon. Supprimez-les, Madame, je vous conſeille : car je ſuis bien déterminé à paſſer cette nuit avec vous; vos efforts & vos cris ſeroient inutiles; le premier qui oſeroit entrer ici, je l'aſſommerois, je l'écorcherois, & je ferois étendre ſa peau ſur le tillac.

Dans ce moment il ſe mit en devoir de m'entrainer vers ſon lit; je me jettai à ſes genoux, j'implorai ſa compaſſion par mes larmes & par mes prieres : tout cela fut inutile. J'eus recours aux menaces; je tâchai de l'intimider en lui faiſant appercevoir les conſéquences de ſon entrepriſe. Mais tout ce que je pus lui dire, quoiqu'il parût ébranlé, n'eut pas aſſez de force pour me délivrer. Enfin il me vint heureuſement dans l'eſprit un ſtratagême ; j'avois remarqué qu'il étoit à moitié ivre, je lui demandai un moment de répit, pendant lequel je repris mes ſens autant qu'il me fut poſſible. J'affectai un air de gayeté, & lui dis, en ſouriant, qu'il étoit le galant le plus groſſier que j'euſſe jamais vu, & que j'étois probablement la premiere femme à qui il eût adreſſé ſes vœux. Bon ! des vœux ! me dit-il, que le Diable les emporte. Je n'en fais d'autre actuellement que de vous voir en déshabillé. Je le priai de

vouloir bien que nous buſſions auparavant du punch enſemble ; je l'aſſurai que j'aimois autant que lui la bouteille, & que je n'avois jamais accordé mes faveurs à qui que ce fût, ſans avoir préalablement vuidé avec lui un flacon. Oh ! oh ! reprit-il, ſi c'eſt-là tout ce que vous voulez, vous en aurez autant qu'il en faudroit pour vous noyer. En prononçant ces mots, il tira une ſonnette, & demanda un pot de punch ; j'étois cependant forcée de ſouffrir ſes baiſers dégoûtans, & quelques autres privautés que j'eus bien de la peine à retenir dans de juſtes bornes.

Quand le punch fut venu, il en but à ma ſanté une ſi grande quantité, que je commençai à me flatter que mon projet pourroit bien réuſſir. Je l'excitai autant que je pus par mon exemple, & je fus tellement obligée de boire qu'en tout autre tems ma raiſon en eût été troublée ; enfin, dès que je le vis au point où je l'attendois, j'épiai l'occaſion, & me jettai hors de la chambre, bien réſolue de me précipiter dans la mer, ſi je ne trouvois pas d'autre moyen de lui échapper.

Mais le Ciel daigna me ſecourir : car dans les efforts que fit ce brutal pour me pourſuivre, il tomba à la renverſe ſur l'eſcalier, ſe démit une épaule, & ſe froiſſa tellement le corps, que je fus à l'abri de tout danger de ſa part. Cet accident fut

ſuivi d'une fievre ardente qui le mit à deux doigts de la mort ; je ne ſais pas même s'il en eſt jamais revenu.

Pendant ſa maladie, ce fut le plus ancien Lieutenant qui commanda en ſa place. C'étoit un homme brave & vertueux, qui, depuis vingt-cinq ans, avoit occupé ce poſte avec diſtinction, ſans avoir pu parvenir au grade de Capitaine, & s'étoit vu préférer cent freluquets, qui n'avoient d'autre mérite que d'être les enfans naturels de gens de qualité.

Peu de tems après mon avanture, un vaiſſeau deſtiné pour Corck vint à paſſer près de nous, & me prit ſur ſon bord avec ce bon ami qui avoit été deux jours aux fers pour l'amour de moi. Le Lieutenant, qui y avoit conſenti, nous donna autant de proviſions qu'il put; & après m'avoir fait compliment, ſur ce que j'étois enfin délivrée d'un danger dont tout l'équipage avoit été, pour ainſi dire, témoin, il prit congé de nous, & nous ſouhaita à tous deux un heureux voyage.

CHAPITRE XIII.

Suite des avantures de Madame Francœur.

Le même jour fur le foir, comme nous étions à peu de diftance de Madere, une violente tempête s'éleva du côté du Nord-Oueft. Nous perdîmes bientôt nos deux mâts, & la mort nous parut inévitable. Il n'eft pas befoin de dire à mon époux quelles étoient les penfées qui m'occupoient en ce moment. Le danger devint fi preffant, que notre Capitaine, tout incrédule qu'il étoit, eut recours aux prieres, & que tous ceux de l'équipage fe regardant comme perdus, fe mirent à vuider avec la plus grande diligence un baril d'eau-de-vie, pour empêcher, difoient-ils en jurant, qu'une auffi bonne chofe ne fût confondue avec les ondes ameres. J'obfervai en même tems que mon ancien ami montroit bien moins de courage, que je n'en avois attendu de lui. Il paroiffoit enfeveli dans le défefpoir; mais, graces au Ciel, nous fûmes tous fauvés. La tempête, après avoir duré douze heures, diminua peu-à-peu; nous errions à la merci des flots qui nous emporterent fort loin vers le Sud-Eft. L'eau-de-vie avoit opéré fur nos compagnons : ils étoient plongés dans un profond fommeil; & quand

même ils auroient été en état de manœuvrer, leurs travaux auroient été presqu'inutiles, parce que nous avions perdu tous nos agrêts, & que nous étions sans mâts & sans voiles.

Nous voguâmes plus de trente heures dans cette situation ; enfin, au milieu d'une nuit épaisse, nous découvrîmes une lumiere qui sembloit s'approcher de nous. Elle s'augmenta bientôt au point que nous crûmes que c'étoit le fanal de quelque vaisseau de guerre ; mais pendant que nous nous flattions de l'espoir de notre délivrance, cette lumiere disparut tout-à-coup, & nous laissa dans un chagrin d'autant plus sensible, que les idées dont nous nous repaissions un moment auparavant, avoient été plus agréables.

Nous passâmes le reste de la nuit à former mille conjectures sur cette lumiere, que la plus grande partie de l'équipage prenoit pour un météore. Nous avions heureusement des vivres en abondance, & nos Matelots encouragés assuroient, que, pourvu qu'ils eussent seulement de l'eau-de-vie à discrétion, ils seroient bien encore un mois sans se soucier de voir la terre.

Cependant nous en étions beaucoup plus près que nous ne l'imaginions. Dès le point du jour, un de nos compagnons, homme fort expérimenté, nous apprit que nous touchions au continent de l'Afrique.

Nous n'avions pas fait encore trois lieues, qu'une seconde tempête nous assaillit du côté du Nord, & nous fit perdre de nouveau toute espérance. Elle n'étoit pourtant pas aussi violente que la premiere; mais elle fut bien plus longue : elle dura près de dix jours, & nous entraîna prodigieusement loin vers le Sud. Nous étions à une lieue du rivage, & nous nous attendions à tout moment à voir notre vaisseau en pieces, lorsque la tempête cessa. Mais des vagues aussi grosses que des montagnes continuoient toujours de rouler autour de nous; & avant que la mer eût recouvré toute sa tranquillité, notre vaisseau fut poussé si près de terre, que le Capitaine fit mettre à l'eau la chaloupe, & nous avoua qu'il n'étoit presque plus possible de sauver le bâtiment. En effet, à peine fûmes-nous dans la chaloupe, que notre vaisseau alla heurter contre les rochers, & coula à fond.

La douleur des Matelots en cette occasion me toucha vivement. Ils voyoient périr leur vaisseau avec la sensibilité d'un amant ou d'un pere; ils parloient de lui comme le mari le plus tendre pourroit parler de sa femme, & plusieurs d'entr'eux, qui ne sembloient point faits pour les larmes, en répandoient en abondance. Adieu, charmante Manon, s'écrioit notre Capitaine; jamais, non jamais la mer n'a dévoré un plus friand morceau. Quand j'aurois cin-

quante vaisseaux, je n'en aimerois jamais aucun autant que je t'ai aimée, pauvre Manon! Je me souviendrai de toi jusqu'au dernier jour de ma vie.... La chaloupe nous conduisit tous en sûreté sur le rivage, où nous abordâmes avec assez de facilité.

Il étoit environ midi, & le soleil qui dardoit presque perpendiculairement ses rayons sur nos têtes, étoit extrêmement chaud & fort incommode. Malgré cette chaleur excessive, nous traversâmes une plaine assez large, cette plaine nous conduisit à un bois qui s'étendoit aussi loin, à droite & à gauche, que notre vue pouvoit se porter, & qui, selon moi, devoit nous arrêter tout court.

Nous dînâmes en cet endroit avec les provisions que nous avions tirées du vaisseau, & qui ne pouvoient nous fournir que quelques repas, parce que la chaloupe avoit été tellement chargée de monde, qu'il n'y étoit resté que fort peu de place pour les bagages de toute espece. Nous mangeâmes du porc salé que nous fîmes griller, & que mes compagnons affamés trouverent délicieux. Pour moi, la fatigue & l'inquiétude m'avoient ôté l'appétit au point que le meilleur Cuisinier François auroit en vain employé toutes les finesses de son art pour me tenter. Je pensois tristement que c'étoit pour moi un bien foible avantage, que d'avoir survécu à la

tempête, puiſque je n'avois échappé des flots que pour périr vraiſemblablement ſur la terre.

Lorſque nos compagnons ſe furent abondamment raſſaſiés, ils réſolurent d'entrer dans le bois & de le traverſer, s'il étoit poſſible, dans l'eſpérance de trouver des habitans, ou du moins de quoi vivre. Car la plaine qui s'étendoit entre le bois & la mer, étoit extrêmement aride, & on n'y voyoit d'autres animaux que des mouettes.

Nous nous avançames en cet ordre : un homme marchoit à notre tête une hache à la main, pour nous faciliter le paſſage. Il étoit ſuivi de deux autres armés de fuſils pour protéger le reſte de la troupe contre les bêtes ſauvages ; enfin venoit toute la compagnie. Le Capitaine formoit ce que vous appelez, je crois, *l'arriere-garde ;* il avoit auſſi un fuſil pour nous mettre à couvert de toute attaque par derriere. Nous étions au nombre de quatorze, & nous marchâmes ainſi juſqu'au ſoir, ſans voir autre choſe que quelques oiſeaux & quelques autres animaux inconnus.

Nous paſſâmes la nuit ſous des arbres ; tout autre abri nous auroit été inutile dans une pareille ſaiſon, & ſous un climat, où, pendant le jour nous avions eu tant à ſouffrir de la chaleur.

J'oubliois de vous dire que mon bon ami

couchoit toujours ſur la terre auprès de moi, & ne ceſſoit de m'aſſurer qu'il ſeroit mon défenſeur, ſi quelqu'un des Matelots oſoit m'inſulter. Mais il faut en convenir pour leur honneur, je n'eus jamais à me plaindre, de leur part, que de quelques expreſſions peu décentes, qui provenōient plutôt de leur ignorance & de la groſſiéreté de leur éducation, que d'aucun mauvais principe ou d'aucune envie de m'offenſer.



CHAPITRE IX.

Evénemens inouïs qui peuvent paroître incroyables à ceux qui n'ont pas lu beaucoup de voyages, & que le Lecteur est maître de croire ou de révoquer en doute.

Le lendemain, après avoir marché quelque tems, un de nos matelots s'écria qu'il découvroit une ville sur notre gauche; un autre regardant attentivement du même côté, dit qu'il la voyoit se mouvoir : effectivement elle venoit vers nous.

Nous vîmes bientôt que ce que nous prenions pour une ville étoit un animal d'une grosseur prodigieuse, & de la forme d'un éléphant, mais infiniment plus énorme. Cet animal, en s'approchant, nous remplit de terreur; les deux tempêtes que j'avois essuyées m'avoient causé moins d'effroi : j'avois moins appréhendé d'être engloutie par l'impitoyable Océan, que je ne craignois d'être dévorée par ce monstre, qui faisoit retentir tout le bois de ses mugissemens. Il étoit impossible de lui échapper ; la fuite auroit été inutile, & nos compagnons n'avoient pas le tems d'examiner par quels moyens ils pourroient se défendre.

Nos deux fusiliers se déterminerent alors à tirer en même tems, l'un, à l'œil droit,

& l'autre, à l'œil gauche de l'animal. Ils exécuterent cette résolution hardie avec un tel succès, que ce colosse fut aussitôt privé de la vue. Ce fut pour nous l'événement le plus heureux; l'animal ne put résister à la douleur de sa blessure, & se laissa tomber.

Mon ami étoit d'avis qu'on partît promtement, de peur que quelques autres animaux semblables ne vinssent au secours de celui-ci, ce qui pouvoit nous être funeste; mais la curiosité des matelots étoit insatiable. Ils jurerent qu'ils iroient au monstre, & qu'ils vouloient le considérer de plus près : ils croyoient l'avoir blessé à mort; mais il auroit été aussi aisé d'abattre d'un coup de mousquet le château de Windsor, que de tuer un animal qui ressembloit assez à ce vaste édifice, & par sa figure, & par son étendue.

Je frissonne au souvenir de ce que j'ai à vous raconter, & je le regarde réellement comme l'exemple le plus extraordinaire qu'on puisse donner de l'intrépidité de nos gens de mer. Un de nos fusiliers s'avança vers la bête, qui étoit couchée de son long sur la terre, & voyant qu'elle avoit la gueule ouverte, il entra directement dans son gosier. S'il n'eût pas déclaré auparavant son dessein à ceux qui étoient auprès de lui, nous eussions cru qu'il avoit été dévoré. Nous le regardâmes donc comme un

fou, qui s'étoit dévoué volontairement & sans néceſſité à la mort.

Nous ne comptions plus le revoir, lorſque nous entendîmes comme de loin un coup de fuſil. Un des aſſiſtans nous aſſura que le bruit venoit de l'intérieur de l'animal; dans l'inſtant nous vîmes ſortir de ſa gueule une riviere de ſang, & bientôt après notre brave matelot ſortit auſſi de ſon corps, mais par une autre iſſue, que je ne ſaurois nommer. Il nous apprit qu'il avoit appuyé le bout de ſon fuſil contre le cœur du monſtre, & qu'il l'avoit percé de deux balles : ce coup avoit produit l'effet qu'il en attendoit, & l'animal étoit ſans vie.

Dès que le ſang eut ceſſé de couler, toute la compagnie entra à la file dans le cadavre; pour moi, ſoit que je regardaſſe cette démarche comme une indécence, (le monſtre étoit mâle), ſoit que j'euſſe peur de gâter mes habits, je ne pus jamais me réſoudre à faire comme les autres. Deux de nos gens lui arracherent le cœur avec bien de la peine; nous en fîmes griller un petit morceau : mais la chair en étoit fade & plus coriace que celle du plus mauvais bœuf.

Je n'ai garde de prendre congé de cet animal, ſans vous faire obſerver qu'on trouva dans ſon eſtomac un lion encore tout entier, & qu'il venoit apparemment

de dévorer dans le moment où nous l'avions rencontré.

Nous quittâmes enfin le monftre; & à mefure que nous avançions dans le bois, nous découvrîmes plufieurs animaux connus, tels que des lions, des loups & des tigres.

Je ne dois pas paffer fous filence un énorme ferpent que nous vîmes le troifieme jour de notre marche : il reffembloit, par fa couleur & par fa forme, à un ferpent ordinaire; mais il étoit fi long, qu'il s'étendoit à plus d'un quart de mille. Sa groffeur ne répondoit pas à fa longueur; il étoit à-peu-près fix fois auffi gros qu'un bœuf. Cet animal nous auroit affurément caufé quelque chagrin; mais, quoiqu'il fît un petit mouvement quand nous paffâmes près de lui, il étoit heureufement endormi, & ne nous apperçut point.

Ce même jour nous tuâmes un oifeau affez femblable à une alouette, mais beaucoup plus gros; il ne pefoit guere moins que trente ftones (1) : nous en apprêtâmes une partie pour notre dîner; il avoit un fumet fi excellent, qu'il excita mon appétit : ce fut la premiere fois que je mangeai avec plaifir.

---

(1) Sorte de poids dont fe fervent fur-tout les Bouchers, & qui varie felon les Villes où l'on en fait ufage; à Londres il eft de huit liv.

Le lendemain nous apperçûmes du feu à peu de distance ; ce qui nous fit croire que nous étions près de quelqu'habitation. Mais en nous approchant, nous vîmes un oiseau superbe qui alloit expirer dans les flammes ; ce ne pouvoit être que le fameux Phénix, dont on a tant parlé & que l'on connoît si peu. Nous ne voulûmes pas permettre qu'un animal si rare fût entiérement consumé. Nous le tirâmes du feu ; & bien déterminés à goûter d'un mêts aussi précieux, nous le plumâmes, & le fîmes rôtir, mais nous trouvâmes que sa chair, loin d'être délicieuse, étoit on ne peut pas plus dégoûtante. Le Capitaine le fit jetter de nouveau dans le feu, pour ne pas déranger la maniere dont cet oiseau perpétue son espece.

Notre viande salée nous avoit manqué ; nous n'avions plus pour vivre que le reste de notre alouette. Il y avoit bien de quoi nous nourrir pendant un mois, si nous eussions pu la conserver ; mais comme nous n'avions point de sel, la chaleur excessive du climat la rendit bientôt aussi insupportable au goût qu'à l'odorat. Alors la mort se présenta à nos yeux sous une forme plus épouvantable qu'elle n'avoit encore fait ; il falloit s'attendre à périr sans ressource par la famine. Toutes nos provisions étoient consommées, & nous nous flattions vainement de trouver des traces de quelque

créature humaine, dont nous avions peut-être plus de danger à craindre, que de secours à espérer.

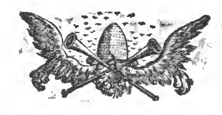
Nous avions marché pendant deux jours sans manger, quand, en sortant du bois, nous vîmes devant nous quelque chose qui ressembloit aux fameux cailloux de Wilsshire; nous trouvâmes que c'étoit un plant de courges, mais si grosses, qu'aucun de nous n'auroit pu en manger une seule en deux mois. Nous en ôtâmes la peau, & chacun s'en fit un abri contre les rayons brûlans du soleil: la nourriture qu'elles nous fournissoient n'étoit ni agréable, ni solide.

Nous quittâmes cet endroit, & nous arrivâmes au pied d'une montagne escarpée.

La fatigue du voyage, la chaleur & la faim, m'avoient tellement accablée, que je me jettai par terre, sans pouvoir aller plus loin. Un des matelots grimpa légérement sur la montagne, & nous fit entendre, par le moyen d'un porte-voix, qu'il voyoit une ville, & qu'elle n'étoit pas éloignée de nous. Cette nouvelle me ranima, & me donna tant de courage, qu'avec le secours de mon bon ami & d'un autre de nos compagnons, je parvins enfin au sommet de la montagne; mais je me fatiguai au point que je n'avois pas la force de me soutenir, & que je fus obligée de me coucher une seconde fois sur la terre.

On ne put m'engager à descendre au

travers d'un bois touffu dans la plaine, au bout de laquelle il paroiſſoit à la vérité quelques maiſons, mais beaucoup moins près que le matelot ne nous l'avoit aſſuré. Cette petite diſtance, comme il l'appeloit, me ſembloit être de plus de vingt milles, & je crois que je ne me trompois guere dans mon calcul.



CHAPITRE X.

Surprise de Madame Francœur. Tentatives inutiles. Secours inespéré.

LE Capitaine nous déclara très-nettement qu'il vouloit marcher sans délai vers la Ville; il fut secondé par tout l'équipage : mais comme je n'étois pas encore en état de faire ce trajet, mon ancien ami protesta qu'il ne m'abandonneroit point, qu'il resteroit à ma garde, & qu'aussi-tôt que je me serois rafraîchie, il m'accompagneroit à la Ville, d'où le Capitaine nous promit de ne point partir, que nous n'y fussions arrivés.

Ils ne nous eurent pas plutôt quittés, qu'après avoir remercié mon protecteur de sa complaisance, je me livrai au sommeil. J'aurois dormi plus long-tems, si je n'avois été éveillée en sursaut par mon gardien qui me serroit vivement la main. Je crus d'abord que c'étoit pour m'avertir de quelque danger de la part des bêtes féroces. Je me trompois : un motif plus tendre en étoit la cause; un joli homme étoit l'unique bête féroce que j'eusse à craindre.

Il commença par me découvrir sa passion avec plus de feu que mes deux premiers amans; mais sans emportement & sans fureur. De mon côté je lui fis les remontran-

ces les plus fortes & les reproches les plus amers : excepté l'infame Wild, je n'avois jamais traité perſonne avec tant de hauteur. Je lui dis qu'il étoit l'homme du monde le plus mépriſable & le plus perfide, puiſqu'en cachant ſes deſſeins criminels ſous le maſque de la vertu & de l'amitié, il leur ajoutoit encore un nouveau degré d'horreur; qu'il étoit de tous les mortels celui que je déteſtois le plus, & que, quand même je ſerois capable de me livrer à des deſirs illicites, ce ne ſeroit jamais un malheureux tel que lui qui jouïroit de mon déshonneur.

Il prit aſſez ſur lui pour ne pas s'irriter de mes invectives : il n'avoit pu me gagner par ſes flatteries; il tenta de me ſéduire par des préſens. Il découſit la doublure de ſa camiſole, & en tira quelques pierreries. Je les ai conſervées, dit-il, au milieu de mille dangers; je ſerois trop heureux ſi vous daigniez les accepter comme un témoignage de mon amour. Je les repouſſai pluſieurs fois avec indignation; enfin jettant les yeux par haſard ſur un collier de diamans, une penſée plus promte que l'éclair s'éleva dans mon eſprit : je reconnus dans le moment le même collier que vous aviez vendu à ce maudit Comte, qui a été la cauſe de tous nos malheurs.

La ſurpriſe où je fus en voyant ces pierreries, troubla d'abord toutes mes idées, & m'empêcha d'examiner quel pouvoit être

celui qui me les offroit; mais en réfléchissant sur cette avanture, je devinai bientôt que c'étoit le Comte lui-même, cet indigne instrument de la barbarie de Wild. O mon Dieu! dans quelle situation me trouvai-je alors! Comment pourrois-je vous exprimer le tumulte des passions qui agiterent mon cœur.

Heureusement j'étois inconnue à ce perfide, & il n'étoit pas possible qu'il eût le moindre soupçon à mon égard. Il ne manqua pas d'attribuer l'air d'intérêt avec lequel je regardois ces bijoux, à un fort mauvais motif. Il voulut profiter de cette découverte prétendue, & crut qu'il parviendroit à ses fins, en se conduisant envers moi avec toute la douceur dont il étoit capable.

Mes craintes étoient un peu calmées: j'étois déterminée à lui faire les plus belles promesses du monde; j'espérois le persuader si bien de ma sensibilité pour les présens, que je pourrois peut-être l'amuser jusqu'au retour du Capitaine & de l'équipage, qui, comme j'en étois convaincue, n'auroient pas manqué de me mettre à couvert de ses poursuites, & de m'assurer même la restitution de ce qui vous avoit été si cruellement dérobé. Mais, hélas! que je fus trompée dans mon attente!.... Madame Francœur voyant sur le visage de son mari les marques de la plus vive inquiétude, s'écria: O mon ami!

ami ! ne craignez rien.... je vais bientôt vous délivrer de vos allarmes.

Dès qu'il vit que j'éludois ses prieres & ses soupirs, il changea de manieres : il prit un air menaçant, & bien différent de celui qu'il avoit affecté jusqu'alors ; il jura que je ne le tromperois pas aussi aisément que le Capitaine ; que la fortune lui avoit offert une occasion favorable ; qu'il ne seroit pas assez sot pour n'en pas profiter. Il finit par me dire, en faisant des imprécations horribles, qu'il vouloit dans cet instant même se satisfaire.

Je sentis alors combien la résistance étoit inutile : il me prit entre ses bras, & se mit en devoir de me faire violence. Je criois de toutes mes forces, quoique je n'eusse presqu'aucune espérance d'être secourue, lorsque tout-à-coup il sortit du bois une espece de fantôme, que l'agitation où j'étois ne me permit pas de reconnoître pour un homme ; mais quand ç'eût été l'animal le plus farouche, j'aurois été charmée qu'il nous eût dévorés tous deux. Je ne m'apperçus qu'il avoit un fusil, qu'au moment que mon ravisseur, frappé d'un coup terrible, tomba à mes pieds. Aussi-tôt il s'approcha de moi, & me dit, en François, qu'il étoit fort aise d'avoir pu si heureusement me secourir.

Il étoit tout nud, à l'exception des pieds & du milieu du corps : on l'auroit pris pour une bête fauve, tant il étoit velu ; & je le

trouvai si hideux, que l'amitié qu'il m'avoit fait paroître & la politesse de sa conduite ne pouvoient absolument dissiper la frayeur que me causoit sa figure. Je crois qu'il le sentit : car il me pria de n'avoir point de peur, en m'assurant que, quel què fût le motif qui m'eût amenée en cet endroit, je devois remercier Dieu d'y avoir rencontré un homme en qui je pouvois être persuadée que je trouverois tous les égards & toute la protection dont j'aurois besoin.

J'avois eu, dans mon trouble, assez de présence d'esprit pour m'emparer de l'écrin que mon voleur, en tombant, avoit laissé échapper de ses mains, & je l'avois mis dans ma poche, avant qu'il eût repris ses sens.

Comme je paroissois extrêmement fatiguée, mon libérateur voulut m'engager à venir me rafraîchir sous sa hutte, qui n'étoit qu'à quelques pas de là. Quand même ses manieres auroient été moins polies & moins obligeantes, ma situation désespérée ne me laissoit pas le choix de ce que j'avois à faire. L'alternative ne pouvoit être douteuse : il falloit, ou me confier à un homme, qui, malgré son extérieur sauvage, sembloit n'avoir en vue que de me rendre service, & qui du moins, si c'étoit un traître, ne m'avoit point encore convaincue de sa perfidie; ou rester avec un autre que je connoissois parfaitement pour le scélérat le plus détestable.

Je m'abandonnai donc à sa conduite, &, les larmes aux yeux, je le suppliai d'avoir pitié de mon innocence.

Il me répondit que l'insulte dont il venoit d'être témoin, & que j'avois éprouvée sans doute de la part de quelqu'un qui avoit trahi ma confiance, justifioit assez mes soupçons; mais que je pouvois sécher mes pleurs, & qu'il me convaincroit bientôt que tous les hommes ne pensoient pas de la même façon. Ses paroles, & la douceur dont il les accompagnoit, me donnerent quelque consolation. J'étois aussi fort contente d'avoir recouvré nos pierreries par un accident qui me faisoit voir que la Providence s'intéressoit en ma faveur.

Nous marchâmes ensemble vers la hutte, ou plutôt vers la caverne : car elle étoit sous terre, dans le flanc d'une montagne. La situation en étoit agréable, & de la porte on découvroit une large plaine & la Ville dont je vous ai parlé. Dès que je fus entrée, il me fit asseoir sur un banc de gazon qui lui tenoit lieu de chaises, & me présenta des fruits que produisoit ce terrein inculte, & dont quelques-uns répandoient une odeur charmante. Il me servit aussi de la viande cuite au four, & qui ressembloit un peu à de la venaison. Il tira ensuite une bouteille d'eau-de-vie, en me disant qu'il l'avoit toujours gardée depuis qu'il s'étoit établi dans cet endroit, il y avoit plus de trente

ans ; que pendant tout ce tems là il ne l'avoit pas débouchée, parce que sa boisson n'étoit que de l'eau, & qu'il avoit réservé cette bouteille pour lui servir de cordial dans une maladie ; mais que, graces à Dieu, il n'en avoit point encore eu besoin. Il m'apprit alors qu'il étoit François ; qu'il avoit été jetté sur cette côte avec sa femme qu'il aimoit tendrement, mais qu'il n'avoit pu empêcher de périr ; que ce malheur l'avoit fait résoudre à ne jamais retourner dans sa Patrie, mais à vivre en Hermite, & à se livrer entiérement à la priere & aux bonnes œuvres, dans l'espérance de revoir un jour sa chere femme dans le Ciel, où il étoit persuadé qu'elle jouissoit de la béatitude, & qu'elle intercédoit pour lui. Il me dit qu'il avoit donné sa montre au Roi du Pays, qu'il me représenta comme un homme juste & bienfaisant, pour un fusil, de la poudre & du plomb ; qu'il s'en servoit plutôt contre les bêtes féroces, que pour se procurer de la nourriture, puisqu'il vivoit principalement d'herbes & de légumes : il ajouta encore plusieurs circonstances que je pourrai vous raconter quelque jour. Enfin il ranima toutes mes espérances, en me promettant de me conduire à un Port où abordoient communément les vaisseaux destinés à la traite des Negres, & où je trouverois aisément moyen de me rembarquer pour repasser en Angleterre. Malgré tout ce que

j'avois éprouvé sur la mer, je me faisois un plaisir de pouvoir m'y exposer de nouveau pour revoir enfin mes enfans & le meilleur des maris.

L'idée que m'avoit donné mon libérateur, du caractere des habitans & du Roi de la Ville que nous voyons au-dessous de nous, me fit desirer d'y aller, sur-tout parce que j'espérois y voir le Capitaine & les Matelots, qui en avoient toujours usé à mon égard avec beaucoup d'humanité, & avec qui, malgré toute la politesse de l'Hermite, j'aurois été plus tranquille, que je n'avois lieu de l'être tête-à-tête avec un seul homme.

Mais il me conseilla de ne point entreprendre un voyage si pénible, avant que de m'être bien reposée. Il m'invita à me coucher sur un lit de verdure, en me disant qu'il alloit sortir de la caverne, & qu'il resteroit à la porte pour me garder. J'acceptai la proposition, mais je fus long-tems sans m'endormir. Enfin la fatigue l'emporta sur mes craintes, & je goûtai quelques heures de sommeil. Je trouvai, en m'éveillant, mon fidele gardien à son poste, & prêt à recevoir mes ordres. Cette façon d'agir m'inspira de la confiance, & je le priai de nouveau de vouloir bien descendre avec moi à la Ville.

Il me répondit qu'il feroit mieux de prendre un peu de nourriture avant que de faire

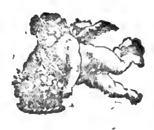
une route qui étoit beaucoup plus longue qu'elle ne paroiſſoit. J'y conſentis, & il me ſervit des fruits en plus grande quantité & de meilleure eſpece que ceux de la veille.

Après que je me fus raſſaſiée, je lui reparlai de mon voyage : il perſiſta à m'en diſſuader, en m'aſſurant que je n'étois pas encore aſſez forte, que je ne pouvois être nulle part plus en ſûreté que dans ſa caverne; & que, pour lui, il ne connoiſſoit pas de plus grand bonheur, que de paſſer ſa vie avec moi ; il ajouta, en ſoupirant, que c'étoit un bonheur qu'il eſtimoit mille fois plus que tous les tréſors de la fortune.

Vous imaginez bien que je commençai à concevoir quelques ſoupçons ; ils ſe changerent bientôt en certitude. L'Hermite ſe jetta à mes pieds, & m'avoua qu'il brûloit d'amour pour moi. Je ſerois morte de déſeſpoir, s'il ne m'eût fait en même-tems mille proteſtations qu'il n'employeroit jamais que les prieres, & qu'il aimeroit mieux périr de la mort la plus cruelle, que d'obtenir la plus grande félicité, en m'affligeant & en devenant un ſujet de pleurs pour deux beaux yeux qui étoient, diſoit-il, les aſtres dont l'influence favorable pouvoit ſeule le faire jouir de la vie, ou plutôt l'engager à la ſupporter.... Madame Francœur alloit ſans doute répéter beaucoup d'autres complimens de cette eſpece, lorſqu'un bruit horrible, qui ſe fit entendre à la porte, & qui

allarma tout le monde, interrompit le fil de ſa narration.

Je ne puis donner à mon Lecteur une plus juſte idée de ce vacarme, qu'en le priant de ſuppoſer, pour un moment, que j'euſſe les cent langues que deſiroit autrefois un Poëte, & que toutes ces langues ſe fiſſent entendre en même-tems, en criant, en grondant, en beuglant, en jurant, en mugiſſant, en exprimant enfin toutes les articulations différentes dont cet organe eſt ſuſceptible.



CHAPITRE XI.

Bruit horrible, & quelle en étoit la cause.

MAIS quelque grande idée que le Lecteur puisse concevoir de ce tintamarre, il le trouvera encore fort au-dessous du sujet qui l'avoit fait naître, quand il saura que notre Héros, je rougis de l'avouer, venoit de découvrir une injure faite à son honneur dans le point le plus sensible. En un mot, mon cher Lecteur, car il faut que vous le sachiez, il avoit surpris Fireblood entre les bras de sa charmante Lettice.

Tel qu'un généreux taureau, qui, pour avoir été long-tems dans le même pâturage avec un grand nombre de génisses, a contracté l'habitude de croire qu'elles lui appartiennent; s'il voit un autre taureau en courtiser quelqu'une à son passage, il beugle d'une maniere épouvantable, il aiguise ses cornes, menace son rival d'une promte vengeance, & effraye tout le voisinage par ses mugissemens. Ce fut avec autant de vacarme, ce fut avec des menaces aussi terribles, que Wild exhala sa fureur, & répandit l'épouvante dans toute la prison. Long-tems on n'entendit que des sons que la rage empêchoit d'articuler. Ainsi, dans un jour de visite, quatorze ou quinze fem-

mes, avec un fausset délicat, à la vérité, mais aigre & perçant; babillent toutes à la fois sur cent sujets différens. Tous ces sons n'en forment qu'un seul, qui remplit nos oreilles, & ne porte à notre esprit aucune idée distincte. Enfin quand il fut hors d'haleine, & que la raison commença à prendre le dessus, ces mots se firent un passage au travers de ses gencives; car pour des dents il ne lui en restoit plus, il les avoit perdues d'un coup de patin dans un combat singulier contre une Amazone de Drury.

(1) Un homme d'honneur! cela convient-il à un ami? devois-je m'attendre que tu ferois jamais une telle tache aux loix de l'honneur, toi à qui j'avois si bien appris à marcher dans ses sentiers? que n'as-tu choisi une autre maniere de trahir ma confiance? je te le pardonnerois. Mais ce que tu m'as fait, c'est un coup de poignard, c'est une blessure mortelle, c'est un outrage qu'on ne sauroit effacer: car la perte d'un camarade que j'aimois, & d'une femme plus chere à mon cœur que ma propre vie, n'est pas seulement ce que je déplore; ce qui me désespere, c'est que cette perte est accompagnée du déshonneur & de l'infamie. Le sang des Wilds, qui, depuis tant

(1) Il n'a pas été possible de nous communiquer le commencement de ce discours, par la raison que nous avons alléguée ci-dessus.

O v

de générations, nous a été transmis avec une pureté non interrompue ; ce sang est aujourd'hui impur & souillé. Voilà ce qui fait couler mes larmes ; voilà ce qui cause ma douleur : une pareille injure est irréparable, & ne sauroit se pardonner avec honneur.

C'est donc pour votre honneur, interrompit Fireblood, que vous faites tout ce tapage ? Si le tort que j'ai fait à votre sang est tout ce qui vous chagrine, vous n'avez aucune raison de vous plaindre ; car enfin mon sang vaut bien le vôtre.

Vous n'avez pas, reprit Wild, la moindre idée de l'honneur ; vous ne concevez pas combien il est chatouilleux & sensible dans les deux sexes : il est si délicat, que le souffle le plus leger suffit pour le détruire.

Eh bien, repliqua Fireblood, je vais vous prouver, par vos propres paroles, que je n'ai point endommagé votre honneur. Ne m'avez vous pas dit cent fois que l'honneur d'un homme consistoit à ne point recevoir d'affront d'un autre homme, & celui d'une femme, à ne point écouter de fleurettes de notre part. Or, si je ne vous ai point fait d'affront, comment ai-je attaqué votre honneur ?

Mais tout ce qui est à une femme, s'écria Wild, n'appartient-il pas à son mari ? l'honneur de sa femme lui est aussi cher

que le ſien propre, & vous ne pouvez faire injure à l'un ſans faire injure à l'autre. Qu'eſt-il beſoin que je vous rappelle combien vous m'avez cruellement offenſé à cet égard ? toute la priſon le ſait déja, & toute la Ville en ſera bientôt informée. J'aurai recours contre ma femme à quelque bon Avocat, & je diminuerai, autant que je le pourrai, mon déshonneur, en me ſéparant d'avec elle. Quant à vous, Monſieur, vous ſaurez de mes nouvelles à Weſtminſter-Hall; vous y apprendrez comment on répare de telles breches, & comment on ſe vange d'un pareil affront.

Parbleu, répondit Fireblood, je ne vous crains point; &, de tout ce que vous me dites, je n'en crois pas un mot.

Oh! reprit Wild, ſi vous m'inſultez perſonnellement, je ſais un autre moyen de vous en punir. A ces mots il s'élança contre Fireblood, & lui donna un ſoufflet; le jeune homme lui ripoſta de la même maniere : notre Héros & ſon ami en vinrent aux coups, avec pourtant quelque difficulté, parce que leurs chaînes & les fers qu'ils avoient aux pieds mettoient obſtacle à leur courage. Ils ne s'étoient pas encore fait grand mal, quand on les ſépara. Nos champions, après s'être promis tout bas, que, s'ils ſurvivoient aux prochaines Seſſions, & s'ils pouvoient échapper à la potence, ils ſe donneroient réciproquement ſatisfaction

les armes à la main, se quitterent; & la prison recouvra aussi-tôt sa premiere tranquillité.

Alors la compagnie pria Madame Francœur de reprendre son récit, ce qu'elle fit, comme on le verra dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE XII.

Conclusion des avantures de Madame Francœur.

Si je ne me trompe, lorſque j'ai été interrompue, je commençois à vous rapporter les complimens que me faiſoit l'Hermite. Vous les finiſſiez, Madame, à ce que je crois, lui dit le Magiſtrat. Vous avez raiſon, répondit-elle, & je ne prendrois aſſurément aucun plaiſir à vous les répéter une ſeconde fois. L'Hermite les termina donc en me diſant, que, quoique je fuſſe à ſes yeux la femme du monde la plus charmante, quoique j'euſſe aſſez d'attraits pour tenter un Saint, & lui faire abandonner les ſentiers de la vertu, ma beauté lui inſpiroit cependant pour moi une affection trop tendre, pour qu'il cherchât à ſatisfaire ſes deſirs en me rendant malheureuſe; que ſi j'étois aſſez cruelle pour rejetter des vœux auſſi purs, & pour ne pas vouloir mener une vie ſolitaire avec un homme qui s'efforceroit par toutes ſortes de moyens de faire mon bonheur, je n'avois à appréhender aucune violence, & que j'étois actuellement auſſi libre qu'en France ou en Angleterre.

Je lui répondis avec la même franchiſe,

& j'ajoutai que, comme il marquoit un grand respect pour la Religion, j'étois persuadée qu'il ne pousseroit pas plus loin ses sollicitations, lorsqu'il sauroit, que, quand même je n'aurois point d'autre raison à lui opposer, ma vertu ne me permettroit jamais de l'écouter sur cet article, puisque j'étois mariée... Il tressaillit à ce mot, & garda quelque tems le silence : mais, revenu de son étonnement, il me dit d'abord qu'il étoit incertain que mon mari vécût encore, & que le contraire étoit vraisemblable. Il me parla ensuite du mariage, comme d'un simple Contrat civil, & me fit sur ce sujet des raisonnemens qui ne valent pas la peine que je vous les rapporte.

Il devenoit en même-tems si vif & si importun, que je ne sais où sa passion auroit pu le porter, si dans ce moment trois de nos Matelots n'eussent paru à quelque distance de la caverne. Je ne les eus pas plutôt apperçus, que je fus transportée de joye. Je lui dis que mes compagnons venoient me chercher, & que j'allois prendre congé de lui, en l'assurant que je me souviendrois toujours, avec la plus vive reconnoissance, de tous les services que j'avois reçus de sa générosité. Il poussa un profond soupir, & me serrant tendrement la main, il m'embrassa avec ardeur, & me dit qu'il se souviendroit aussi lui-même que j'étois venue chez lui le dernier jour de sa vie, & qu'il

n'auroit pas demandé mieux que d'en passer tout le reste avec une personne dont les beaux yeux avoient enflammé.... Mais je crains, Messieurs, que vous n'imaginiez que nous autres femmes nous aimions à nous rappeler les complimens qui nous regardent; ainsi trouvez bon, s'il vous plaît, que je n'en dise pas davantage.

Enfin les Matelots étant arrivés, je le quittai, non sans avoir quelque compassion de la peine qu'il eut à se séparer de moi, & je partis avec mes compagnons.

Nous n'avions pas fait vingt pas qu'un des Matelots dit à son camarade: parbleu, Jacques, qui sait si ce drôle-là n'auroit pas quelque chose de bon à boire dans sa caverne? Je répondis innocemment que le pauvre malheureux n'avoit rien qu'une bouteille d'eau-de-vie. Il a de l'eau-de-vie! répondit le Matelot; oh! ma foi, nous en goûterons. En parlant ainsi ils retournerent chez l'Hermite, & me menerent avec eux.

Nous le trouvâmes étendu sur la terre dans l'attitude la plus triste & la plus déplorable. Je lui appris en François, (car les Matelots n'entendoient pas cette Langue) ce qu'ils venoient lui demander. Il marqua du doigt le lieu où étoit la bouteille, en leur disant qu'ils étoient les maîtres de prendre tout ce qu'il avoit, & même sa propre vie s'ils le jugeoient à propos. Les

Matelots chercherent dans toute la caverne, & n'y ayant rien trouvé qui en valût la peine, ils s'en allerent avec la bouteille, qu'ils vuiderent auſſi-tôt ſans m'en offrir une ſeule goutte.

Nous marchions vers la Ville, & je remarquai, chemin faiſant, qu'un de nos compagnons parloit tout bas aux autres en me regardant; mais ceux-ci lui répondirent: non, parbleu, le Capitaine ne nous le pardonneroit jamais; d'ailleurs nous avons aſſez de cela parmi les Négreſſes, & à tout prendre une couleur vaut bien l'autre. C'en étoit aſſez pour me cauſer de nouvelles appréhenſions; mais je n'entendis rien de plus pendant toute la route, & en moins de ſix heures j'arrivai à la Ville ſans aucun accident.

Auſſi-tôt que le Capitaine me vit, il me demanda ce qu'étoit devenu mon bon ami, c'eſt-à-dire, ce fripon de Comte. Je l'inſtruiſis de tout ce qui m'étoit arrivé: il me félicita ſur ma délivrance; & marquant toute l'horreur poſſible pour une action auſſi baſſe que celle de ce maraud, il jura que, s'il le rencontroit jamais, il lui couperoit la gorge: mais il y avoit toute apparence qu'il étoit mort du coup que lui avoit donné l'Hermite.

On m'introduiſit enſuite chez le Mayor, ou principal Magiſtrat du Pays, qui avoit envie de me voir. Je vais vous faire en

peu de mots la description de sa personne, & des fonctions de sa Charge.

Ce Magistrat étoit choisi, suivant la coutume, parce qu'il l'emportoit sur les autres par la sagesse & par la bravoure. Son pouvoir étoit absolu, tant que duroit son administration; mais à la moindre prévarication contre la justice & l'équité, il se trouvoit dans le cas d'être déposé. Les Anciens de la Nation s'assembloient une fois l'année, pour examiner sa conduite. Outre le danger auquel l'exposoit cet examen, qui étoit très-sévere, son emploi exigeoit tant de soins & de peines, qu'il n'y avoit que la passion de commander, cette passion dominante dans le cœur des hommes, qui pût le faire rechercher: car, à proprement parler, il n'étoit autre chose que l'esclave de tous les habitans de cette Contrée. Il étoit obligé, en tems de paix, d'écouter les plaintes de ses Sujets, & de leur rendre justice. Chacun pouvoit lui demander audience à tout moment, excepté pendant une heure qui lui étoit accordée pour dîner. Il mangeoit seul; & il étoit servi avec plus d'ostentation & de cérémonie qu'aucun Monarque de l'Europe. Tout cet apparat n'étoit fait que pour frapper les yeux du Vulgaire, & pour inspirer au Peuple la crainte & le respect. Mais de peur qu'il ne conçût quelque pensée trop orgueilleuse, une espece de Bédeau avoit soin

de l'humilier, en lui donnant tous les ſoirs en particulier un petit coup de pied au derriere : de plus il portoit à ſon nez un anneau tel à-peu-près que celui que nous mettons à nos cochons, & autour de ſon cou une chaîne, qui ne reſſembloit pas mal à celles que portent nos Echevins. Je ſuppoſe que tout cela étoit emblématique, mais je n'en ai jamais pu apprendre la ſignification. Je trouvai chez ce Peuple beaucoup d'autres ſingularités, dont je vous ferai le détail à la premiere occaſion.

Le lendemain du jour où j'avois paru devant ce Prince, un de ſes Officiers, qu'on appelle Schah-Pimpach, vint me trouver; & par le moyen d'un Interprête François, qui s'étoit mis aux gages de la Cour, il m'apprit que le Mayor avoit du goût pour moi, & qu'il m'offroit un préſent conſidérable, ſi je voulois répondre à ſes vœux. Telle étoit apparemment la coutume du pays, & la façon ordinaire d'y faire l'amour. Je rejettai le préſent, & je n'entendis plus parler de rien; car, comme dans ce pays-là, ce n'eſt pas une choſe honteuſe pour les femmes de ſe rendre à la premiere propoſition, auſſi n'en reçoivent-elles jamais une ſeconde.

Il y avoit huit jours que j'étois dans la Ville, lorſque le Capitaine me dit que des priſonniers de guerre, qu'on gardoit ſur le bord de la mer, ſeroient inceſſamment ven-

dus à des Marchands, qui devoient les transſporter en Amérique, & que, ſi je voulois profiter de cette occaſion, je ſerois la maîtreſſe de paſſer dans cette Contrée, & de là en Angleterre. Il me confia en même-tems, qu'il étoit lui-même dans la diſpoſition de partir avec eux; je conſentis ſur le champ à l'accompagner.

Le Mayor ayant ſu quel étoit notre deſſein, nous envoya chercher; &, ſans me dire un ſeul mot de ſon amour pour moi, il me fit préſent d'un riche bijou, mais d'un prix, à ce qu'il prétendoit, fort au-deſſous de ma vertu: il nous congédia enſuite, en me recommandant à Dieu, & après nous avoir fait fournir d'abondantes proviſions pour notre voyage.

Nous prîmes des mules pour nous & pour notre bagage, & le neuvieme jour nous parvînmes au rivage de la mer, où nous trouvâmes un vaiſſeau Anglois prêt à nous recevoir le Capitaine & moi avec les eſclaves. Nous nous enbarquâmes, & le lendemain nous fîmes voile par un bon vent vers la nouvelle Angleterre, d'où je me flattois que je pourrois repaſſer inceſſamment dans l'ancienne: mais la Providence me favoriſa bien au-delà de mes eſpérances; car le troiſieme jour de notre navigation, nous rencontrâmes un vaiſſeau de guerre qui s'en retournoit directement en Angleterre. Le Capitaine, touché de

compaſſion, voulut bien me recevoir ſur ſon bord. Je pris congé de mon compagnon: il continua ſa route dans le deſſein de paſſer enſuite à la Jamaïque, où demeuroient les propriétaires du bâtiment qu'il avoit commandé, & que nous avions vu périr ſous les flots. Pour moi je fus traitée avec la plus grande civilité: on m'aſſigna une petite chambre en particulier; je mangeois tous les jours à la table du Capitaine, qui étoit véritablement un galant homme. Il me fit d'abord quelques propoſitions; mais dès qu'il vit qu'elles étoient inutiles, il changea de conduite, & n'eut pour moi que ces égards flatteurs auxquels toutes les perſonnes de notre ſexe ſont ordinairement ſi ſenſibles.

Je n'eus dans mon paſſage aucune avanture digne de vous être racontée; nous ſommes enfin arrivés à Graveſend, & le Capitaine m'a accompagnée dans ſa chaloupe juſqu'à la tour. Il n'y avoit gueres qu'une heure que j'étois arrivée, quand j'ai été témoin de cet événement, qui, tout affreux qu'il m'ait paru d'abord, ſe terminera, comme je l'eſpere, de la maniere la plus heureuſe pour nous, par les bons offices de l'homme du monde le plus juſte & le plus reſpectable. Je ne doute pas que nous ne ſoyons inceſſamment la preuve la plus complette d'une vérité que j'ai toujours regardée comme inconteſtable: c'eſt

que *tôt ou tard la Providence assure le bonheur de ceux qui s'attachent inviolablement à la vertu.*

Madame Francœur finit ainsi son histoire : elle avoit auparavant remis entre les mains de son mari les pierreries que le Comte lui avoit volées, & le diamant du Prince Africain, présent magnifique & d'une valeur inestimable.

Le bon Magistrat fut sensiblement touché de ce récit ; il plaignit ces deux époux des maux qu'ils avoient éprouvés ; il se félicita lui-même de tout ce qu'il avoit déja fait pour Francœur, & promit de travailler incessamment à faire annuller une Sentence, qui, comme il le voyoit clairement, n'étoit appuyée que sur une imputation fausse & calomnieuse.



tre lui : le jour de ſon jugement aprochoit; il s'y prépara, non pas tout-à-fait comme Socrate, en prenant patience & en ſe réſignant à la volonté de Dieu, mais en ſubornant le plus grand nombre de faux témoins qu'il lui étoit poſſible.

Au reſte, comme le ſuccès ne répond pas toujours à la ſageſſe des moyens que l'on employe, c'eſt avec moins de douleur que nous nous voyons forcés de convenir que notre Héros, malgré toute ſa prudence, malgré toutes les précautions qu'il avoit ſu prendre, fut convaincu & condamné à une mort qu'on ne pourra s'empêcher d'appeler honorable, ſi l'on conſidere, non-ſeulement les grands hommes qui en ont ſouffert une pareille, mais encore tous ceux qui ont eu l'honneur de la mériter. En effet, les Héros qui ont été aſſez malheureux pour n'avoir pu l'obtenir, ſemblent avoir tendu vainement pendant toute leur vie, à une fin à laquelle la Fortune, par des raiſons particulieres, n'a pas jugé à propos de les laiſſer parvenir. Wild fut donc condamné à être pendu ; mais, quel que fût ſon deſtin, il avoit du moins de quoi ſe conſoler, en ſe rappelant qu'il avoit fait ce que,

Nec Judicis ira, nec ignis,
Nec poterit ferrum, nec edax abolere vetuſtas.

Non, ni la colere d'un Juge, ni le feu,

ni le tems, qui vient à bout de tout, ne pourront jamais rien sur des actions aussi sublimes.

Pour moi, j'avoue que je regarde ce genre de mort comme le plus convenable à un Héros; & j'ose dire hautement, que si Alexandre le grand eût été pendu, cet incident ne diminueroit en rien le respect que je conserve pour sa mémoire. Pourvu seulement qu'un grand homme, dans le cours de sa vie, exécute une quantité suffisante d'actions pernicieuses; pourvu qu'il soit dans le cas d'être maudit de la veuve, de l'orphelin & de tous ceux qu'il a opprimés & réduit à la mendicité, il importe peu de quelle maniere il ait terminé ses jours, soit par le glaive ou par la corde. Le nom des grands hommes passera immanquablement à la postérité, & jouïra toujours de cette réputation qu'ils ont désirée si ardemment, & qu'ils se sont procurée avec tant de gloire : car, comme dit un grand Poëte,

La réputation ne provient pas plus des bonnes actions que des mauvaises. Ce jeune ambitieux qui brûla le temple d'Ephese, surpasse en réputation le pieux imbécille qui avoit bâti cet édifice.

Notre Héros commençoit alors à soupçonner que la malice de ses ennemis pourroit bien lui jouer quelque mauvais tour. Pour s'étourdir sur le sort qui sembloit le menacer,

menacer, le ſort étoit ſon unique reſſource; aucun de ſes amis ne daignoit le conſoler dans ſes malheurs, & ſa femme, dont le jugement avoit été différé juſqu'aux prochaines Seſſions, n'étoit venue le voir qu'une ſeule fois. Elle l'avoit tellement fatigué, & lui avoit fait des reproches ſi cruels, qu'il s'étoit déterminé à prier le Geolier de ne la pas laiſſer entrer davantage. Le Chapelain de Newgate avoit eu avec lui de fréquentes conférences, & ce ſeroit un nouvel ornement pour notre hiſtoire, s'il nous étoit permis de rapporter tout ce que le bon homme lui débita dans cette circonſtance : mais malheureuſement nous ne pouvons donner à notre Lecteur que la ſubſtance d'une converſation particuliere que Wild mit auſſi-tôt après par écrit. Nous allons donc la tranſcrire dans la même forme & dans les mêmes termes que nous l'avons reçue : nous la regardons comme une des pieces les plus curieuſes qui puiſſent exiſter en ce genre.

P

CHAPITRE XIV.

Dialogue entre le Chapelain de Newgate, & M. Jonathan Wild. Matieres très-graves & savamment discutées.

LE CHAPELAIN.

BON jour, Monsieur : comment avez-vous passé la nuit ?

JONATHAN.

Parbleu ? fort mal ; je n'ai fait que rêver de pendus, & il ne m'a pas été possible de dormir une heure de suite.

LE CHAPELAIN.

Fy donc, Monsieur ! vous devriez être un peu plus résigné que vous ne l'êtes ; je voudrois que vous fissiez plus d'usage de mes instructions : il faudroit sur-tout vous rappeler que, Dimanche dernier, à l'occasion du Diable & de ses Anges, je vous prouvai, ce me semble, assez évidemment que vous étiez vous-même un de ces Anges de Satan, & que le feu éternel devoit être votre partage dans l'autre monde. (1)

(1) Des vérités déplacées, & souvent ren-

JONATHAN.

Par ma foi, mon cher Docteur, toutes vos instructions m'ont été assez inutiles. A peine aviez-vous ouvert la bouche que je m'endormis; mais, dites-moi, est-ce pour me consoler que vous me prêchez aujourd'hui cette doctrine ?

LE CHAPELAIN.

C'est pour vous porter à reconnoître vos fautes, & vous exciter par ce moyen à la repentance. Non, quand j'aurois toute l'éloquence de *Cicéron* ou de *Tullius*, je n'en aurois pas assez pour vous décrire les peines de l'Enfer & les délices du Paradis; tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'elles sont ineffables. Qui donc voudroit, pour des biens périssables & fragiles, perdre un bonheur si parfait, & s'exposer à des tourmens inconcevables & dont la seule pensée fait horreur ? Qui pourroit jamais se resoudre à donner à ce dernier état la préférence sur le premier ?

---

dues d'une maniere triviale, n'étoient guères propres à toucher le cœur d'un scélérat tel que Wild. Notre Auteur semble vouloir attaquer ici l'ignorance ou la mal-adresse de quelques-uns des Ministres subalternes de la Religion Anglicane.

JONATHAN.

Eh ! sans doute, j'aimerois beaucoup mieux être. heureux, que malheureux. Mais. . . . .
. . . .

LE CHAPELAIN.

Rien ne sauroit être plus clair. Saint.
. . . .

JONATHAN.

Si . . . . . une fois convaincu . . . . Personne . . . . dont la vie . . . . au-lieu qu'il est sûr que le Clergé . . . . . l'occasion . . . . mieux reformé . . . . . toutes sortes de vices . . . .
. . . .

LE CHAPELAIN.

. . . . Sont Athées . . . . Déistes. . . . . Ari . . . . ciniens . . . . pendus . . . . . brûlés . . . . grillés . . . . . . nés . . . . le Diab. . . . . . . ses Ang. . . . . . . feu d'Enf . . . . . . ternelle dam. . . . . tion.

JONATHAN.

Vous . . . . m'épouvanter ! mais . . . est, je n'en doute point, plus miséricor-

dieux que . . . . s . .
. . . . . . ſi je croyois tout ce que vous me dites, je mourrois, j'en ſuis ſûr, dans une horreur inexprimable.

LE CHAPELAIN.

Le déſeſpoir eſt un crime : vous êtes, il eſt vrai, en danger d'être damné ; mais il n'eſt point d'homme, à moins qu'il ne ſoit excommunié, dont le ſalut ſoit abſolument déſeſpéré.

JONATHAN.

Quoi je ne ſerois donc pas ſans eſpérance ! je vous crois & j'ai le plus grand intérêt du monde à vous croire : mais, quand même je n'aurois plus rien à eſpérer, mon courage ne m'abandonnera jamais, je veux mourir comme un. . . . . Qu'eſt-ce après tout que mourir ? ce n'eſt autre choſe, comme nous l'aſſure un Poëte, que d'aller habiter avec Platon, Céſar, ... & les autres fameux Héros de l'antiquité.

LE CHAPELAIN.

Vous appelez courage, ce qui n'eſt qu'aveuglement. Pour moi, ne vous en déplaiſe, j'aimerois mieux reſter éternellement ſur la terre, que d'aller de compagnie avec ces vieux Païens, qui certainement

quent je vous abandonne au Démon qui eſt tout prêt à vous emporter.

JONATHAN.

Quoi, Docteur! vous feriez plus cruel envers moi, que mon propre Juge? il a recommandé mon ame au Ciel, & ce feroit à vous à m'en montrer le chemin.

LE CHAPELAIN.

Les portes en font fermées pour quiconque oſe mal parler du Clergé.

JONATHAN.

Je reſpecte le Clergé; je n'en ai blâmé que quelques membres, s'il s'en trouve dont la conduite ſoit répréhenſible, cela ne vous regarde pas, vous qui ſeriez depuis long-tems Evêque, ſi l'on n'acordoit qu'au mérite les dignités eccleſiaſtiques. On ne ſauroit voir ſans indignation, qu'un homme qui a autant de ſavoir & de talens ſoit réduit à en faire uſage dans une ſphere ſi étroite & ſi peu brillante, tandis que cent autres, qui ne vous valent pas, obtiennent les places les plus éminentes, & nagent dans les richeſſes.

LE CHAPELAIN.

Il faut l'avouer, il y a des méchans dans tous les ordres; mais il n'est permis de les censurer qu'en général. Je conviens que je pouvois espérer une place plus considérable; mais je sais prendre patience, & me résigner aux volontés du ciel. Je vous conseille de faire de même; si vous pouviez une fois y parvenir, je suis persuadé que vous obtiendriez miséricorde. Vous êtes, sans doute, un pécheur; mais vos crimes ne sont pas de la derniere énormité. Vous n'êtes point un meurtrier; on ne peut vous accuser de sacrilège: & si vous êtes coupable de larcin, vous avez, sur beaucoup de grands hommes de votre espèce, l'avantage d'expier en quelque façon vos injustices, par vos souffrances. C'est effectivement un bonheur pour vous, & pour tous ceux qui vous ressemblent, qu'on découvre vos fautes, & que vous en soyez punis en ce monde. Ainsi donc, loin de déplorer votre destin en allant à la potence, vous devez vous réjouïr & tressaillir d'allégresse. Car enfin je demande, si, pour un homme sage, le sort de ceux qui terminent leurs jours par la corde n'est pas plus digne d'envie que de pitié? Tout crime est punissable; le meurtre est le plus grand des crimes: il s'ensuit que celui qui l'a commis, est heureux lorsqu'il en est

puni. Si donc un homme qui a commis un meurtre eſt heureux en mourant pour l'expier, combien plus le devez-vous être, vous dont les crimes ſont bien moins odieux ?

JONATHAN.

Tout cela eſt vrai : mais buvons un coup de vin pour prendre courage.

LE CHAPELAIN.

Du vin ! ô Monſieur Wild ! qu'il me ſoit permis de vous le dire, rien n'eſt ſi trompeur que le courage qu'inſpire le vin. Si vous voulez boire, buvons plutôt une bouteille de punch ; c'eſt une liqueur que je préfere, parce qu'elle n'eſt blâmée nulle part dans la ſainte Écriture, & qu'elle eſt bonne contre la gravelle ; maladie dont je ſuis cruellement tourmenté.

JONATHAN, *après avoir demandé du punch.*

Excuſez-moi, mon cher Docteur ; j'aurois dû me ſouvenir que le punch étoit votre liqueur favorite. Je ſais que vous ne touchez jamais au vin, tant qu'il y a du punch ſur la table.

LE CHAPELAIN.

Je l'avoue, je regarde le punch comme

préférable à toutes les liqueurs, & je ne puis vous dissimuler que j'ai trouvé un peu mauvais que vous ayez parlé de vin, vous qui connoissez si bien mon goût.

JONATHAN.

Pour réparer ma sottise, je boirai volontiers un coup de punch à votre future promotion à l'Episcopat.

LE CHAPELAIN.

Et moi je vous souhaiterai, en buvant, un bon *sursis*. Allons, mon ami, point de désespoir : il vous reste encore assez de tems pour penser à la mort. Vous avez de bons amis qui probablement vous rendront service ; j'ai vu donner des surséances à bien des gens qui doivent s'y attendre infiniment moins que vous.

JONATHAN.

Mais si j'allois me flatter vainement de cette espérance, que deviendroit alors mon ame ?

LE CHAPELAIN.

Bon ! soyez tranquille ; j'en aurai soin ; je vous en réponds. A propos, j'ai dans ma poche un sermon, qui, dans la circonstance présente, peut vous être fort utile. Je ne vous vanterai point mon talent pour

la prédication : on ne doit jamais se glorifier des dons qu'on a reçus ; mais peut-être auroit-on quelque peine à trouver de pareils ouvrages. Puisque nous n'avons rien de mieux à faire, en attendant le punch, je vais vous le lire, si vous le trouvez bon.

Le Chapelain lut effectivement son discours, dans lequel il prétendoit prouver que les Grecs, avec toute leur Philosophie, n'avoient été que des imbéciles ; que Platon, Aristote, & les autres, étoient des bavards & des sophistes follement attachés à des maximes ridicules, & que les préceptes de ces prétendus sages devoient être regardés comme les Antipodes de la raison & du sens commun. Il venoit de finir sa premiere partie ; la seconde alloit commencer, quand on apporta le punch : &, malheureusement pour nos Lecteurs, nous n'avons jamais pu engager M. Wild à nous communiquer la suite d'une conversation aussi intéressante.



CHAPITRE XV.

Wild parvient au dernier point de la grandeur humaine.

Le jour approchoit où notre héros devoit enfin donner, en sa propre personne, un exemple admirable de grandeur, en terminant sa vie par l'action la plus noble & la plus capable d'immortaliser un grand homme. Ce jour, qui devoit être celui de son exécution, ou, si vous l'aimiez mieux, de son triomphe, ou de son apothéose ; alloit le mettre à portée d'envisager la mort & la damnation sans crainte, ou du moins sans en laisser paroître aucune à l'extérieur. Fin vraiment digne de lui, & qu'on ne sauroit trop souhaiter à tous les grands hommes de son espece : car rien n'est plus triste que de voir la fortune, semblable à un poëte fatigué, négliger son cinquieme acte, manquer la catastrophe, & faire mourir d'une maniere commune & rampante un héros qui, dans le cours de la piece, a joué son rôle de façon à faire attendre aux spectateurs les plus éclairés, une fin distinguée, illustre & sublime.

Mais elle avoit résolu de ne pas commettre une pareille faute en cette occa-

ſion. Notre héros étoit trop ſon favori, & il méritoit trop de l'être, pour qu'elle le négligeât dans ſes derniers momens. En conſéquence, tous les efforts qu'on put faire pour lui obtenir une ſurſéance furent inutiles, & le nom de Wild fut inſcrit le premier ſur la liſte de ceux qui devoient être exécutés.

Dès qu'il n'eut plus aucune eſpérance, ſa conduite fut véritablement grande, & digne d'admiration. Loin de laiſſer échapper quelque marque d'abattement ou de repentir, ſes regards annonçoient la confiance & la hardieſſe. Il paſſa des heures entieres à boire avec ſes amis & le bon Chapelain dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Comme on lui demandoit, le verre à la main, s'il n'étoit pas effrayé de la mort qu'il alloit ſouffrir : *ma foi, non, répondit-il ; ce n'eſt qu'une danſe ſans muſique.* Une autre fois, comme quelqu'un lui marquoit combien il étoit affligé de ce qu'il appeloit ſon infamie, il dit avec beaucoup de magnanimité : *un homme ne peut mourir qu'une fois.* Un de ſes plus intimes amis lui donnant à entendre qu'il eſpéroit qu'il mourroit en brave homme, il enfonça fiérement ſon chapeau, & s'écria : *Morbleu ! y a-t-il quelqu'un qui en doute ?*

C'eſt aſſurément grand dommage pour la poſtérité, que nous ne puiſſions pas rappor-

ter toutes les belles choses qui se débiterent alors, & sur-tout celles que se dirent réciproquement notre Héros & son savant Consolateur. Mais nous avons eu beau faire; il ne nous a pas été possible de rien trouver sur ce sujet, qui répondît à notre attente.

La veille de ce jour si glorieux pour notre Héros, sa femme voulut le voir: il y consentit. L'entrevue fut d'abord très-tendre de part & d'autre; mais elle ne continua pas de même. Madame Wild, à propos de leur ancienne mésintelligence, s'étoit malheureusement avisée de demander à son mari pourquoi il l'avoit traitée un jour avec tant de cruauté, en l'appelant Catin; si cette façon de parler convenoit à un galant homme, &, qui plus est, à un Gentilhomme? Notre Héros entra en fureur, & lui dit, en jurant, qu'il falloit qu'elle fût la plus méprisable de toutes les Catins, pour venir lui reprocher dans de telles circonstances un mot qui lui étoit échappé il y avoit si long-tems.

Certes, s'écria-t-elle, en pleurant à chaudes larmes, me voilà bien récompensée d'avoir eu la fantaisie de voir un pareil animal. J'ai du moins la consolation, que ce sera la derniere fois que j'éprouverai sa brutalité. Oui, monstre, je te rends graces de ce que, par une conduite aussi outrageante, tu me mets dans le cas d'applaudir au sort qui t'attend, & qui, par bonheur,

est inévitable. Hélas ! sans tes fureurs je n'aurois pu envisager, qu'avec effroi, une mort aussi honteuse. [C'est ainsi que cette femmelette avoit la foiblesse d'appeler le supplice de la corde.] Elle fit alors la récapitulation de tous ses crimes dans le détail le plus circonstancié, & avec plus de mémoire qu'on ne l'en auroit crue capable. Elle en auroit fait sans doute le catalogue complet, si Wild n'eût perdu patience au point que, transporté de colere, il la prit par les cheveux, la traîna aussi loin que ses chaînes purent le lui permettre, & la mit rudement à la porte.

Enfin arriva ce jour que la Fortune avoit marqué pour la consommation de la grandeur de notre Héros. Il est vrai, que, par modestie, il avoit fait lui-même tout ce qu'il avoit pu pour se dérober aux honneurs publics qu'elle lui préparoit. Il avoit pris une bonne dose d'opium, pour sortir de dessus la scene le plus promtement que faire se pourroit. Mais, comme nous l'avons déja observé dans le cours de cette histoire, c'est en vain qu'on chercheroit à éluder les Décrets de cette impérieuse Déesse. Si elle a une fois déterminé que vous soyez pendu, ou que vous deveniez premier Ministre, c'est peine perdue que de lui résister; il faut que sa volonté s'accomplisse. Aussi l'opium ne répondit-il pas au dessein de ce grand

Homme, qui devoit terminer sa carriere par la corde, & non par le poison.

Il fut averti par les gens préposés à cet effet, que la charrette étoit prête. Ce fut dans ce moment qu'il déploya toute la grandeur de courage qu'on a si fort exaltée dans les autres Héros. Sachant bien qu'il n'y avoit pas moyen de faire autrement, il leur répondit grâvement qu'il alloit les suivre. Il descendit ensuite dans l'endroit où l'on brise en cérémonie les fers des grands hommes. Dès qu'il fut libre, il présenta poliment la main à ses amis & à ceux qui devoient le conduire à la potence; &, après avoir bu un coup d'eau-de-vie à leur santé, il monta dans la charrette. Il n'y fut pas plutôt assis, qu'il entendit les acclamations de la multitude, qui marquoit hautement son admiration à l'aspect d'un si grand personnage.

La charrette précédée d'une troupe de Gardes à cheval, la pique à la main, s'avançoit lentement à travers les rues bordées d'une foule de Peuple, qui ne pouvoit se lasser d'admirer la bonne contenance de notre Héros. Ce grand Homme s'amusoit cependant à soupirer ou à jurer, à chanter ou à siffler, selon les occurrences.

Lorsqu'il fut arrivé au théâtre de sa gloire, il fut salué d'un cri général de la part des curieux, qui s'étoient rassemblés de tous côtés, pour voir un spectacle beaucoup plus

rare qu'il ne devroit l'être dans les grandes Villes; c'est-à-dire, la cataſtrophe qui convient le mieux à un grand homme.

Mais quoique l'envie même fût forcée de ſe joindre dans cette occaſion à l'applaudiſſement univerſel, il ſe trouvoit pourtant encore des gens mal intentionnés, qui regardoient de mauvais œil cette immenſité de gloire dont notre Héros alloit être couronné, & qui, pour l'empêcher d'y parvenir, s'efforçoient de lui caſſer la tête, dans le tems qu'il étoit ſous la potence, & que le Chapelain lui rendoit les derniers devoirs. Ils ſe mirent donc à lui jetter toutes ſortes d'immondices. Quelques pierres étant tombées par mégarde ſur la robe du bon Eccléſiaſtique, le rendirent ſi expéditif, qu'en moins de rien il finit toutes ſes exhortations, & ſe retira en ſûreté dans un fiacre, où il attendit la concluſion de la piece, avec un ſang froid héroïque, & qu'un Poëte a ſi bien exprimé dans ces vers :

Suave, mari magno, turbantibus æquora ventis,
E terrâ, alterius magnum ſpectare laborem.

Nous ne devons pas omettre ici une circonſtance, qui fait voir que notre Héros a conſervé ſon caractere juſqu'au dernier ſoupir. Pendant que le Miniſtre étoit occupé à l'exhorter, Wild, au milieu d'une grêle de

pierres qui l'accabloient de toutes parts, avoit fouillé dans la poche du saint Homme, & lui avoit dérobé son tire-bouchon, qu'il tenoit encore dans sa main, & qu'on eut bien de la peine à lui arracher après sa mort.

Dès que le Ministre fut descendu de la charrette, Wild jetta sur les assistans un regard farouche. Il alloit sans doute répondre à leurs invectives, lorsque tout-à-coup les chevaux avancerent, & qu'au milieu de mille cris de joye, ce Héros partit subitement pour l'autre monde.

Ainsi finit Jonathan Wild le Grand, par une mort aussi glorieuse que sa vie, & sans laquelle cette vie illustre auroit été, pour ainsi dire, mutilée & imparfaite. Une telle fin est la seule chose qui ait manqué à la plupart des Héros anciens & modernes, pour compléter entiérement leur rôle. Sans ce petit inconvénient, les gens sages, dans tous les siecles, liroient leur histoire avec bien plus de satisfaction. Ils béniroient la Fortune, qui rendroit exactement à ces grands hommes ce qui leur est dû, & il faut avouer qu'une pareille histoire ne manqueroit jamais de nous fournir la morale la plus consolante & la plus instructive.

CHAPITRE XVI.

Caractere de Wild. Conclusion de cette Histoire.

Il ne nous reste plus à présent que de peindre le caractere de notre Héros, & de rassembler les différens traits qui se trouvent épars dans ces Mémoires, pour offrir au Lecteur un tableau parfait de la *Grandeur*.

Jonathan Wild possédoit toutes les qualités capables de former un grand homme; sa passion dominante étoit l'ambition, & la nature avoit adroitement disposé toutes ses qualités pour les fins glorieuses auxquelles il étoit destiné. Il imaginoit un projet avec esprit, le disposoit avec habileté, l'exécutoit avec résolution. La finesse la plus déliée, la hardiesse la plus téméraire, lui rendoient faciles toutes sortes d'entreprises.

Jamais il ne fut arrêté par aucune de ces foiblesses qui déconcerterent les petites ames, & qui sont généralement comprises sous la dénomination *d'honnêteté*. Il avoit entiérement renoncé à toute pudeur, à tout sentiment de compassion & d'humanité: défauts qui, comme il ne craignoit pas de le dire, étoient directement contraires à la grandeur, & suffisoient pour rendre un

homme absolument incapable de faire dans le monde une figure un peu honnête.

Son goût pour la volupté n'étoit inférieur qu'à son ambition. Mais, pour ce que les bonnes gens appellent *amour*, il n'en avoit pas la moindre idée.

Son avarice n'avoit point de bornes; son avidité étoit si grande, que, quelque considérable que fût, dans un butin, la part que lui cédoient ses associés, il n'étoit jamais content, & ne se donnoit point de repos qu'il n'eût trouvé le moyen de se rendre maître de la foible portion qu'ils s'étoient réservée.

Il prétendoit que les loix n'avoient été faites qu'en faveur des fripons, & pour leur assurer la propriété de ce qu'ils possédoient; que par conséquent c'étoit en pervertir l'usage, que de les employer contre eux à la rigueur; mais que cela n'arrivoit ordinairement que par la faute de ces Messieurs, & parce qu'ils n'avoient pas l'esprit de les éluder.

La qualité qu'il estimoit le plus, & qu'il honoroit particuliérement dans ses amis, étoit l'hypocrisie. Il croyoit que, sans elle, on ne pouvoit porter bien loin le *friponisme*, & qu'on devoit attendre peu de grandeur d'un homme qui convenoit de ses vices: au-lieu qu'il y avoit beaucoup à espérer de celui qui faisoit parade de grandes vertus. Aussi, quoiqu'il évitât avec

ſoin ceux qu'il ſavoit coupables de quelque bonne action, il ne déſapprouvoit point une conduite réguliere, pourvu qu'elle ne fût telle qu'à l'extérieur. Il étoit lui-même, on ne peut pas plus, prodigue en démonſtrations : à l'entendre parler, c'étoit un modele de vertu & de probité. Jamais il ne ſe fit le moindre ſcrupule de jurer ſur ſon honneur, vis-à-vis même de ceux qui le connoiſſoient le mieux.

Naturellement méchant & corrompu, il affichoit ſans ceſſe la bonté & la modeſtie, & en recommandoit l'exercice à ſes plus chers confidens. Il avoit compoſé des maximes, qu'il regardoit comme autant de moyens ſûrs pour parvenir à la grandeur, & qu'il obſerva conſtamment dans toutes ſes démarches : en voici quelques-unes.

I.

Ne faire jamais à perſonne plus de mal, qu'il n'eſt néceſſaire pour l'exécution de ſon projet ; parce que le mal eſt quelque choſe de trop précieux pour le prodiguer inutilement.

II.

N'admettre parmi les hommes aucune diſtinction fondée ſur l'amitié, ou ſur quelque autre raiſon que ce ſoit ; mais les ſacrifier tous également à ſon intérêt.

III.

Ne jamais communiquer d'une affaire, que ce qu'il en faut indiſpenſablement, à celui qui la doit exécuter.

IV.

Ne ſe fier ni à celui qui nous a trompés, ni à celui qui ſait qu'il a été trompé par nous.

V.

Ne point pardonner à ſon ennemi; mais prendre ſes précautions, & ſavoir différer ſa vengeance.

VI.

Eviter la pauvreté & la miſere, & ne s'attacher, autant qu'il eſt poſſible, qu'au pouvoir & aux richeſſes.

VII.

Faire toujours paroître de la gravité ſur ſon viſage & dans ſa conduite, & affecter de la ſageſſe dans toutes les occaſions.

VIII.

Fomenter des jalouſies éternelles entre tous les membres de la troupe.

IX.

Ne jamais récompenser personne selon son mérite, & lui insinuer cependant toujours que la récompense est fort au-dessus de ce qu'on lui doit.

X.

Il prétendoit que tous les hommes étoient des coquins ou des foux, & que, pour la plupart, ils étoient l'un & l'autre.

XI.

Qu'une bonne réputation étoit comme l'argent : qu'on pouvoit s'en défaire, ou du moins la risquer, pour se procurer quelqu'avantage.

XII.

Que les vertus, semblables à des pierres précieuses, étoient aisément contrefaites ; que parmi les unes & les autres, les fausses paroient également ceux qui les possédoient, & qu'il y avoit bien peu de connoisseurs assez habiles pour distinguer le vrai diamant du diamant factice.

XIII.

Que bien des fripons s'étoient perdus, pour ne s'être pas livrés sans réserve à la friponnerie : un homme qui ne joue pas tout son jeu, doit naturellement perdre.

XIV.

Que les hommes prônoient leurs propres vertus, comme les Marchands étalent leurs marchandises, pour en tirer du profit.

XV.

Que le cœur devoit être le siege de la haine, & le visage celui de l'affection & de l'amitié.

On trouva encore dans son cabinet beaucoup d'autres regles de conduite aussi excellentes. Il s'étoit bien gardé de les publier de son vivant. Il ne les avoit pas toujours à la bouche, comme ces graves personnages qui vous débitent sans cesse les plus belles maximes de morale, sans en faire le moindre usage dans la pratique. Notre Héros au contraire étoit fermement attaché à ses principes; & comme il y rapportoit exactement toutes ses actions, il avoit acquis l'habitude de ne se conduire que par eux, & il ne s'écarta jamais du plan qu'il s'étoit proposé. C'est par-là que ce grand Homme parvint enfin à un excès de gloire, que bien peu de gens ont égalé, & que nous pouvons dire que personne n'a encore surpassé.

On ne peut, à la vérité, disconvenir qu'il n'y ait eu quelques Héros qui ont causé de plus grands maux au Genre-humain,

main, tels, par exemple, que ceux qui ont livré généreusement à des Tyrans la liberté de leur patrie, ou qui, après l'avoir affoiblie peu-à-peu, n'ont pas craint de s'en rendre maîtres eux-mêmes : tels encore que ces Conquérans illustres qui ont subjugué, pillé, saccagé, brulé, & détruit de fond en comble des Villes, des Provinces & des Nations entieres, sans aucun autre motif que celui de la gloire, qu'un Poëte tragique appelle :

Un privilège de tuer impunément ; une tentation violente de faire le mal avec bravoure.

Cependant, s'il est constant que plus les choses nous ont coûté, plus elles méritent de préférence de notre part, (1) tout est à l'avantage de notre héros.

En effet, qu'un simple particulier, aidé de son seul génie, trouve le moyen de se mettre à la tête d'une troupe à qui il n'avoit pas le moindre droit de commander ; qu'il exerce tranquillement le despotisme sur des gens sans mœurs, & qui pourtant obéissent en esclaves à ses moindres volontés ; qu'au mépris des loix de son pays,

(1) Lætius est quotiès tibi magno constat honestum.

& du sens commun de ses concitoyens, il ose ouvrir un marché au milieu de Londres, pour y débiter publiquement ses larcins; qu'après avoir donné à ses compagnons le plan d'un vol, il dépouille les voleurs eux-mêmes du butin qu'ils ont acquis en exposant leur vie, & qu'ils pourroient retenir sans crainte : ce sont des faits qui doivent exciter toute notre admiration, & d'après lesquels nous osons défier l'histoire & la fable même, toute féconde qu'elle est, de produire jamais rien qui puisse égaler ce grand homme.

Wild n'avoit aucune des foiblesses qu'on peut avec raison reprocher aux autres grands hommes; & que nous avons si judicieusement relevées dans la premiere partie de cette histoire. Toute sa conduite à l'égard de son ami Francœur est une preuve convaincante que le fer, ou plutôt l'acier, de son grand cœur, n'avoit été ni affoibli ni altéré par aucun mêlange.

Tant que la grandeur consistera dans l'orgueil, dans l'insolence, & dans le pouvoir de nuire; en un mot, tant que *grand homme* & *grand coquin* seront des termes synonimes, Wild se verra, sans rival, au faîte de la grandeur. Enfin nous croyons que, pour donner le dernier trait à son caractère, on devroit graver sur son tombeau, ou, si vous l'aimiez mieux, au pied de sa statue : *que sa mort a répondu parfaite-*

ment à sa vie ; & que Jonathan Wild le Grand a obtenu un sort que trop peu de grands hommes obtiennent, quoiqu'ils y aient des droits incontestables ; c'est-à-dire, *qu'il a été pendu, & qu'il a expiré sur un gibet.*

Après avoir suivi notre héros jusqu'à la conclusion de son histoire, ceux de nos Lecteurs qui portent leurs vues plus loin que la catastrophe, ne seront peut-être pas fâchés de savoir ce que devint Francœur.

Cet honnête marchand vit alors la fin de tous ses malheurs. Le bon magistrat obtint facilement sa grace ; & malgré la régularité de sa conduite & la pureté de ses motifs, il lui fit toute la réparation possible, lui procura la restitution de ses effets, lorsque le vaisseau où ils étoient en dépôt fut de retour, & n'oublia rien sur-tout pour rendre à ce citoyen vertueux sa premiere réputation.

Francœur, après avoir satisfait ses créanciers, se vit encore maître d'une fortune considérable. Le diamant que sa femme lui avoit apporté réparoit au centuple la perte des pierreries que le Comte lui avoit payées, & dont l'argent lui avoit été dérobé par les manœuvres du grand Wild. Il se remit alors à son commerce. La compassion pour des malheurs qu'il avoit si peu mérités, lui attira quantité d'acheteurs parmi ceux qui avoient quelque penchant pour l'humanité ;

bientôt ſon travail & ſon économie lui procurerent une fortune conſidérable.

Il vécut toujours avec ſa femme dans l'union la plus conſtante. Friendly épouſa ſa fille ainée, & devint ſon aſſocié dans le commerce; pour la plus jeune, elle ne voulut point ſe marier. En vain ſon pere lui offrit-il un excellent parti avec une dot de deux mille livres ſterlings; elle le refuſa abſolument, dans l'unique deſſein de ſe dévouer entiérement à ſon ſervice, & de paſſer avec lui ſes jours. Elle ne vouloit pas qu'un autre devoir pût jamais la détourner de ce qu'elle devoit au meilleur des peres, & l'empêcher d'avoir ſoin de lui dans ſa vieilleſſe.

Ainſi Francœur, ſa femme, ſes deux filles, ſon gendre & ſes petits enfans, [car il en a actuellement quelques-uns] vivent tous enſemble dans une même maiſon. Ils ont les uns pour les autres tant d'attachement & d'affection, qu'il ſont appelés dans tout le voiſinage *la famille de l'amour.*

Pour les autres perſonnages dont il eſt fait mention dans cette hiſtoire, eu égard à la grandeur, ils eurent le ſort qui leur convenoit, ayant tous été pendus; excepté Mademoiſelle Théodoſie Snap, qui fut tranſportée en Amérique, où elle fit un bon mariage, ſe corrigea, & devint une honnête femme; & le Comte la Ruſe, qui, après avoir guéri du coup qu'il avoit

reçu de l'hermite, se réfugia en France, y fit un vol, fut pris, & mourut glorieusement sur une roue.

Quiconque examinera le sort ordinaire des grands hommes, avouera qu'ils achetent bien cher les applaudissemens qu'on leur donne. Si nous réfléchissons aux travaux, aux peines, aux soins, aux inquiétudes, aux dangers, qui accompagnent chaque pas qu'ils font vers la grandeur, nous serons forcés d'avouer, avec un théologien célebre, qu'ils pourroient gagner le Paradis avec la moitié moins de peines, qu'il ne leur en coûte pour mériter l'enfer. Il y a plus : c'est que, dans ce monde même, on n'accorde pas aux grands hommes, aussi unanimément qu'on le devroit, la récompense qui leur est due. Car, tandis que la plupart du genre-humain les comble de louanges, tandis que la Cour & la ville rétentissent de leurs éloges, il se trouve quelquefois sous des huttes, & dans des cabanes, des gens qui blâment hautement tout cet appareil de grandeur, & qui osent assurer que ces grands hommes, qui, de tous les êtres créés, sont toujours les plus dangereux, sont encore généralement les plus méchans, & les plus dignes d'un souverain mépris.

FIN.



